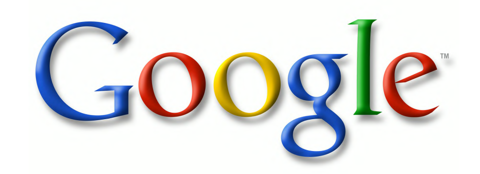






HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS
QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

CONTENANT ce qu'ils y ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs & les coutumes des Boucaniers, & des habitans de St. Domingue & de la Tortue; une description exacte de ces lieux, & un état des Offices, tant Ecclésiastiques que Séculiers, & ce que les grands Princes de l'Europe y possedent.

Le tout enrichi de Cartes Géographiques & de Figures en taille-douce.

Par ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de l'Histoire des Pirates Anglois, depuis leur établissement dans l'Isle de la Providence jusqu'à présent.

TOME SECOND.



A TREVOUX,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXV.





HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS,

Qui se sont signalés dans les Indes.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

TROISIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

La vie de Morgan insigne Aventurier.

MORGAN est né dans la Province de Galles en Angleterre, d'un Laboureur aisé, mais ne pouvant se réduire aux occupations que son pere lui prescrivoit, il se sauva de la mai-

son, & passa à la Barbade dans les isles des Caraïbes, qui appartiennent aux Anglois. Ayant demeuré-là quelque temps, il entendit parler de la Jamaïque, & eut envie d'y aller. A peine y fut-il arrivé qu'il s'embarqua sur un Corsaire; peu de temps après il fit une prise qui lui valut beaucoup, & qui redoubla en lui l'envie de retourner en course.

Il fit trois ou quatre voyages, dans lesquels il se signala, & il passa parmi les Flibustiers pour un très-bon soldat. Il s'exerçoit à tirer, & y réussissoit fort bien. Il étoit intrépide & déterminé; rien ne l'étonnoit, parce qu'il s'attendoit à tout; enfin il entreprenoit les choses avec une assurance qui lui répondoit toujours du succès.

Au bout de quelque temps il se trouva fort à son aise, par le gain qu'il avoit fait tant en course qu'au jeu, où il étoit fort heureux. Il employa son argent à acheter un Bâtiment avec quelques autres Flibustiers qu'il associa avec lui. Il devint leur Chef, eut de grands avantages dans ses entreprises, & fit plusieurs captures à la côte de Campêche, où il alloit pour l'ordinaire, parce qu'il connoissoit parfaitement le pays.

La premiere occasion où il parut avec éclat, fut celle que lui donna Manswelt, vieux corsaire, qui le prit en amitié & le fit son Vice-Amiral. Manswelt avoit résolu de faire une descente en terre ferme; il forma une petite Flotte de quinze Bâtimens, sur laquelle il fit monter 600 hommes, & alla en cet équipage attaquer l'isle *Sainte Catherine*, située le long de la côte de *Costa Rica*, environ à trente lieues de la riviere de *Chagre*, & à douze degrés trente minutes de latitude Septentrionale.

La garnison Espagnole qui étoit sur cette isle, bien retranchée, & dans des Forts bâtis à chaux & à ciment, fit une vigoureuse résistance; & ce fut en cette rencontre que Morgan mérita l'estime des siens, & des ennemis même, par sa valeur. Manswelt gagna l'Isle avec peu de perte; mais croiroit-on qu'il n'avoit formé cette entreprise qu'à dessein d'avoir un guide qui le conduisit sûrement à la Ville de *Nata*, qu'il vouloit piller? Cette Ville est à la mer du Sud, de l'autre côté de l'Isthme de *Panama*.

Manswelt cherchoit un guide à Ste. Catherine plutôt qu'ailleurs, parce que les Espagnols envoyent dans cette isle ceux de leurs criminels que l'on con-

damneroit en France aux Galeres : ils les y occupent à travailler aux forteresses, & à porter les armes pour le Roi; on y voit des gens de toutes Nations. Manswelt y trouva un Mulâtre natif de la ville même de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Mais voyant l'isle de Sainte Catherine si bien fortifiée, & si importante par sa situation, qui est dans le voisinage des Espagnols, & que son Havre qui est fort beau, peut contenir beaucoup de Navires à l'abri de tous les vents, il résolut de la garder, & fit connoître son dessein à Morgan, & au sieur de Saint Simon, qui étoit François. Il proposa à celui-ci d'y demeurer comme Gouverneur, avec cent hommes, moitié Anglois moitié François, en l'assurant de lui amener du secours de la Jamaïque & de la Tortue, & que l'Isle demeureroit toujours aux deux Nations, où les Aventuriers pourroient se réfugier mieux que dans ces deux autres isles : qu'à la vérité la difficulté étoit d'obtenir une commission pour la posséder : mais qu'il feroit bien en sorte d'en avoir une.

Saint Simon accepta le Gouvernement, promit à Manswelt de s'acquit-

ter de son devoir, & ajouta qu'il se faisoit fort avec le monde & les munitions qu'il lui laissoit, de garder l'isle contre toutes les forces que les Espagnols pourroient employer à la reprendre : qu'en effet la chose n'étoit pas difficile, parce que cette isle étoit non seulement défendue par quatre grands Forts & par plusieurs batteries ; mais qu'elle étoit encore très-forte d'elle-même, n'ayant que trois endroits accessibles. Près de la grande isle il y en a une petite avec laquelle elle communique par le moyen d'un pont, & qui forme comme une espece de Citadelle. D'ailleurs on y peut planter assez de vivres pour nourrir & pour entretenir une Garnison. Enfin on y trouve de l'eau douce, ce qui est la principale chose & la plus nécessaire à la vie. Par cette raison les Espagnols l'ont toujours gardée comme une place importante & avantageuse à leur dessein.

Manswelt ayant laissé Saint Simon comme Gouverneur de cette isle, avec les François & les Anglois, (car sa Flotte étoit composée de ces deux Nations) se prépara à achever son entreprise. Pour cela il fit embarquer la Garnison Espagnole sur ses vaisseaux, pour la por-

ter à *Puerto Bello*, qui est à la côte de terre ferme, & fort proche du lieu où il vouloit aller. Peu de jours après, étant arrivé à cette côte, il mit de nuit les prisonniers à terre à deux lieues de la Ville de *Puerto Bello*, & de là fût le long de la côte, & entra dans la grande riviere de *Coëlè*, où il surprît la Vigie Espagnole, qui est toujours à l'embouchure de cette riviere, afin de donner avis de tout ce qui paroît en mer.

Il crut au moyen de cette prise n'être point découvert ; mais un Indien qui étoit proche de là & qui entendit le bruit, alla promptement avertir le Président de *Panama*, lequel mit aussitôt du monde sur pied pour s'opposer au dessein des Aventuriers. Mais ceux-ci ne se sentant pas assez forts pour résister, ne s'opiniâtrerent point, & se rembarquerent.

Manswelt voyant son entreprise manquée, tint conseil. Un des prisonniers Espagnols qu'il avoit gardés, lui dit que s'il vouloit il le meneroit à Cartage, Ville voisine de la mer du Sud, fort riche & sans défense, qu'on pouvoit facilement surprendre, parce que les Espagnols ne se défioient pas qu'on

les allât chercher jusques-là. La proposition fut acceptée de toute l'assemblée, & le voyage entrepris. On navigea le long de la côte jusqu'à la riviere de *Zuere*, qui est environ à trente lieues du lieu dont ils étoient partis. Ils envoyerent un Canot avec vingt hommes, afin de prendre une Vigie qui est aussi à l'embouchure de cette riviere, avec douze soldats. Les Espagnols ont là quelques habitations, où ils plantent du Cacao ; mais ils commencent à les abandonner, parce que les Corsaires y font souvent des descentes. Le Canot fut assez heureux pour réussir, & pour prendre la Vigie sans être découvert ; de sorte que toute la Flotte entra dans la riviere, hormis quelques vaisseaux qui demeurerent à un petit port assez près de là.

Les Aventuriers étant à terre, marcherent au plus vîte à Cartage. Les premiers jours ils trouverent des habitations sur le chemin, & de quoi vivre, ce qui leur donna du courage ; mais cela ne dura guéres, ils se virent bientôt dans un chemin fort rude, au milieu des bois, des halliers & des montagnes ; ce qui les rebuta. Si par hazard ils rencontroient des Indiens portant

quelques sacs de farine, les premiers venus se jettoient dessus, sans en vouloir faire part aux autres, & c'en fut assez pour mettre la discorde entre les Anglois & les François. Les Commandans Manswelt & Morgan, de la Nation des premiers, traitoient fort bien les François, parce qu'ils étoient les meilleurs Soldats de leur troupe, tous gens expérimentés, & dont un seul étoit plus brave que trois Anglois, étant mieux armés & plus adroits. Cependant quelque bon ordre que ces deux Chefs y apportassent, ils ne purent prévenir cette division, qui ne venoit, comme je l'ai dit, que des vivres que les uns retenoient sans en vouloir donner aux autres.

Il fallut donc retourner sur ses pas, & abandonner l'entreprise. Manswelt s'étant rembarqué, alla à *Sainte Catherine* pour voir de quelle maniere Saint Simon se comportoit dans son Gouvernement. Il trouva qu'il avoit déja travaillé à faire mettre les Fortereffes en état, & à planter quantité de vivres ; ce qui lui plut beaucoup. De-là il se transporta à la Jamaïque pour avoir du secours ; mais le Gouverneur, qui crut que ce seroit à son préjudice, le lui re-

fusa aussi bien que la Commission qu'il demandoit, sous prétexte que le Roi d'Angleterre n'étoit pas en guerre contre les Espagnols. Sur ce refus Manswelt alla à la Tortue; mais le Gouverneur, qui étoit Francois, lui fit le même refus & la même réponse. Il tenta encore toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'il souhaitoit, & pour en venir à bout, il avoit médité d'aller à la nouvelle Angleterre prendre une Commission avec du monde pour peupler cette isle; mais la mort le prévint, & arrêta tous ses projets.

Les Espagnols, à qui l'isle de *Sainte Catherine*, occupée par les Aventuriers, étoit de la derniere importance, jugerent que ceux-ci pourroient tellement s'y fortifier, que rien dans la suite ne seroit capable de les en chasser, & qu'ainsi ils étoient en danger de perdre toutes les Indes: C'est pourquoi ils résolurent d'y apporter remede avant que le mal augmentât, & pour ce sujet ils équiperent une petite Flotte de quatre Navires, montés de six cens hommes, sous le commandement de Don Joseph Sanche Ximenès, Major Général de la Garnison de *Puerto Bello*. Outre cela le Président de *Panama*, Dom Juan Perez de

Gusman, qui gouvernoit pour lors, trouva moyen de traiter avec Saint Simon, lequel voyant qu'il ne lui venoit point de secours, n'en fit aucune difficulté. De cette maniere les Espagnols étoient sûrs de leur fait, & n'eurent pas grande peine à se rendre maîtres de l'isle, où bientôt après ils firent de grands feux de joie.

J'ai eu entre les mains une Relation Espagnole de cette expédition, qu'un Ingénieur du Roi avoit faite pour lui présenter. J'aurois pu la traduire, & en grossir ce Volume; mais comme elle n'est remplie que de bagatelles & de rodomontades Espagnoles, je ne m'en suis pas donné la peine, ne voulant rien raconter ici que de véritable, rien qui ne soit agréable aux curieux qui veulent être informés de ce pays, & utile en même temps à ceux qui veulent y aller.

Quelque temps après le Gouverneur de la Jamaïque fit réflexion à ce que Manswelt lui avoit proposé; & crut que cette isle lui pourroit être d'un grand secours. Il y envoya donc un petit bâtiment avec des munitions, quelques femmes, & une commission pour Saint Simon : mais il étoit trop tard; car les Espagnols, comme on l'a dit, l'avoient

déja repriſe; ils mirent même à la vue de ce bâtiment, le pavillon Anglois, & ils le prirent par cette ruſe.

Après la mort de Manſwelt, Morgan devint le premier de tous les Aventuriers de la Jamaïque. Comme il étoit eſtimé parmi eux, ils lui propoſerent une entrepriſe, l'aſſurant qu'ils le feroient leur Capitaine, & qu'ils lui obéiroient volontiers. Morgan y penſa, & fit enſuite ſçavoir à tous les Flibuſtiers qui voudroient aller avec lui, qu'il avoit un deſſein de conſéquence: il en avertit auſſi les François & les Anglois, & leur donna rendez-vous à l'iſle de *Cuba*. Mais afin que le lecteur puiſſe mieux connoître cette entrepriſe, je vais décrire ici l'état où ſe trouve cette iſle préſentement.

CHAPITRE II.

Deſcription de l'Iſle de Cuba, comme elle eſt aujourd'hui.

L'ISLE de Cuba, qui eſt ſituée ſous le 300e degré de longitude, s'étend d'Orient en Occident depuis le 20e juſqu'au 23e degré de latitude Septen-

trionale. Elle a quatre cens lieues Françoises de tour, deux cens de longueur, & cinquante de largeur tout au plus. On y voit de grandes montagnes qui renferment des mines de cuivre, d'argent & d'or; mais pas une n'est ouverte. Elle a quantité de prairies, que les Espagnols nomment *Savanas*, remplies de beaucoup de bétail, tant privé que sauvage. Elle est aussi peuplée de sangliers, de taureaux & de chevaux, que l'isle de St. Domingue.

On y trouve les mêmes arbres, arbrisseaux, plantes, reptiles, oiseaux, insectes. Mais par rapport aux oiseaux, il y en a quantité qu'on ne trouve point sur l'autre isle. On les nomme *Marchands*, & il s'en trouve de deux sortes. La premiere ressemble à celle dont j'ai parlé; la seconde est de la grosseur & de la couleur de l'épervier, avec un gros bec orangé.

Ces oiseaux font une grande destruction, & ne font pas comme ceux de leur espece qui ne mangent que des bêtes mortes. Ceux-ci s'attaquent aux veaux & aux Poulains qui n'ont pas encore la force de se sauver; mais ils ne peuvent rien faire aux sangliers, qui courent dès qu'ils sont nés. Les Espa-

gnols ont fait inutilement tout ce qu'ils ont pu pour les détruire, & ne savent d'où ils viennent, car on ne trouve jamais leurs nids.

On ne voit point de corbeaux sur cette isle, comme sur celle de St. Domingue; & cela est d'autant plus surprenant, qu'elles sont assez voisines l'une de l'autre. On a remarqué aussi que sur l'isle de la Tortue, qui n'est qu'à deux lieues de l'isle de St. Domingue, on n'a jamais pu élever ni nourrir des corbeaux, quoique par plaisir plusieurs en aient apporté; & on ne sait ce qu'ils sont devenus, soit qu'ils se soient envolés ailleurs, soit qu'ils soient morts sur le lieu.

Les Indiens sauvages de l'isle Saint Domingue ont voulu peupler celles de Saint Vincent, de la Tortue, & de Cuba, de serpents qu'ils ont apportés des isles de Ste. *Lucie* & de la *Martinique*; cependant on n'y en a point rencontré, quoique plusieurs chasseurs François y aient pris garde. Ils rapportent tous qu'ils n'y en ont jamais vu, & tiennent qu'ils n'y peuvent vivre. Il est certain qu'on ne trouve dans l'isle de *Cuba* aucun animal venimeux.

Cette isle est entourée d'une quantité

prodigieuse de très-petites isles que les Espagnols & les François nomment *Cayes*. Elle a aussi de très-beaux ports, des rivieres & des havres, où l'on voit des villes fort marchandes du côté du midi vers l'orient; & trois fameuses baies, qui pourroient contenir une grande quantité de navires; savoir *Puerto Escondilo*, qui veut dire port caché, parce qu'on n'en voit point l'entrée qui est fort étroite; le port de *Palme*, & le beau port de *Saint Jago*, où il y a une ville de même nom, fort marchande, & où il aborde tous les ans plusieurs navires qui viennent des isles *Canaries*, chargés de vin d'Espagne, avec toute sorte de marchandises du pays. Ils échangent ces marchandises contre des cuirs, du sucre & du tabac.

Cayes ou petites isles.

Le Gouverneur de cette ville dépend du Roi directement, & a sous sa domination la moitié de l'isle, avec le bourg de *Bayame*, les villes du *Port au Prince*, de *los Cayos*, & *Baracoa*. Quant à la justice politique & civile, elle dépend de l'audience présidiale de Saint Domingue. Il y a aussi un évêque, dont l'autorité & la jurisdiction s'étendent dans toute l'étendue du gou-

vernement. Tout le commerce que font ces villes & ces bourgs, ne consiste qu'en cuirs, en sucre, en tabac, & en confitures seches, qui se transportent en plusieurs endroits de l'Amérique; & même en Espagne. Cette ville a été autrefois pillée par les Aventuriers de la Jamaïque, quoiqu'elle soit gardée d'un poste avantageux & fortifié, qui défend l'entrée de son port.

Sortant du port de *Saint Jago*, & allant le long de la côte, on rencontre une grande pointe qui s'avance en mer; c'est ce qu'on appelle le *cap de Crux*, & il est très-dangereux d'y aborder, à cause de quantité de récifs qui sont aux environs. En doublant ce cap on entre dans une grande baie appellée *le Golfe de Saint Julien*, remplie de petites isles où les Aventuriers vont souvent raccommoder leurs navires.

Dans le fond de ce golfe est le bourg de *Bayame* que j'ai déja nommé, & de l'autre côté en suivant la côte est le port de *Sainte Marie*, qui est celui de la ville nommée *le Port au Prince*, ville champêtre au milieu des prairies où les Espagnols ont quantité de hatos, qui sont des lieux, comme j'ai dit ailleurs, où ils nourrissent des bêtes à cor-

nes pour en avoir le suif & les cuirs. Ils en ont encore d'autres nommées *Materias*, qui sont des lieux, où leurs Boucaniers se retirent pour tuer des bêtes sauvages, & y faire sécher les cuirs. C'est de là que viennent tous ces cuirs qu'on estime tant en Europe, & qu'on nomme cuirs de *Havane*; parce que de la ville du *Port au Prince* on les porte à la *Havane*, qui est la ville capitale de cette isle, afin d'être embarqués pour l'Espagne, d'où ils passent dans toutes les autres contrées de l'Europe.

Le long de cette même côte on trouve le bourg du *Saint Esprit*, & la petite ville de la *Trinité*, qui a un assez beau port, fort accessible & très-commode pour les navires. Elle a aussi une riviere très-belle & fort poissonneuse. Tout le trafic du bourg & de cette ville ne consiste qu'en tabac, que l'on transporte en tous les endroits des Indes, & même en Espagne, où on le met en poudre. C'est ce bon tabac qu'on a par toute l'Europe, & qu'on nomme tabac de Seville.

Dans l'Amérique on en use fort peu en poudre; mais on y fume beaucoup. Des feuilles de tabac qui ne sont point filées comme celles qu'on nous apporte

des isles Françoises & Angloises, on fait de petits boulets roulés que les Espagnols nomment *Gigarros*, & qui se fument sans pipe. Plusieurs navires chargent de ce tabac tous les ans, ce qui accommode assez les habitans de ces deux places.

A dix ou douze lieues de la Trinité il y a un port nommé par les Espagnols le *Golphe de Xagua*, & par les François le *Grand Port.* J'avoue que jamais je n'en ai vu un si beau ni si commode. Son entrée est comme un canal de la portée d'un canon de trois livres de balle, sa largeur d'une portée de pistolet. Le canal est bordé de rochers, aussi égaux entr'eux que le seroient des murailles faites exprès; ce qui forme une espece de quai des deux côtés. Il y a assez de profondeur pour y faire entrer les plus grands navires. Au-dedans du canal on trouve une grande baie environnée de terre haute; elle contient plus de six lieues de circuit, & au milieu il y a une petite isle où les navires peuvent donner carene, & prendre la meilleure eau du monde. Aux environs du port les Espagnols ont des parcs, où ils nourrissent des porcs. Ils nomment ces lieux *Coral*; ils ont ordinairement un paysan

avec sa famille pour gouverner ce coral, qui consiste en trois ou quatre grands parcs, fait de certains pieux de l'arbre nommé *Monbain*, lesquels étant plantés en terre prennent aussi-tôt racine, comme les saules en Europe. De cette maniere ils font des pallissades, qui par succession de temps deviennent de grands arbres. Leurs porcs ne leur coûtent rien à nourrir ; car ils n'établissent leurs coraux qu'en des lieux où il se trouve quantité de palmistes, lataniers, brignoliers, cormiers, monbains, mamainniers, abricotiers, genipayers, acomas & plusieurs autres. Ces arbres, dont les uns cessent de fleurir quand les autres commencent, produisent pendant tout le cours de l'année des semences de toute espece, dont les porcs vivent ; de sorte que celui qui gouverne le coral n'a autre chose à faire que de les laisser aller le matin ; il les rappelle le soir, & ils ne manquent jamais de revenir. Quand il n'y a gueres de graine, & que tous les arbres n'en fournissent pas également, il leur donne un peu de millet.

Il y a des Espagnols à qui ces coraux valent plus de cinq à six mille écus par an, sans faire grande dépense ; mais

aussi ils courent risque d'être pillés par les corsaires, qui viennent enlever les bêtes pour ravitailler leurs vaisseaux. Les porcs ont beau être cachés au milieu des bois, les corsaires ne laissent pas de les trouver ; car lorsqu'ils prennent quelque Espagnol, ils lui donnent la gêne pour lui faire déclarer le lieu où ils sont, & celui-ci les y conduit.

Depuis le port de *Xagua* jusqu'à *Matamano* il y a beaucoup de coraux. Vis-à-vis de *Matamano* on voit l'isle de *Pinos*, ainsi nommée à cause des pins qu'elle produit en abondance. Cette isle n'est point habitée, on y voit seulement quelques Espagnols qui y vont pêcher des Tortues. Il y a aussi des endroits où les Aventuriers vont souvent raccommoder leurs vaisseaux.

Cette isle est pleine de crocodiles, qui ne vont que rarement à l'eau, & qui sont bien différents de ceux qu'on appelle dans l'Amérique *Caymans* ; car ils ne sentent point le musc comme eux, & au lieu de fuir les hommes ils courent après eux ; ce qui ne se remarque dans toute l'Amérique, que sur cette isle seulement. On a vu beaucoup de gens qui en ont été mangés, comme j'en rapporterai dans la suite un exemple

dont j'ai été témoin. Il y a déja longtemps que les Espagnols ont voulu la peupler de bœufs & de vaches ; mais ces animaux les détruisent de maniere qu'on n'y en trouve que très-peu.

Le terroir de cette isle est sablonneux ; ce qui fait qu'elle ne produit que des pins, des petits arbres, & quantité de grandes herbes que la chaleur du soleil a bientôt desséchées. Depuis cette isle jusqu'au cap de *Corientes* il y a encore plusieurs coraux, parce que le pays y est bon & très-beau. Ce cap est une pointe à la bande du sud-ouest de cette isle, où tous les navires qui y viennent de la côte du continent de *Caraco* ou de *Carthagene*, s'arrêtent quelquefois pour aller ensuite à la *Havane*. De là on va au cap de *Saint Antoine*, qui est à la pointe de l'occident de l'isle, depuis laquelle jusqu'à la *Havane* il y a plusieurs beaux ports.

La *Havane* est la ville capitale de l'isle de *Cuba*, & une des plus belles & des plus grandes de toute l'Amérique. On tient qu'il y a plus de vingt mille habitans, c'est là que tous les navires qui partent de l'Espagne pour l'Amérique, viennent mouiller en dernier lieu, afin d'y prendre ce dont ils ont besoin

pour retourner en Espagne. Cette ville gouverne la moitié de l'isle, & a sous elle, le *Saint Esprit*, la *Trinité*, *Sancta Crux*, & plusieurs autres petits bourgs & villages. On y entretient beaucoup de petits vaisseaux qui naviguent à *Campêche*, à la *Nouvelle Espagne* & à la *Floride*, où cette ville trafique. Elle a un gouverneur qui dépend immédiatement du roi, & une forte garnison, avec trois châteaux, deux du côté du port, & un du côté de la terre, sur une éminence qui commande au port & à la ville.

Depuis cette ville jusqu'à la pointe de *Mayesi*, qui est à l'orient de l'isle, on ne rencontre de considérable que la fameuse baie de *Mataça*, où le célebre Pieters Heyn, amiral de Hollande, battit la flotte des galions du roi d'Espagne, & la prit presque toute en 1627; ce qui remit les Provinces-Unies en état de lui faire la guerre, par les richesses immenses dont cette flotte étoit chargée. C'est en ce lieu que toutes les flottes des galions vont prendre de l'eau, pour passer ensuite par le canal de *Bahama*, afin de retourner en Espagne. Depuis là jusqu'à la pointe de *Mayesi*, on trouve *Sancta Crux*. Voici

pourquoi on lui a donné ce nom.

Santa Crux. Hiſtoire à ce ſujet.

Un ſoldat de mauvaiſe vie de la province de *Charcas*, craignant la juſtice qui le recherchoit pour ſes crimes, entra bien avant dans ce pays, & fut bien reçu de ceux qui l'habitoient. S'étant apperçu que ceux-ci ſouffroient beaucoup d'une grande diſette d'eau, & que pour en faire tomber du ciel ils faiſoient quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes, il leur repréſenta que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, auſſitôt ils en auroient en abondance. Ils y conſentirent, à l'inſtant le ſoldat fit une grande croix, qu'il planta en un lieu éminent, leur diſant qu'ils fiſſent là leur adoration, & qu'ils demandaſſent de l'eau, ce qu'ils firent. Dans le même inſtant, choſe merveilleuſe! il plut exceſſivement, & depuis ce temps là ces peuples ont eu tant de dévotion à la Sainte Croix, qu'ayant eu recours à elle dans leurs beſoins, ils ont obtenu tout ce qu'ils ſouhaitoient, ils ont rompu leurs idoles, ils ont demandé des prédicateurs & le baptême. C'eſt-là l'origine du nom de *Sainte Croix*, que cette province porte aujourd'hui. Dieu ſe ſert des plus petites choſes pour opérer les plus grandes, & des méchants mê-

mes pour faire le bien. Enfin il ne laiſſe jamais ces méchants impunis, car il n'eſt pas hors de propos d'ajouter, que ce ſoldat dont la providence s'étoit ſervi pour opérer ce miracle, n'étant pas devenu meilleur, ſortit de la province de *Charcas*, & ayant perſéveré dans le crime, a été pendu publiquement au *Potoſi*.

Après *Sancta Crux* on trouve la ville des *Cayes de Baracoa*. Il y a le long de cette côte quantité de petites iſles nommées les *Cayes du Nord*, où les Aventuriers vont ſouvent chercher fortune. Ils y prennent des barques chargées de cuirs & de tabac pour le compte de la *Havane*, ou de l'argent pour acheter ces marchandiſes; & c'eſt cet argent qui tente le plus les Aventuriers. En voilà aſſez pour faire comprendre au lecteur ce que c'eſt que l'iſle de *Cuba*.

CHAPITRE III.

La priſe de la ville du Port au Prince par Morgan

MORGAN, comme j'ai déja dit, voyant Manſwelt mort, réſolut avec ſon conſeil de faire une deſcente

ſur les terres des Eſpagnols ; il équipa un vaiſſeau, donna rendez-vous aux Aventuriers dans les Cayes de l'iſle de *Cuba*, & dans le peu de temps qu'il fut là, il forma une flotte de quatre vaiſſeaux montés de ſept cens hommes, tous contens de lui, & réſolus de le ſuivre & de lui obéir.

Alors on fit une chaſſe-partie générale, qui contenoit ce qu'on donneroit au Commandant, & à chaque équipage en particulier. On en fit une à l'égard du capitaine du vaiſſeau. Il fut réglé dans la chaſſe-partie générale, qu'on puniroit quiconque feroit quelque mauvaiſe action, comme de tuer ou de bleſſer. Ce fut pour éviter les querelles qui pouvoient naître, comme autrefois entre les deux nations Angloiſe & Françoiſe dont cette flotte étoit compoſée, & qui avoient empêché l'exécution du deſſein qu'on avoit formé ſur Carthage. Chacun en tomba d'accord ; les officiers François ajouterent, que ſi quelqu'un des leurs commettoit quelque choſe qui fût contre l'équité, non-ſeulement ils autoriſeroient Morgan à le punir, mais même qu'ils lui prêteroient main forte.

Tout étant ainſi conclu on tint conſeil,

seil, au sujet de la place qu'on attaqueroit, on propose celle de *Panama*, parce qu'elle étoit facile à surprendre de nuit, & qu'on pourroit enlever le Clergé & tous les moines; qu'avant que les forts fussent en état de se défendre on auroit le temps de se sauver; & que la rançon qu'on tireroit de ces gens-là seroit suffisante, & vaudroit mieux que le pillage que l'on feroit dans une petite ville. Cependant personne n'appuya cette entreprise; on proposa ensuite le *Port au Prince*, ville champêtre de l'isle de *Cuba*, où l'on représenta qu'il y avoit beaucoup d'argent, parce qu'il s'y faisoit un grand commerce de cuirs, & qu'étant éloignée du bord de la Mer, les Espagnols ne se défieroient point qu'on les vint jamais attaquer; ce qui en faciliteroit beaucoup la prise. Ce dessein fut approuvé de tous les Aventuriers, qui se préparerent pour l'exécution. Dessein sur la ville du Port au Prince.

Morgan fit lever l'ancre, & la flotte alla mouiller tant au port de *Sainte Marie*, qui est le port de la ville dont nous parlons, que dans les petites isles qui sont vis-à-vis, sans approcher de terre, de peur d'être découverts par les chasseurs Espagnols qui

ne s'écartoient pas du bord de la mer.

Trahison d'un Espagnol.

La nuit, un Espagnol qui avoit été quelque temps prisonnier avec les Aventuriers Anglois, se jetta à l'eau, & nagea d'abord à une de ces petites isles, de là à la grande, où il alla promptement donner avis au *Port au Prince* de ce qui se passoit; car depuis le temps qu'il étoit avec ces gens, il avoit appris un peu d'Anglois.

Le gouverneur se mit promptement en défense; il ordonna aux bourgeois de prendre les armes; il demanda du secours aux lieux voisins, & en peu de temps il mit huit cens hommes sur pied, fit couper les arbres qui étoient sur le grand chemin, & faire des embuscades, afin de repousser l'ennemi. Il marchoit à la tête de tous ces gens dans une grande prairie, & attendoit les Aventuriers, bien résolu de les empêcher d'aller jusqu'à la ville.

Les Aventuriers trouvant le chemin couvert d'arbres, virent bien qu'ils étoient découverts; ils ne perdirent pourtant pas courage, ils prirent leur chemin au travers des bois, & en peu de temps ils arriverent à la *Savane*; c'est-à-dire, à la prairie, où les Espagnols étoient en bon ordre.

Le gouverneur fit aussi-tôt environner les Flibustiers par sa cavalerie, mais ils n'en furent point épouvantés ; ils commencerent à battre la caisse, à déployer leurs drapeaux, & à donner de toutes parts sur les Espagnols, qui tinrent ferme & se défendirent bien au commencement ; mais voyant que les Aventuriers ne portoient presque pas un coup à faux, ils prirent la fuite & se réfugierent dans leur ville, où renfermés dans les maisons ils tiroient par les fenêtres. Aventuriers entourés de la Cavalerie Espagnole.

Les Aventuriers enflés de ce premier succès, firent mine de brûler la ville, & ils l'auroient fait, si les Espagnols ne se fussent rendus. On les chassa dans la grande église, où on les tint prisonniers. Cependant les Aventuriers pilloient les maisons ; mais ils n'y trouvoient point d'argent, les Espagnols l'avoient caché ; car malgré l'embarras où les jette le soin de se défendre, ils ne manquent jamais de prévoyance à cet égard. Les Aventuriers donnerent la gêne à plusieurs d'entr'eux, pour leur faire confesser où étoit leur argent. Les moines s'étoient sauvés & l'on n'en pouvoit prendre aucun, quoiqu'on allât tous les jours en parti contre eux.

Le pillage dura quinze jours; ensuite de quoi Morgan fit demander aux principaux prisonniers la rançon de la ville, menaçant de la bruler en cas de refus. Ils députerent quelques-uns des leurs pour en convenir, & outre la somme qu'ils donnerent, ils amenerent au port de *Sainte Marie*, où étoient ses vaisseaux, cinq cens vaches pour les ravitailler; car le dessein de Morgan étoit de faire quelque descente ailleurs, n'étant pas satisfait de ce qu'il avoit pris au *Port au Prince*.

Les Aventuriers demeurerent quelque temps à la rade du port de *Sainte Marie*, pour tuer ces vaches & les saler. Cependant ils se divertissoient; car ils sont de bonne humeur quand la fortune leur est favorable. Quelquefois les François & les Anglois se querelloient ensemble; mais l'accord fait entre les deux nations les contenoit dans leur devoir. Cet accord n'empêcha pas qu'un Flibustier Anglois ayant eu différend avec un François, ils ne convinssent ensemble de le vuider par un duel; mais l'Anglois ne se jugeant pas si fort que le François qui étoit très adroit à tirer, il le tua d'un coup de fusil par derriere, en allant au lieu qu'ils avoient choisi

pour ſe battre. Les Francois s'en étant apperçus s'en plaignirent à Morgan, qui fit caſſer la tête à l'aſſaſſin en préſence de tous ceux de ſa nation, dont quelques-uns en témoignerent du mécontentement. Cependant cette affaire n'eut pas de plus grandes ſuites, chacun fut ſatisfait de part & d'autre, ou du moins fit ſemblant de l'être. Punition exemplaire.

Les Eſpagnols n'ayant pas achevé de payer la rançon de la ville, faiſoient attendre Morgan, diſant que leur monde étoit diſperſé, & qu'ils ne pouvoient pas ſi-tôt apporter cette ſomme. Mais quelques-uns des gens de Morgan ayant été en parti, amenerent un eſclave noir chargé d'une lettre pour ceux du *Port au Prince*, que le gouverneur de *Sant Jago* leur écrivoit, & par laquelle il leur donnoit avis de prolonger le plus qu'ils pourroient le payement de la rançon, ajoutant que dans peu il viendroit les ſecourir en perſonne, avec aſſez de monde pour défaire entiérement leurs ennemis. Lettre interceptée.

Morgan ayant lu cette lettre, preſſa les Eſpagnols qu'il avoit en ôtage pour la rançon. Cependant il fit embarquer ſon butin de peur d'inconvénient; & voyant qu'on les payoit toujours de

paroles, il se hâta de saler & de faire embarquer la viande, afin de se tirer de là; car il ne vouloit pas se battre, à moins qu'il n'y eût quelque chose à gagner.

Les Flibustiers s'embarquerent sans attendre le gouverneur de *Sant-Jago*, & allerent sur une petite isle examiner à quoi montoit leur prise. Ils trouverent qu'ils avoient cinquante à soixante mille écus, tant en argent monnoyé que rompu, sans le pillage des étoffes de soye, des toiles, & des autres marchandises qui montoient encore à beaucoup plus que cela. Ils partagerent ce butin, & n'eurent chacun que soixante ou quatre-vingts écus; ce qui ne suffisoit pas pour payer leurs dettes.

Morgan qui n'avoit pas envie de retourner à la Jamaïque avec si peu de chose, proposa à ses gens de faire une autre descente. Tous les Anglois en étoient d'accord; mais beaucoup de François, mécontens de cette nation, ne voulurent pas y consentir, & comme ils avoient leurs propres équipages & leurs bâtimens, ils aimerent mieux aller en course que de suivre Morgan, quoiqu'il se montrât toujours affectionné pour eux, & qu'il les protégeât en des

Anglois & François se séparent.

occasions même où ils n'avoient pas trop raison ; ce qui donnoit aussi de la jalousie aux Anglois. Ainsi Morgan en voulant contenter tout le monde, ne contenta personne.

CHAPITRE IV.

La prise de Puerto-Bello dans l'isthme de Panama.

QUoique plusieurs François eussent quitté Morgan, il ne laissa pas de poursuivre le dessein qu'il avoit de faire une nouvelle descente. Il proposa à ses Anglois d'aller à la ville de *Puerto-Bello*, leur disant qu'à la vérité la place étoit forte, mais qu'il y avoit moyen de la surprendre, & qu'en cas que l'affaire manquât la retraite étoit facile. Tous consentirent à sa proposition. En effet ils ne demandoient que de l'argent & ils voyoient bien qu'en prenant cette place, ils en auroient beaucoup, parceque c'est une des plus riches des Indes.

Etant donc tous dans la résolution d'acquérir du bien, & Morgan plus que les autres, (car il en avoit besoin pour entretenir la dépense qu'il faisoit ordi-

naireṁent à la Jamaïque) il fit lever l'ancre à toute ſa flotte, qui étoit de huit petits vaiſſeaux. Un Aventurier de la Jamaïque, qui revenoit de *Campêche*, s'étant trouvé à ſa rencontre, il lui découvrit ſon deſſein, & l'Aventurier conſentit de le ſuivre. Avec le bâtiment de celui-ci, qui étoit un des plus grands de ſa flotte, il ſe vit à la tête de neuf vaiſſeaux, & de quatre cens ſoixante & dix hommes, parmi leſquels il ſe trouva encore un aſſez grand nombre de François. Les choſes en cet état, Morgan fit voile vers *Puerto-Bello*. C'eſt une petite ville bâtie ſur le bord de la mer Océane du côté du nord de l'iſthme de *Panama*, à la hauteur de dix degrés de latitude ſeptentrionale. Elle eſt ſituée ſur une Baie, à l'embouchure de laquelle il y a deux châteaux qui ſont très-forts; ſans compter un troiſieme fort, bâti ſur une petite éminence qui commande la ville. Les galions du roi d'Eſpagne y vont tous les ans charger l'argent que l'on mene des mines du *Perou* à *Panama*, & qui eſt apporté par terre à cette ville ſur des mulets, afin d'y être chargé pour l'Eſpagne.

Toutes les marchandiſes qui y viennent pour le Perou, y ſont auſſi dé-

chargées, & portées par la même commodité des mulets à *Panama*, pour être chargées sur des Galions de la mer du sud, & rapportées au *Perou*, au *Chily* & en d'autres lieux de la domination du Roi d'Espagne, dans cette grande mer, où il est le seul Roi de toute la Chrétienté qui ait des colonies. Il n'y a proprement en ce lieu que des magasins pour les marchandises; car ceux à qui elles appartiennent demeurent tous à Panama, ne pouvant pas séjourner là à cause que le lieu est déplaisant & mal-sain, étant environné de montagnes qui dérobent la vue du soleil, & empêchent les rayons de cet astre de purifier l'air.

Il ne laisse pas d'y avoir quatre cens hommes capables de porter les armes, outre la garnison qui est toujours de trois à quatre cens soldats pour garder les forts & la ville. Il y a un Gouverneur qui dépend du Président de *Panama*, & deux Castillans; c'est-à-dire, Gouverneurs de châteaux qui dépendent immédiatement du roi d'Espagne.

Quand les galions arrivent, ce lieu est comme une foire, où les marchands abordent de tous côtés. Ils y louent des chambres & des boutiques; mais les

habitans qui ont des maisons en ce lieu en tirent plus de profit qu'aucun marchand, car il n'y a si petite chambre ou boutique qui ne rapporte au moins quatre ou cinq cens écus de loyer pour six semaines ou deux mois au plûs que les galions séjournent en ce lieu, où l'on n'oseroit demeurer plus long-temps à cause des maladies qui y surviennent dans ces occasions.

Voilà ce que je puis dire de plus certain touchant la ville de *Puerto-Bello* : il ne reste qu'à faire voir de quelle maniere Morgan y est entré, & s'en est rendu maître avec si peu de forces.

Conduite de Morgan pour la prise de Puerto-Bello.

Par bonheur il avoit avec lui un Anglois, qui peu de temps auparavant prisonnier à *Puerto-Bello*, s'étoit échappé par je ne sais quel moyen, & savoit parfaitement bien les détours de cette côte. Ce n'est pas que Morgan les ignorât ; mais il se laissoit toujours conduire par celui-ci, à cause qu'il y avoit été plus long-temps que lui.

Cet homme fit en sorte que la flotte de Morgan arrivât sur le soir au port de *Naos*, où il n'y a personne, & qui n'est éloigné de *Puerto-Bello* que de douze lieues. De là ils navigerent le long de la côte, à la faveur d'un petit

vent de terre qui s'éleve la nuit, jusqu'à un port qui n'est qu'à quatre lieues de ce dernier, & qu'on nomme *el Puerto del Ponton*.

Dès qu'ils y furent arrivés, ils débarquerent promptement, se jetterent dans leurs canots, & ramerent avec le moins de bruit qu'ils purent jusqu'à un lieu nommé *el Estera de Longalemo*, où ils mirent pied à terre. Vers le milieu de la nuit chacun prépara ses armes, & en cet état ils s'avancerent vers la ville, conduits par cet Anglois qui savoit bien les chemins.

Après avoir marché un peu de temps, l'Anglois les fit arrêter, & alla lui quatrieme à une sentinelle avancée, qu'il enleva sans être découvert. La sentinelle amenée à Morgan lui dit que la garnison de la ville étoit en bon état; mais qu'il y avoit peu de bourgeois; & qu'assurément il la pourroit piller malgré les forteresses. Morgan fit lier ce prisonnier, & l'obligea de servir de guide à ses gens, l'assurant que s'il les conduisoit mal, sa vie en répondroit; qu'au contraire s'il les menoit bien, ils lui donneroient récompense, & l'emmeneroient avec eux, afin que les Espagnols ne lui fissent aucun mal.

Sentinelle enlevée & menée à Morgan

Ce prisonnier marcha devant & fit le mieux qu'il put; mais il lui fut impossible d'éviter une redoute remplie de soldats, du nombre desquels il étoit lui-même. Ces soldats étant venus le relever & ne le trouvant pas, jugerent bien qu'il y avoit quelque chose qui n'alloit pas bien, & eurent ainsi connoissance des Aventuriers. Morgan leur envoya le prisonnier pour leur dire de se rendre sans faire de bruit, ou qu'il ne leur donneroit point de quartier; mais ils ne voulurent rien entendre, & commencerent à tirer avec quelques pieces de canon & leurs mousquets, pour avertir au moins la ville, & obliger les bourgeois & la garnison à les venir secourir avant que les Aventuriers les eussent pris. Mais la résistance ne fut pas longue; car une partie des Aventuriers passa la redoute pendant que l'autre la fit sauter avec tous les Espagnols qui étoient dessus.

Aventuriers font sauter la redoute.

De cette maniere ils arriverent à la ville comme l'aurore commençoit à paroître, & trouverent la plupart des bourgeois encore endormis. La garnison s'étoit retirée dans les forts, & commençoit déja à canoner sur la ville. Les Aventuriers ne s'amuserent point

à piller, une partie se rendit promptement aux couvens, où ils prirent les religieux, & les femmes qui s'étoient réfugiées avec eux, pendant qu'une autre partie faisoit des échelles pour escalader les forts. Ils tenterent d'en prendre un en voulant brûler les portes; mais comme elles étoient de fer, ils ne purent en venir à bout. D'ailleurs, quand ils approchoient des murs, les Espagnols leur jettoient des pots pleins de poudre, auxquels ils avoient attaché des méches ardentes. Plusieurs Aventuriers en furent brûlés; cependant l'avantage qu'ils avoient sur leurs ennemis; c'est que si quelque Espagnol paroissoit à une embrasure, c'étoit toujours un homme de moins.

Attaque des forts, résistance des assiégés.

Pendant que les uns étoient ainsi occupés, les autres travailloient à force pour faire les échelles, qui furent bientôt prêtes. Morgan leur fit dire que s'ils ne vouloient pas se rendre, il alloit faire mettre des échelles portées par les religieux & par les femmes, & qu'il ne leur donneroit point de quartier. Ils répondirent* qu'ils n'en vouloient pas non plus. Alors Morgan exécuta ce qu'il avoit dit; pendant qu'une partie de son monde prenoit garde aux em-

brasures, pour empècher les Espagnols de charger leur canon, n'en chargeant aucune piece qu'il ne leur en coûtât 7 ou 8 hommes pour le moins. Il est vrai que les Aventuriers, qui n'étoient nullement couverts, perdoient bien du monde.

Les moines & les femmes portent des échelles pour monter à l'escalade.

Ce combat dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi : alors les échelles étant prêtes, on les fit porter par les femmes, par les moines, & par les prêtres, croyant que quand ceux qui étoient dans les forts verroient ce spectacle, ils se rendroient de peur de blesser des gens consacrés à Dieu : mais ils ne laisserent pas de tirer comme auparavant. Les religieux leur crioient de se rendre, leur remontrant que c'étoit leurs freres qu'ils massacroient : rien ne les toucha.

Quand on posa les échelles, ils jetterent une si grande quantité de pots à feu, qu'il y eut beaucoup de monde brûlé, tant des Espagnols même de la ville, que des Aventuriers. Les échelles étant posées, quelques Espagnols voulurent paroître pour empêcher l'escalade, & précipiter du haut-en-bas ceux qui monteroient : Mais ceux des Aventuriers qui soûtenoient les assail-

lans, tuerent tous les assiégés qui parurent sur les murailles. Ainsi les assaillans monterent généreusement, munis de grenades, de pistolets, & chacun d'un bon sabre, & d'un courage plus sûr que tout cela.

Ils jetterent d'abord quantité de grenades dans le fort, qui firent un grand effet; puis le sabre & le pistolet à la main, ils sauterent dedans malgré les Espagnols, qui les repoussoient avec des piques, & en jettoient à la vérité quelques-uns de haut-en-bas. Dès que les Espagnols virent que leur canon leur étoit inutile, ils auroient dû se rendre; mais ils n'en voulûrent rien faire, particuliérement les officiers, qui contraignirent les soldats de se battre jusqu'à la fin.

Les Aventuriers prennent les forts d'assaut.

Les Aventuriers se voyoient maîtres du premier fort, qui paroissoit le plus avantageux, parce qu'il étoit sur une petite éminence, & qu'il commandoit à l'autre, bâti seulement pour défendre l'entrée du port. Cependant il falloit encore le gagner pour faire entrer les vaisseaux; car ils étoient obligés de séjourner là, à cause de la quantité de blessés qu'ils avoient. Ils allerent donc à l'autre fort, qui tiroit toujours; mais

sans beaucoup d'effet ; & sommerent le gouverneur de se rendre, l'assurant qu'on lui donneroit quartier. Mais il n'en voulut rien faire non plus que les autres, & les Flibustiers furent obligés de prendre ce fort de la même maniere que le premier : cependant avec plus de facilité, car le canon de celui-ci leur servit si bien, que l'autre ne put pas résister longtemps, quoique les officiers de ce second fort se défendissent aussi vigoureusement que ceux du premier, & se fissent tous tuer, dans la vue qu'il leur étoit plus glorieux de mourir en cette occasion que sur un échaffaud. Ce fut ce que le major Castillan répondit à sa femme & à sa fille, qui le sollicitoient de se rendre.

Vigoureuse résistance des Espagnols.

Les Aventuriers étant maîtres de ces deux forts, le reste ne tint guères ; le combat fut terminé sur les trois heures après midi par la victoire qui demeura aux Aventuriers. Ils renfermerent tous les prisonniers dans un des châteaux, mettant les hommes & les femmes séparément, & leurs blessés dans un lieu voisin, avec des femmes esclaves pour les servir. Après quoi ceux qui n'étoient point blessés commencerent à se donner carriere, & à faire débauche

de vin & de femmes tant que la nuit dura ; enſorte que s'il étoit ſeulement ſurvenu cinquante Eſpagnols auſſi braves que ceux qui avoient défendu les forts, ils auroient maſſacré facilement tous les Aventuriers.

Morgan victorieux fait entrer ſes vaiſſeaux dans le port.

Le lendemain matin Morgan fit entrer ſes vaiſſeaux dans le port, pendant que ſes gens étoient occupés à piller la ville, & à amaſſer l'argent qu'ils trouvoient dans les maiſons pour l'apporter dans le fort. Il donna ordre de réparer les débris des forts, & de remettre le canon en état ; afin que s'il venoit quelque ſecours aux Eſpagnols, il pût ſe défendre.

Après qu'ils eurent amaſſé tout ce qu'ils avoient trouvé, ils preſſerent les principaux bourgeois d'avouer où leur argent étoit caché. Ceux qui ne vouloient rien dire, & qui peut-être n'avoient rien, furent mis à la gêne ſi cruellement que pluſieurs en moururent, & que d'autres en furent eſtropiés. Les Aventuriers ſe ménagerent ſi peu, & firent dès le premier abord un tel dégât des vivres qu'ils trouverent dans ce petit lieu, à qui la campagne fournit abondamment les choſes néceſſaires à la vie, qu'au bout de quinze

jours mourant de faim, ils se virent contraints de manger les mules & les chevaux.

Quelques-uns d'eux alloient à la chasse, pour tuer des bœufs ou des vaches qui sont aux environs de cette ville. S'ils en apportoient quelques-uns, ils les gardoient pour eux, & donnoient de la chair de mule à leurs prisonniers, qui la trouvoient bonne ; car la faim les pressoit tellement, qu'ils eussent mangé des viandes encore plus mauvaises.

Cependant la méchante nourriture, & l'impureté de l'air, causée par la quantité de corps morts jettés à quartier, & qui n'étoient couverts que d'un peu de terre, causerent bien des maladies parmi les Aventuriers, qui d'abord s'étoient remplis de vin & plongés dans la débauche des femmes ; ils mouroient tout-à-coup, & les blessés ne réchappoient guéres.

Différente mort des vainqueurs & des vaincus.

D'un autre côté les Espagnols incommodés, & à l'étroit, s'embarrassoient les uns les autres, & mouroient comme les Aventuriers, mais d'une maniere bien différente ; car ceux-ci étoient tués par l'abondance, & ceux-là par la disette ; accoutumés à se nourrir déli-

catement, & à avoir du chocolat bien préparé deux ou trois fois par jour, ils se voyoient réduits non seulement à manger un morceau de mule, sans pain ; mais encore à boire de méchante eau, n'ayant pas le temps, ni le moyen de la rendre bonne ; en la purifiant à leur ordinaire ; car ils la font passer au-travers de certaines pierres qu'ils ont pour cet usage.

A cet égard les Aventuriers ne se précautionnoient pas mieux qu'eux. Ils buvoient cette eau telle qu'ils la trouvoient : enfin les uns & les autres pressés de tant de maux, n'aspiroient qu'après leur séparation. Les Aventuriers ne pouvant plus souffrir les incommodités du pays, & les Espagnols souffrant infiniment des Aventuriers.

Effort du président de Panama pour délivrer Puerto-Bello.

Le président de *Panama*, qui avoit eu nouvelle de la prise de *Puerto-Bello*, tâcha d'amasser quelques troupes pour en chasser ceux-ci. En effet il s'achemina, dit-on, avec plus de quinze cens hommes pour secourir cette ville : Mais Morgan en ayant eu le vent, fit tenir ses navires prêts à mettre à la voile, en cas qu'il eût du dessous, pour se sauver avec le pillage, qui étoit déja embarqué par son ordre.

Un esclave que ses gens avoient pris à la chasse, lui ayant enfin donné avis que le président de *Panama* venoit, il tint un conseil, où il fut arrêté de ne pas quitter *Puerto-Bello*, qu'on n'eût fait payer la rançon des forts & de la ville, qui pourroit monter à une somme aussi considérable que tout ce qu'ils avoient déja. De plus, afin qu'on ne fût point surpris, on résolut d'envoyer cent hommes bien armés au-devant du président, & de l'attendre à un défilé où il ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. Ce projet fut exécuté, le président vint; mais il n'avoit pas tant de monde qu'on avoit dit.

Morgan tient conseil.

Morgan s'oppose au passage des Espagnols.

Les Aventuriers qui l'attendoient l'empêcherent d'avancer. Il ne s'obstina pas beaucoup, & différa jusqu'à ce qu'une partie de son monde, qui étoit demeuré derriere, le joignît. Cependant il envoya un homme vers Morgan, avec ordre de lui dire que s'il ne sortoit au plutôt de la ville & des forts, il marchoit avec deux mille hommes de renfort, & qu'il ne lui donneroit point de quartier. Morgan répondit qu'il ne sortiroit qu'à l'extrêmité, & qu'on ne lui eût donné deux cens mille écus pour la rançon de la ville & des forts;

qu'autrement il les démoliroit à la barbe du président.

Il députa donc de son côté deux bourgeois de *Puerto-Bello*, pour traiter avec lui de cette rançon. Le président avoit envoyé à Carthagene demander une flotte dans le dessein de venir par mer assiéger Morgan, pendant qu'il l'amuseroit en faisant composer les bourgeois de *Puerto-Bello* avec lui, sans toutefois rien exécuter. Mais comme ordinairement les Espagnols ne font pas grande diligence, & que Morgan le serroit de près, les bourgeois furent obligés de lui représenter qu'il valoit mieux terminer promptement avec ces gens-là; qu'il falloit que ce fussent des diables, vu l'ardeur avec laquelle ils avoient pris leurs forts malgré toute la résistance qu'on avoit pu faire; puisque tous les officiers s'étoient fait tuer par désespoir, voyant que si peu de gens les contraignoient à rendre des forts qu'en toute autre occasion ils auroient pu disputer à dix fois plus de monde & de forces.

Secours de Carthagene pour investir Morgan

Remontrance des Espagnols au président.

Tout bien consideré, le président leur donna la liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Ils composerent donc avec Morgan, & accorderent que

dans quatre jours ils lui donneroient cent mille écus pour la rançon des forts, des prisonniers & de la ville; ce qu'il accepta pourvû qu'ils ne manquassent point à leur parole. Le président de *Panama*, nommé *Don Juan Perès de Gusman*, homme de grand esprit, & fort expérimenté dans les armes, & qui avoit commandé en Flandre en qualité de Mestre de Camp, étoit surpris d'entendre parler des exploits de ces gens-là, qui sans autres armes que leurs fusils, avoient pris une ville où il auroit fallu employer du canon, & faire un siége dans toutes les formes.

Etonnement du président de Panama.

Rafraîchissemens qu'il envoie à Morgan.

Il envoya à Morgan quelques rafraîchissemens, & lui fit demander de quelles armes ses gens se servoient pour exécuter des entreprises de cette nature, & y réussir comme ils faisoient. Aussitôt Morgan prit le fusil d'un des François qui étoit dans sa troupe, & l'envoya au président. J'ai déja dit que ces fusils sont faits en France, qu'ils ont quatre pieds & demi de canon, & qu'ils tirent une balle de seize à la livre; la poudre dont on les charge est faite exprès, & ces armes sont fort justes.

Le président fut réjoui de les voir, &

satisfait de la civilité de Morgan, qu'il n'avoit pas cru s'étendre jusqu'à ce point, il le fit remercier & louer de sa valeur, disant que c'étoit dommage que des gens comme eux ne fussent pas employés à une juste guerre au service d'un grand prince; & dans le même temps on lui présenta de sa part une bague d'or enrichie d'une fort belle émeraude. Morgan ordonna à celui de qui il la recevoit, de remercier le président, & de lui dire que pour le satisfaire il lui avoit envoyé une de ses armes, & que dans peu, pour le réjouir encore il lui feroit voir dans sa ville même de *Panama* l'adresse avec laquelle il s'en servoit.

Espagnols payent leur rançon en barres d'argent.

Cependant les bourgeois de *Puerto-Bello* lassés du trop long séjour des Aventuriers, apporterent avant le temps prescrit la rançon de la ville, des forts & des prisonniers, qu'ils payerent en belles barres d'argent. Les Aventuriers ayant reçu cette rançon, ne tarderent guéres à décamper, & s'embarquerent au plutôt, sans faire d'autre mal que d'enclouer les canons des forts, de peur que les Espagnols ne tirassent après eux; ainsi ils quitterent *Puerto-Bello*, & firent route pour l'isle

de *Cuba*, où ils arriverent huit jours après, & partagerent le butin selon la maniere accoutumée.

Ils trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé que travaillé, & en joyaux, qui n'étoient pas estimés le quart de ce qu'ils valoient, deux cens soixante mille écus, sans compter les toiles, soyes & autres marchandises qu'ils avoient prises dans la ville, dont ils faisoient peu de cas; car ils n'estiment que l'argent, lorsqu'ils ont fait une prise, quand elle seroit la plus riche du monde, à moins qu'il n'y ait de l'argent ils ne l'estiment pas. Ayant ainsi partagé le butin, ils allerent à la Jamaïque, où ils furent magnifiquement reçus, sur-tout des cabaretiers, qui profiterent le plus avec eux.

Valeur du butin fait à Puerto-Bello.

CHAPITRE V.

Nouveau dessein de Morgan. Prise de Marecaye.

LEs Aventuriers passent bientôt de l'abondance à la disette. Ceux-ci qui ne dégénéroient en rien des autres, après avoir dissipé tout leur argent dans la

la débauche, ne penserent plus qu'à retourner en course pour en acquérir de nouveau. Morgan à qui il avoit aussi manqué, parce qu'il n'étoit pas meilleur ménager qu'eux, & qu'il avoit besoin de faire une plus grande dépense, songea à quelque nouvelle entreprise pour s'enrichir. Dans ce dessein il ordonna à tous les Aventuriers qui avoient des Vaisseaux à la côte de Saint Domingue, de venir le joindre à *l'isle à la Vache.*

Il donna ce rendez-vous dans la vue d'avoir des François dans sa flotte, & d'en former une considérable, afin d'attaquer quelque forte place, où il pût avoir assez d'argent pour se retirer & vivre plus tranquille, & plus à son aise qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il donna ordre même à quelques Anglois d'avertir les Aventuriers de la Tortue, que s'ils vouloient le joindre il les recevroit bien, & qu'ils seroient traités comme les autres, voulant absolument prévenir toutes les mauvaises intelligences qui pourroient naître entre l'une & l'autre nation.

Les François voyant que Morgan réussissoit dans ses entreprises, & qu'il ne revenoit jamais sans butin, eurent de l'estime pour lui, quoiqu'intéressée;

plusieurs se rendirent au lieu qu'il leur avoit marqué. Les autres se disposerent à le joindre, & travaillerent au plus vîte à raccommoder leurs bâtimens, pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupé à la chasse, afin de saler de la viande pour ravitailler les vaisseaux jusques à ce que l'on pût arriver en quelque lieu Espagnol, où l'on en trouvât avec moins de peine.

Morgan forme une flotte considérable.

Peu de temps après Morgan se trouva au rendez-vous, où deux vaisseaux François l'avoient déja prévenu; il leur témoigna beaucoup d'affection, & leur promit de les protéger, & de bien vivre avec eux. Dans ce même temps un bâtiment de Saint Malo, nommé *le cerf volant*, arriva à l'isle à la Vache. Il avoit passé en Amérique dans le dessein de traiter avec les Espagnols. Comme il n'avoit pu y réussir, il s'étoit armé en course, & avoit pris sur son navire plusieurs Aventuriers de la Tortue.

Ce bâtiment, accompagné d'une barque longue, étoit monté de vingt-deux pieces de canon, & de huit berges de fonte. Il avoit déja fait quelques courses vers la côte de terre ferme, & attaqué un navire Génois appartenant aux *Grilles*. C'est une compagnie de Genois

qui ont seuls le trafic des Negres dans les Indes du Roi d'Espagne. Le Genois mieux monté, ayant quarante-huit pieces de canon, avec des munitions en abondance, s'étoit défendu, & avoit obligé le *Malouin* à se retirer; il arriva donc à cette côte, pour réparer le dommage que l'autre lui avoit fait.

Morgan voyant que ce bâtiment étoit capable de quelque chose, fit ce qu'il put pour persuader le capitaine Malouin de se joindre à lui. Mais comme ce capitaine ne savoit pas bien la méthode de traiter avec ces gens de l'Amérique, qui est différente de celle des peuples de l'Europe il vouloit faire d'autres conditions que celles qu'on observe dans ce pays-là. Il n'y réussit donc point, & persista à retourner à la Tortue pour prendre quelques marchandises qu'il y avoit laissées, & repasser ensuite en France.

Les Aventuriers François qui étoient sur son bord voyant cette résolution, débarquerent & se joignirent aux Anglois. Quelques-uns qu'il avoit irrités, les traitant impérieusement & comme des matelots, résolurent de s'en venger pendant que l'occasion s'en présentoit. Pour cela ils dirent à Morgan

que ce capitaine avoit pillé un Anglois en mer, & que de plus il avoit une commission Espagnole pour prendre sur les Anglois.

Plainte contre un Malouin.

Il étoit vrai que s'étant trouvé en nécessité de vivres, il avoit rencontré un bâtiment Anglois qui en avoit, & qu'il s'en étoit accommodé après avoir donné un billet payable à la Jamaïque, ou à la Tortue.

Pour ce qui étoit de la commission Espagnole, comme il avoit été mouiller dans le port de *Baracoa*, à la bande du nord-est de l'isle de *Cuba*, il fit semblant de traiter avec les Espagnols; & pour mieux couvrir son jeu, il dit qu'il venoit demander un passe-port au gouverneur, afin de prendre sur les Aventuriers Anglois de la Jamaïque, qui faisoient une guerre injuste aux Espagnols : ce qu'il obtint facilement.

Dissimulation de Morgan.

Morgan avoit écouté tout ceci fort volontiers, & étoit dans le dessein de jouer un tour au Malouin, de se mettre en possession de son bâtiment; mais il dissimula jusqu'à ce que l'occasion se présentât; car il n'osoit rien entreprendre, craignant que les François ne l'en empêchassent. Il les pressentit, pour connoître s'ils ne prendroient point le parti du Malouin.

Pendant ce temps-là le gouverneur de la Jamaïque envoya vers Morgan un bâtiment qui venoit de la nouvelle Angleterre, monté de trente-six pieces de canon, de trois cens hommes. Ce navire se nommoit *Hakts Vvors*, & appartenoit au roi d'Angleterre, qui l'avoit donné pour un temps au capitaine qui le commandoit. Ce capitaine venoit dans le dessein de se joindre à Morgan, & de faire le voyage avec lui. Morgan, à l'arrivée de ce vaisseau, ne garda plus de mesures pour attaquer le Malouin; il s'en saisit, & fit le capitaine & tous les officiers prisonniers, le prenant comme un voleur qui avoit pillé un bâtiment Anglois, & comme un ennemi chargé d'une commission pour prendre sur les Anglois. Dans ce même temps le bâtiment que le Malouin avoit pillé, selon ce que disoient les Anglois, arriva, aussi, & se plaignit à Morgan. Le Malouin se défendoit, sur ce qu'il lui avoit donné un billet, malgré tout cela Morgan le retint prisonnier.

Quelques jours s'étant passés, Morgan assembla tous les capitaines des vaisseaux Aventuriers pour tenir conseil au sujet de la place qu'on attaque-

roit, voir quelles forces on avoit, de quoi on étoit capable, & pour combien de temps on avoit de vivres. Pendant qu'on tenoit conseil, on buvoit à la santé du Roi d'Angleterre, & à celle du gouverneur de la Jamaïque. Si les capitaines se réjouissoient dans la chambre, les autres en faisoient autant sur le Tillac, & jusqu'aux canoniers, tout étoit pris de vin. Il arriva par je ne sais quel malheur que le feu se mit aux poudres, & le navire sauta avec le monde qui étoit dessus.

Etranges fracas

Comme les navires Anglois ont leurs soutes à poudre sur le devant, au lieu que les autres nations les ont sur le derriere, ceux qui étoient dans la chambre n'eurent d'autre mal que celui de se trouver à l'eau sans savoir comment la chose étoit arrivée; mais tout le menu peuple fut perdu, & il y eut plus de trois cens cinquante hommes de noyés. Le capitaine Malouin & ces officiers se sauverent aussi; car ils étoient avec les officiers dans la chambre. Quelques Anglois accuserent les François de l'équipage du Malouin de ce désordre; on s'assura de son navire mieux qu'auparavant, & on ne tarda guéres à l'envoyer à la Jamaïque, pour le faire ad-

juger de bonne prise, menaçant outre cela le capitaine de le faire pendre.

Les Flibustiers furent quelque temps occupés à pêcher les corps de leurs compagnons, non pas pour les enterrer; mais parce que la plupart avoient des bagues d'or aux doigts, comme c'est la mode parmi cette nation.

Morgan, malgré cette fâcheuse disgrace, ne laissa pas de persister dans son entreprise; il fit la revue de sa flotte, qu'il trouva forte de quinze vaisseaux, & de neuf cens soixante hommes, tant François qu'Anglois, tous vieux Aventuriers, qui avoient déja fait ce métier plusieurs années. On tint encore conseil, pour déliberer sur la place qu'on attaqueroit, & il fut conclu qu'on monteroit le long de la côte jusqu'à l'isle de *Saone*, qui est à la pointe de l'orient de l'isle de Saint Domingue. Ce fut là le lieu du rendez-vous, en cas que quelque vaisseau s'écartât de la flotte, afin de la pouvoir rejoindre en ce lieu avant qu'elle fût partie; & en cas qu'elle le fût, on devoit laisser un billet enfermé dans un flacon enfoncé en terre, marqué d'une certaine figure qui apprendroit le rendez-vous général.

Départ de Morgan : rendez-vous.

Toutes ces mesures étant prises, Morgan mit à la voile, & navigua le long de la côte de l'isle de Saint Domingue, jusqu'au cap de *Beata*, ou *Lobos* : mais il trouva les vents & les courants si contraires, qu'il ne put jamais doubler ce cap, quelque effort qu'il fît. Cependant après avoir demeuré là quelque temps, les vivres commençoient à manquer. Morgan dit à ses gens qu'il falloit faire tout ce qu'on pourroit pour doubler le cap ; il ordonna à ceux qui ne pourroient pas le doubler, d'attendre l'occasion ; & à ceux qui le pourroient, d'aller toujours attendre les autres dans la baie d'*Ocoa*, qui n'est pas éloignée de ce cap.

Il donna ce rendez-vous, afin que les vaisseaux qui n'avoient point de vivres en pussent prendre, parce qu'il se rencontre là une grande quantité de bestiaux. Il avertit ceux qui seroient arrivés les premiers, d'en faire bonne provision, pour en donner aux autres lorsqu'ils les auroient joints. Après toutes ces précautions, Morgan & sa flotte firent de nouveaux efforts pour doubler le cap, & ils réussirent ; car le temps étant modéré un peu lorsqu'ils furent sous voile, ils doublerent tous.

Sur le soir on vit un navire, à qui on donna la chasse pour le reconnoître; mais il sembloit venir de plein gré au-devant de ses amis, car il approchoit à mesure qu'on alloit à lui, & il mit pavillon Anglois. Il venoit d'Angleterre, & alloit à la Jamaïque. Six ou sept vaisseaux de la flotte demeurerent auprès de lui pour acheter de l'eau-de-vie. Le temps étant toujours beau, ils ne quitterent point ce bâtiment; mais le lendemain ils furent bien surpris lorsqu'ils se virent séparés de leur général; & celui-ci ne le fut pas moins, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit sept vaisseaux. Il entra dans la baie d'*Ocôa* pour les attendre. Le temps devint si mauvais, qu'il fut obligé de séjourner dans cette baie plus qu'il n'auroit voulu.

Il donna ordre aux équipages des vaisseaux qui étoient demeurés avec lui, de ne point toucher à leurs vivres, & d'envoyer tous les matins huit hommes de chaque équipage, qui feroient un corps de soixante & quatre hommes, afin d'aller chasser, & d'apporter de la viande pour nourrir la flotte. Il forma encore une compagnie, qui devoit descendre tous les jours à terre, &

un capitaine de chaque vaisseau étoit obligé à son tour d'aller à la tête, pour la sûreté des chasseurs ; parce qu'il y avoit du danger, & que ce lieu n'étoit gueres éloigné de la ville de Saint Domingue ; outre que l'on rencontroit quantité de Boucaniers ou chasseurs Espagnols qui sont très-bons soldats, & que les Aventuriers appréhendent fort.

Les Espagnols n'étant pas en grand nombre pour lors en cet endroit, n'oserent rien entreprendre contre leurs ennemis ; ils se contenterent de chasser leurs bêtes dans les bois de peur qu'on ne les tuât. Cependant comme les Aventuriers avoient besoin de vivres, ils mettoient bas tout ce qui se présentoit à eux ; ânes ou chevaux, tout les accommodoit ; car ils ne sont pas fort difficiles, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Ils ne laissoient pas d'avancer tous les jours dans les pays, & parvinrent à la fin jusqu'au lieu où les Espagnols avoient chassé leurs bêtes. Ceux-ci voyant que les Aventuriers détruisoient tout, allerent trouver le président de Saint Domingue, dont ils obtinrent du secours ; il leur accorda deux compagnies de soldats de sa garnison, qui se

Les Espagnols découvrent les Aventuriers.

mirent en embuscade sur le lieu où les Aventuriers devoient passer pour aller à la chasse.

Certains mulâtres étoient venus vers le bord de la mer où les Flibustiers descendoient ordinairement ; ils firent feinte de chasser avec empressement un petit nombre de bêtes. Les Anglois ne manquerent pas de courir après ; mais ces mulâtres étant plus avancés qu'eux, ne purent être joints que fort près de leur embuscade, d'où il sortit deux Espagnols, avec une petite banderolle blanche, pour marquer qu'ils vouloient parler. Les Aventuriers leur permirent d'avancer, & firent aussi avancer deux hommes. Les Espagnols les prierent de ne pas tuer leurs vaches, parce qu'ils en dépeuploient le pays, leur offrant de leur donner des bêtes s'ils en avoient besoin. Les Aventuriers leur répondirent de bonne foi, que s'ils vouloient en donner on les leur paieroit, qu'on leur donneroit un écu & demi pour la viande de chaque animal, & qu'ils pourroient profiter du cuir & du suif ; après avoir ainsi traité, les Espagnols se retirerent.

Les Mulâtres attirent les Aventuriers dans une embuscade.

Ils étoient ainsi venus parler aux Aventuriers pour les amuser jusqu'à ce

C 6



qu'ils eussent fait avancer leurs soldats; parce que dans ce lieu là même rien ne paroissoit plus aisé que de les défaire. Afin de les mieux persuader ils firent paroître quelques bêtes, & au moment que les Aventuriers ne se défioient de rien, ils se virent tout d'un coup entourés des Espagnols, qui fondirent sur eux : ils croyoient les tailler en pieces; mais en un instant les Aventuriers firent face, & se mirent en une telle posture qu'ils pouvoient tirer de tous côtés sur les Espagnols qui n'osoient approcher. Cependant les Aventuriers se battoient en retraite, & tâchoient de gagner le bois, craignant d'être accablés par le grand nombre de ceux qui pourroient survenir.

Les Aventuriers se battoient en retraite.

Alors les Espagnols remarquant quelque timidité dans leurs ennemis, voulurent profiter de l'occasion, & commencerent à avancer sur eux : ils furent très-mal reçus, & en un moment on leur tua bien du monde. Les Aventuriers au contraire voyant qu'il ne tomboit personne des leurs, prirent courage, & crierent aux Espagnols qu'ils ne mettoient point de balles dans leurs mousquets, ou bien qu'ils tiroient en l'air. Cette bravade leur coûta cher, les

Bravade qui coûte cher.

Espagnols qui au commencement pour ne les pas faire languir, visoient à leur tête, ne viserent plus qu'à leurs jambes ; si-bien qu'ils furent obligés de se retirer dans une petite touffe de bois voisine, où les Espagnols n'oserent les aller attaquer.

Les Aventuriers enleverent le plus promptement qu'ils purent les morts & les blessés qui étoient demeurés sur la place où s'étoit donné le combat. Cependant une petite troupe d'Espagnols vint au lieu où avoient été les Anglois, & ils y en rencontrerent deux de morts. Ils se mirent à percer ces deux cadavres avec leurs épées, lorsque les Aventuriers qu'ils croyoient être bien loin, firent une décharge, & en tuerent ou blesserent la plus grande partie. **Décharge imprévue.**

Les Espagnols s'étant retirés, les Aventuriers se retirerent aussi, & tuerent chemin faisant quelques bêtes qu'ils porterent à bord. Le soir ils arriverent à leurs vaisseaux, & rendirent compte de leur aventure au général Morgan, qui à l'heure même tint conseil, & le lendemain à la pointe du jour mit 200 hommes à terre choisis de chaque Equipage, & bien armés, pour aller aux ennemis ; il marcha à leur tête jusqu'au **Réflexion des Espagnols.**

lieu où le combat s'étoit donné le jour précédent ; mais les Eſpagnols, qui s'étoient défiés de l'affaire, avoient décampé, & emmené avec eux toutes les bêtes : car ils avoient appris à leurs dépens que de chaſſer des bœufs, comme ils avoient fait vers les Aventuriers pour les attirer dans leurs embuſcades, c'étoit une manœuvre très-avantageuſe à leurs ennemis, & très-préjudiciable à eux-mêmes ; puiſqu'après avoir perdu tout à la fois, & leurs hommes & leurs bêtes, ils avoient encore la douleur de donner de quoi vivre à ceux qui en vouloient également à leurs biens & à leur vie.

Morgan & ſes gens pénétrerent plus avant ; mais n'ayant trouvé que des maiſons abandonnées qu'ils brûlerent, ils revinrent à leurs vaiſſeaux. Le lendemain Morgan tint conſeil pour délibérer s'il n'iroit point piller le *bourg de Aſſo* ; mais comme on jugea que c'étoit une expédition de peu d'importance, & que l'on y pourroit perdre beaucoup de monde, on trouva qu'il valoit mieux ſe reſerver pour quelque bonne occaſion. Morgan ennuyé d'être en ce lieu ſans rien faire, & de ce que le reſte de ſa flotte ne venoit point, jugea qu'ils

s'étoient rendus à l'isle de la *Saone*, où comme j'ai déja dit, il leur avoit donné rendez-vous. Il mit donc à la voile, & navigea le long de cette côte, donnant l'alarme aux Espagnols, qui croyoient qu'il alloit attaquer *Saint Domingue*, ville capitale de l'isle.

Après quelques jours de navigation, il arriva au rendez-vous, & ne trouva personne, non-plus que dans la *baye d'Ocoa*; il résolut de les attendre encore huit jours, & pendant ce temps-là il envoya cent cinquante hommes pour faire une descente dans la riviere d'*Alta Gracia*, & chercher des vivres pour sa flotte qui en avoit besoin. Tout son monde s'embarqua dans une bellandre & dans des canots; on alla de nuit, afin de descendre à terre au point du jour surprendre les Espagnols, faire quelque prisonnier de conséquence, & en tirer une forte rançon. Mais l'alarme étant par toute la côte, & les Espagnols sur leurs gardes, cette entreprise fut inutile.

Alarme des Espagnols. Inquiétude de Morgan.

Les Aventuriers voyant les choses en cet état, se retirerent sans rien risquer. Morgan cependant étoit en peine de sçavoir ce que le reste de sa flotte étoit devenu, & ne pouvant plus attendre faute de vivres, il tint conseil sur ce

qu'on devoit faire. Chacun fut d'avis d'aller attaquer quelque place avec ce qu'on étoit de monde, qui consistoit en cinq cens hommes.

Proposition d'un Aventurier.

Pierre le Picard, fameux Aventurier, fit la proposition d'attaquer *Maracaïbo*, où il avoit déja été avec l'Olonois ; il dit qu'il y serviroit lui-même de pilote pour faire entrer tous les vaisseaux sur la Barre, & de guide pour conduire ses compagnons par terre. Il fit voir la facilité qu'il y avoit à prendre cette place, où l'on trouveroit assez de bien pour enrichir toute la flotte. Morgan l'estimoit à cause qu'il parloit fort bon Anglois, & tout le monde fut charmé de sa proposition. Enfin la résolution prise on fit à l'ordinaire la chasse-partie, où on inséra qu'en cas que le reste de la flotte vint à se joindre avant qu'on eût pris quelque forteresse, elle seroit reçue à partager comme les autres.

Tout étant ainsi concerté, on laissa un billet dans un pot, enfoui en terre, comme j'ai déja dit, afin que si les derniers venoient ils sçussent où étoient les premiers. Morgan avec sa flotte leva l'ancre, & prit la route de terre ferme ; c'est-à-dire, du continent. Après quelques jours de navigation il arriva à l'isle

d'*Oruba*, où il mouilla pour prendre de l'eau & quelques rafraîchissemens.

J'ai déja parlé de cette isle ; il suffira donc de dire que Morgan y séjourna vingt-quatre heures pour y prendre de l'eau & de la viande de chévre qu'on a des Indiens à bon marché ; car pour un écheveau de fil ils donnent une chévre grasse, que vingt hommes affamés ne pourroient pas manger.

Après ce séjour la flotte leva l'ancre, & le lendemain matin elle arriva à la vue des petites isles qui sont à l'embouchure du lac de *Maracaïbo*, où elle fut découverte de la Vigie qui est sur une de ces petites isles de même nom. Cette Vigie ne manqua pas d'avertir les Espagnols, qui eurent le temps de se préparer ; car il fit calme, & la flotte ne put arriver à la Barre qui est l'entrée du lac, que sur les quatre heures après midi. Aussi-tôt tout le monde s'embarqua dans des canots pour aller prendre ce *Fort de la Barre*, où les Espagnols faisoient entendre qu'ils avoient du canon ; car ils ne cessoient point de tirer, quoique les Aventuriers fussent éloignés de plus de deux lieues.

Les Aventuriers descendent à terre au bruit du canon des ennemis.

Il étoit nécessaire de prendre ce fort, parce qu'il falloit que les vaisseaux le

rangeassent pour entrer dans le lac. Les Flibustiers étant à terre, Morgan les exhorta à ne point lâcher pied; car on croyoit que les Espagnols se défendroient bien; ils faisoient des préparatifs, ayant brûlé plusieurs loges autour du fort, & ils tiroient incessamment du canon.

Ils approchent d'un Fort: ce qu'ils y trouvent.

Sur les six heures du soir les Flibustiers approcherent du fort, qui avoit cessé de tirer; mais ils furent surpris de ne voir personne, car ils s'attendoient d'y recevoir une belle salve. Ils crurent que les Espagnols avoient mis des méches pour les surprendre, & faire jouer quelque mine. On détacha du monde pour s'en assurer, & l'on trouva qu'il y avoit quantité de méche allumée, & de poudre répandue, dont la trace alloit jusqu'au Magasin: c'étoit un malheur qu'il falloit éviter, & chacun arriva assez à temps pour le prévenir.

Le fort n'étoit proprement qu'une redoute de cinq toises de haut, de six de long, & de trois de large; le parapet en pouvoit avoir une: au-dessus il paroissoit un pavillon formant une espece de corps de garde, qui n'étoit pas encore achevé, & au-dessus une cave ou magasin à poudre, où l'on en trouva bien deux mille livres pour le canon,

& mille pour le mousquet, avec quatorze pieces en batterie, tirant 8, 12 & 24 livres de balle, outre des grenades, des pots-à-feu, quatre-vingt mousquets, trente piques & autant de bandoulieres. On montoit sur cette redoute par le moyen d'une échelle de fer, qu'on tiroit après soi lorsqu'on étoit monté.

Quand on eut tout visité, on fit abbattre le parapet de la redoute, on encloua le canon qu'on jetta du haut en bas, & on en brûla les affuts. Cela se fit toute la nuit, afin de ne pas perdre de temps, & de n'en point donner aux Espagnols, qu'on croyoit vouloir se sauver de *Marecaye*, à cause qu'ils n'avoient pas tenu bon dans la redoute. A la pointe du jour on fit entrer les bâtimens dans le lac, & tout le monde se rembarqua pour aller à *Marecaye*, où avec toute la diligence qu'on put faire on n'arriva que le lendemain.

On se rembarque pour Marecaye.

La flotte étant devant la ville, on vit paroître quelques cavaliers qui firent juger qu'on se défendroit, & que les Espagnols s'étoient fortifiés. On résolut donc d'aller mouiller proche d'un lieu un peu découvert, & d'y mettre le monde à terre. La flotte en mouillant faisoit des décharges de canon dans un

petit bocage qui étoit là, en cas qu'il y eût quelques embuscades ; après quoi on mit le monde à terre à la faveur du canon, qui tiroit toujours quoiqu'on ne vît personne.

Cela étant fait, on partagea tous les soldats en deux bandes, afin d'attaquer les ennemis par deux différens endroits, & de les embarrasser par ce moyen : mais cela ne fut aucunement nécessaire ; car on entra dans la ville sans trouver aucune résistance, ni même personne, excepté quelques pauvres esclaves qui ne pouvoient marcher, & des malades dans l'Hôpital. On ne trouva même rien dans les maisons ; car en trois jours de temps ils avoient emporté leurs marchandises & leurs meubles ; à peine y trouvoit-on de quoi vivre. Il n'y avoit ni vaisseau ni barque dans le port, tout s'étoit sauvé dans ce lac, qui est fort vaste & fort profond. On y fit entrer les vaisseaux vis-à-vis d'un petit fort en forme de demi-lune, où l'on peut mettre six pieces de canon : il y en avoit déja quatre de fer.

Il entre dans la ville, qu'il trouve abandonnée.

Dès ce même jour on détacha cent hommes pour aller en parti ; ils revinrent le soir avec plusieurs prisonniers, & quantité de chevaux chargés de ba-

gage. Parmi ces prisonniers il y avoit des hommes & des femmes, qui n'avoient pas l'apparence d'être riches. On leur donna la gêne, afin qu'ils indiquassent quelqu'un qui eût caché son argent. Il y en eut qui promirent de faire pendre du monde, disant qu'ils sçavoient un homme qui en avoit de caché, & l'endroit où il étoit : mais comme ils marquerent plusieurs endroits, on fut obligé de faire deux partis, qui allerent dès la même nuit à cette recherche.

Il envoye plusieurs partis après les fugitifs.

L'un des deux revint le lendemain au soir avec beaucoup de bagage, & l'autre fut deux jours absent par la faute du prisonnier qui les conduisoit, & qui dans l'espérance de se sauver lorsqu'il seroit à la campagne, menoit ce parti dans des pays inhabités, & même inconnus, d'où il eut mille peines à se retirer.

Quand les Flibustiers virent que cet homme se moquoit d'eux, ils le pendirent à un arbre, & en revenant ils trouverent un *Hatos*, où ils surprirent du monde qui avoit été chercher de la viande pendant la nuit, afin de vivre le jour cachés dans les bois. C'étoient des esclaves à qui on donna la gêne pour sçavoir où étoient leurs maîtres.

Un d'entr'eux souffrit tous les tourmens imaginables sans vouloir rien dire, jusques-là qu'il se fit hacher en pieces tout vif sans rien confesser. L'autre souffrit beaucoup aussi, quoiqu'avant que de lui donner la gêne on lui eût promis la liberté : mais il n'en fit point de cas. A la fin on résolut de lui en faire autant qu'à son camarade, dont il voyoit les morceaux devant lui qui palpitoient encore. Alors il avoua tout, & dit qu'il meneroit la compagnie dans le lieu où étoit son Maître : ce qu'il fit, le Maître fut pris avec trente mille écus en vaisselle d'argent. On l'amena à la ville.

Ces partis continuerent ainsi pendant huit jours de temps, durant lesquels ont fit un assez bon nombre de prisonniers, à qui on donnoit la gêne, & qui disoient tous d'une commune voix qu'ils étoient pauvres, & que les riches s'étoient sauvés à Gibraltar : ce qui ne faisoit point douter aux Aventuriers, qu'ils ne trouvassent là autant de résistance que l'Olonois en avoit trouvé trois ans auparavant.

Le capitaine Picard, qui étoit le guide des Aventuriers, pressa Morgan d'aller à Gibraltar avant que les Espagnols eussent fait venir du secours de Merida.

Morgan y consentit, & huit jours après qu'on eût pris possession de *Marecaye*, on fit embarquer le pillage, les prisonniers & tout le monde pour aller à *Gibraltar*.

On croyoit bien y trouver à qui parler, & chacun avoit déja fait son testament; car ayant appris de quelle maniere ces gens s'étoient défendus la premiere fois, on croyoit qu'ils n'en feroient pas moins encore, puisqu'ils avoient abandonné le *Fort de la Barre* & la ville de *Marecaye*; mais aussi la consolation des Flibustiers étoit que ceux qui en échapperoient, auroient de quoi faire bonne chere à leur retour à la Jamaïque.

La mort n'entre jamais pour rien dans leurs réflexions, sur-tout quand ils esperent faire un grand butin; pourvu qu'il y ait de quoi piller, ils se battent comme des lions, sans se soucier d'aucun péril, comme nous le verrons dans la suite. Ils arriverent en peu de jours à Gibraltar, où Morgan fit deux prisonniers dans le dessein de les envoyer au gouverneur, pour lui signifier que s'il ne rendoit pas le bourg de bonne volonté, on ne lui feroit aucune grace.

Le capitaine Picard qui avoit déja

été là, & qui savoit les endroits périlleux, fit descendre son monde à un demi-quart de lieue du bourg, & marcha au travers des bois pour prendre les Espagnols par derriere, en cas qu'ils se fussent retranchés dans le bourg, comme ils avoient fait quand l'Olonois les prit. Cependant les Espagnols tiroient beaucoup de canon, qui faisoit d'autant plus croire qu'ils étoient sur la défensive.

Enfin quand on eut gagné le derriere, on trouva aussi peu de difficulté à entrer dans le bourg, qu'on avoit fait dans *Marecaye*, quoiqu'à la vérité ils eussent eu le dessein de se retrancher. Mais ou ils n'eurent pas assez de temps, ou ils ne se crurent pas assez forts pour pouvoir résister. Ils abandonnerent donc tout, & se contenterent de faire quelques barricades sur les chemins, où ils avoient porté du canon en cas qu'ils eussent été suivis de trop près en faisant retraite.

Morgan & ses gens entrerent de cette maniere dans le bourg, aussi paisiblement qu'ils avoient fait dans les autres places. Aussi-tôt on songea à se poster, & à former un parti pour faire quelques prisonniers. On en envoya un

un de cent hommes dès ce même jour avec le Capitaine Picard, qui savoit le chemin, & qui valoit autant qu'un guide.

Les Anglois trouverent dans ce Bourg un Espagnol assez bien couvert, ce qui leur fit juger que c'étoit un homme riche & de condition. On lui demanda où étoit allé le monde de Gibraltar, il dit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient tous partis; mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, & que cela ne lui importoit point. On le pressa de dire s'il ne sçavoit pas où étoient les moulins à sucre, il répondit qu'il en avoit vu plus de vingt en sa vie; on s'enquit encore de lui où l'argent des Eglises étoit caché, il répondit qu'il étoit dans la Sacristie de la grande Eglise, & les y mena, leur fit voir un grand coffre où il prétendoit l'avoir vu; & comme on n'y trouva rien, il leur dit qu'il ne sçavoit pas où on l'avoit mis depuis.

Aventure d'un homme pris par les Anglois.

Toutes ces choses faisoient assez voir que cet homme étoit fou ou innocent. Cependant plusieurs crurent qu'il faisoit cela pour s'échapper; car les Espagnols sont fins & adroits. On lui donna l'estrapade, pour le faire confesser

qui il étoit, & où étoit son argent; on le laissa deux heures suspendu avec des pierres à ses pieds, qui pesoient autant que tout son corps; de sorte que ses bras étoient entiérement tors. A ces demandes tant de fois réïtérées, il répondit qu'il s'appelloit Dom Sebastien Sanchez, que le Gouverneur de *Marecaye* étoit son frere: qu'il avoit plus de cinquante mille écus à lui, & que si on vouloit un billet de sa main, il le donneroit, afin qu'on les prît sur cet homme, & qu'on le laissât aller sans le tourmenter davantage. Il pria ensuite qu'on le mît hors de cette gêne, ajoutant qu'il enseigneroit une sucrerie qu'il avoit. Ils le laisserent libre, & l'emmenerent avec eux.

Quand il fut à une portée de mousquet du Bourg, il se tourna vers ceux qui le menoient lié comme un criminel: *Que me voulez vous*, dit-il, *Messieurs? je suis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne, & je couche à l'Hôpital.* Cela mit tellement ces gens en colere, qu'ils vouloient le pendre. Ils prirent même des feuilles de Palmiste, qu'ils allumerent, pour le flamber, & brûler ses habits sur son corps: ils l'auroient fait, si quelques-uns plus pitoyables n'eussent délivré cet homme de leurs mains.

Le lendemain matin le Capitaine Picard revint avec un pauvre Paysan qu'il avoit pris, & deux filles qui étoient à lui. On donna la gêne à ce bon vieillard, qui dit qu'il meneroit aux habitations ; mais qu'il ne savoit pas où étoit le monde. Morgan se disposa lui-même pour aller en parti avec trois cens hommes, dans l'intention de ne point revenir qu'il n'eût assez de pillage pour s'en retourner à la Jamaïque. Il prit ce bon vieillard pour guide. Le pauvre homme étoit tellement interdit, qu'il ne sçavoit où il alloit, & prenoit souvent un chemin pour l'autre. Morgan croyant qu'il le faisoit exprès, le fit terriblement battre. Sur le midi il prit quelques Esclaves, dont il se servit pour le conduire, & fit pendre ce vieillard à un arbre, à cause qu'un Esclave avoit dit que ce n'étoit pas là le bon chemin.

Ce même Esclave voulant se venger de quelques mauvais traitemens que les Espagnols lui avoient fait, pria Morgan de lui donner la liberté, & de l'emmener avec lui, sous promesse qu'il lui feroit prendre beaucoup de monde ; ce qu'il fit, car avant le soir il découvrit à Morgan plus de dix à douze familles, avec tous leurs biens. Vengeance d'un Esclave.

Morgan voyant cet Esclave bien intentionné, le mit en liberté, lui ordonna de tuer plusieurs Espagnols, & à ce dessein l'arma d'un sabre, & lui promit qu'il ne seroit plus Esclave; ce qui l'anima tellement, qu'il fit son possible pour faire prendre tous les Espagnols, quoique la chose fût mal aisée, parce qu'ils étoient errans dans les bois, & n'osoient demeurer dans les habitations, ni coucher plus de deux nuits en un même endroit, de peur que quelqu'un des leurs étant pris, ne les découvrît.

Morgan fit ensuite quelques prisonniers, qui lui dirent que vers une grande riviere, à six lieues de *Gibraltar*, il y avoit un Navire de cent tonneaux, avec trois Barques chargées de marchandises & d'argent appartenant aux habitans de *Maracaïbo*. Aussi-tôt il détacha cent hommes, & leur donna ordre d'amener le pillage avec les prisonniers au bord de la mer, où étoient les Bâtimens qu'on devoit aller prendre.

Découverte que fait Morgan à la tête d'un parti.

Cependant il se mit avec deux cens hommes à chercher dans les bois les Espagnols, ou plutôt leur argent. Ce même jour il arriva à une fort belle habitation, & trouva du monde caché dans un bois voisin, où étoit entr'autres un

vieux Portugais avec un autre homme plus jeune. Le vieillard âgé de plus de soixante ans, fut accusé par un Esclave d'être riche, & là-dessus on le mit à la torture pour lui faire avouer où étoit son argent : mais il ne dit rien, sinon qu'il avoit cent écus ; mais qu'un jeune homme qui demeuroit avec lui les avoit emportés, & qu'il ne sçavoit point où il étoit. Cependant sur l'accusation de l'Esclave on ne le crut point ; mais on le tourmenta plus fort qu'auparavant.

Après lui avoir donné l'estrapade avec une cruauté inouie, on le prit & on l'attacha par les deux mains & par les deux pieds aux quatre coins d'une maison ; ils appellent cela nager à sec, on lui mit une pierre qui pesoit bien cinq cens livres sur les reins, & quatre hommes touchoient avec des bâtons sur les cordes qui le tenoient attaché ; ensorte que tout son corps travailloit. Nonobstant ce cruel supplice il ne confessa rien. Cruauté inouie.

On mit encore du feu sous lui qui lui brûla le visage, & on le laissa là pendant qu'on tourmentoit son camarade, qui après avoir été estrapadé, fut suspendu par les parties que la pudeur défend de nommer, & qui lui furent pres-

que arrachées ; ensuite on le jetta dans un fossé, & on le perça de plusieurs coups d'épée, ensorte qu'on le laissa pour mort, quoiqu'il ne le fût pas : car quinze jours après on eut nouvelle par quelques prisonniers, qu'on l'avoit trouvé, qu'on l'avoit fait confesser, & ensuite panser, & qu'on espéroit qu'il reviendroit de toutes ses plaies, quoique les coups d'épée perçassent au-travers du corps.

Pour les Portugais, ils le chargerent sur un cheval, l'emmenerent à *Gibraltar*, & le mirent dans la grande Eglise, qui servoit de prison, séparé des autres prisonniers, lié à un pilier de l'Eglise, sans lui donner à manger ni à boire que ce qu'il lui falloit pour l'empêcher de mourir. Après avoir souffert huit jours ce martyre, il avoua qu'il avoit mille écus dans une gerre qu'il avoit enfouie en terre, & promit de les donner pourvû qu'on le laissât aller.

Un autre Esclave accusa aussi son Maître d'avoir de l'argent, parce qu'il l'avoit maltraité ; il trouva ce moyen de s'en venger. On donna une gêne cruelle à cet homme ; mais les prisonniers Espagnols, gens de bonne foi, assurerent qu'il n'avoit pas de grands biens, &

qu'apparemment ſon Eſclave l'avoit accuſé par quelque reſſentiment. Morgan qui vouloit rendre juſtice, lui permit de faire de ſon Eſclave ce qu'il voudroit. L'Eſpagnol par civilité en déféra la punition à Morgan, qui le fit hacher tout vif par morceaux en ſa préſence.

Juſtice que fait Morgan d'un Eſclave qui avoit trahi ſon Maître.

Morgan ayant paſſé quinze jours hors de *Gibraltar* à courir les bois & à piller par-tout, revint dans cette Ville avec beaucoup de pillage & un grand nombre de priſonniers, qu'il contraignit de payer leur rançon. Pour les belles femmes il ne leur demanda rien, parce qu'elles avoient de quoi payer ſans rien diminuer de leurs richeſſes. Pendant qu'il fut abſent, ceux qu'il avoit envoyés à la riviere dont j'ai parlé, revinrent après avoir pris le Navire & les trois Barques chargées d'Eſpagnols fugitifs, avec leur argent & leurs hardes. Morgan avoit ſéjourné cinq ſemaines en ce pays en ravageant plus de quinze lieues aux environs, ſans avoir perdu un ſeul homme ; & ſans doute c'étoit bien la faute des Eſpagnols ; car s'ils avoient été réſolus, ils pouvoient avec cent hommes défaire tous les partis que Morgan envoyoit à la découverte ; parce que les Aventuriers voyant les Eſpa-

gnols ainsi épouvantés, ne se tenoient non plus sur leurs gardes, que s'ils avoient été chez eux. D'ailleurs ils passoient quelquefois par des défilés où dix hommes retranchés en auroient pu défaire deux cens sans en perdre un seul, & sans qu'il pût échapper aucuns des ennemis : cependant ils furent assez lâches pour n'en rien faire.

Morgan étoit prêt à partir, quand un prisonnier confessa dans les tourmens, qu'il sçavoit où le Gouverneur étoit retranché avec du monde & beaucoup d'argent. On y envoya un parti de deux cens hommes, qui après huit jours d'absence revinrent sans avoir rien fait, & extrêmement maltraités par une pluye qui fit déborder les rivieres, jusqu'au point qu'ils penserent être noyés, & qu'ils perdirent leurs armes : quelques-uns mêmes furent entraînés par les eaux, & le pays étoit marécageux ; si les Espagnols fussent survenus avec leurs lances seulement, ils les auroient tous défaits.

Après cinq semaines de séjour en ce lieu, le pillage commença à diminuer, & les vivres aussi ; car il n'y en a pas beaucoup dans ce pays. La viande y vient de *Marecaye*, où par cette raison nos Aventuriers résolurent de retourner,

afin de sortir du lac, & de repasser à la Jamaïque. Morgan fit embarquer le pillage; & signifia aux habitans de *Gibraltar*, qu'ils eussent à payer la rançon pour le bourg, sinon qu'il alloit le brûler comme l'Olonois avoit fait.

Ce bourg étoit rebâti à neuf; c'est pourquoi les Espagnols ne voulant pas le laisser brûler une seconde fois, offrirent à Morgan d'aller querir la rançon qu'il demandoit, pourvu qu'il leur donnât le temps. Il leur accorda huit jours, après lesquels ils devoient le venir trouver à *Marecaye*, & fit voile pour cette isle, où il arriva trois jours après, avec les principaux d'entr'eux qu'il avoit pris en ôtage.

CHAPITRE VI.

Retour de Morgan à Marecaye, la victoire qu'il remporta sur Dom Alonse del Campo d'Espinosa, qui étoit venu l'enfermer dans ce lac.

MORGAN à son retour apprit une nouvelle qui ne lui plut pas trop, non plus qu'aux siens, car les Flibustiers n'aiment gueres à disputer le butin

quand ils l'ont pris. Cette nouvelle portoit que trois fregates du roi d'Espagne étoient arrivées à l'embouchure du lac, commandées par Dom Alonse del Campo d'Espinosa, contre-amiral d'une flotte que sa majesté catholique avoit envoyée dans les Indes, sur les plaintes que le gouverneur avoit faites à la cour des hostilités des Aventuriers dans l'Amérique, sur les terres dépendantes de sa majesté; que ce contre-amiral s'étoit emparé de la Redoute de *la Barre*; sur laquelle il avoit mis du canon, & étoit dans le dessein d'arrêter les Aventuriers, & de les passer tous au fil de l'épée.

Trois Fregates du roi d'Espagne viennent contre Morgan

Les Flibustiers crurent qu'on leur faisoit le mal plus grand qu'il n'étoit, & Morgan envoya un petit vaisseau de sa flotte à l'embouchure du lac, afin de découvrir ce qui se passoit. On lui rapporta que cette nouvelle n'étoit que trop vraie. En effet les trois fregates étoient en parage avec leurs pavillons, pavois, & le canon aux sabors, le grand pavillon arboré sur la Redoute, sur laquelle, aussi-bien que sur les trois vaisseaux, paroissoit beaucoup de monde.

Cette conjoncture mit les Flibustiers en peine; car ils n'ignoroient pas, que

quand les Espagnols sont les maîtres ils pardonnent d'autant moins, qu'ils ne pouvoient ignorer les cruautés que les Aventuriers exercent envers leurs compatriotes.

On tint donc conseil, & on résolut de demander toujours la rançon de la ville de *Marecaye*, sauf à capituler quand ce viendroit à passer *la Barre*. Pour cet effet on envoya deux Espagnols, à qui on fit entendre qu'il falloit vingt mille écus pour la rançon de la ville, ou qu'on la brûleroit, sans que les navires qui étoient à *la Barre* pussent l'empêcher; parce que s'ils vouloient l'entreprendre, Morgan feroit passer au fil de l'épée tous ceux qu'il avoit entre ses mains.

Cette résolution effraya de telle sorte ceux qu'on avoit retenus, & qui étoient tous gens de considération, qu'ils donnerent ordre aux envoyés pour la rançon, de prier ceux qui étoient à *la Barre* de laisser passer la flotte de Morgan; parce qu'autrement ils étoient en danger de perdre la vie, ou la liberté. Deux jours après ces envoyés revinrent, & rapporterent une lettre de Dom Alonse pour Morgan; elle étoit conçue en ces termes.

Nos alliés & nos voisins m'ayant donné avis que vous aviez eu la hardiesse, nonobstant la paix & la forte amitié qui est entre le roi d'Angleterre & Sa Majesté catholique le roi d'Espagne mon maître, d'entrer dans le lac de Marecaye, pour y faire des hostilités, piller ses sujets, & enfin les rançonner; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir au plutôt pour y remédier. C'est pourquoi je me suis emparé d'une Redoute à l'entrée du lac, que vous aviez prise sur des gens lâches & efféminés; & l'ayant remise en état de défense; je prétends avec les navires que j'ai ici, vous faire rentrer en vous-même, & vous punir de votre témérité. Cependant si vous voulez rendre tout ce que vous avez pris, l'or, l'argent, les joyaux, les prisonniers & les esclaves, & toutes les marchandises, je vous laisserai passer pour retourner dans votre pays. Mais si vous refusez la vie que je vous donne, & que je ne devrois pas vous donner, je monterai jusqu'où vous êtes, & vous ferai tous passer au fil de l'épée. Voilà ma derniere résolution, voyez ce que vous avez à faire, n'irritez pas ma patience abusant de ma bonté; j'ai de vaillans soldats, qui ne respirent qu'à se venger des cruautés que

vous faites tous les jours injustement ressentir à la nation Espagnole.

D. Alonse Del Campo d'Espinosa.

Du navire nommé la Magdelaine, mouillé à l'embouchure du lac de Marecaye, le 24 avril 1669.

Outre cela, Dom Alonse avoit donné ordre au porteur de sa lettre, de dire de sa part à Morgan, que la monnoie dont on paieroit la rançon qu'il prétendoit, ne seroit que de boulets de canon, & que dans peu il viendroit lui-même en personne la payer de cette monnoie.

Sur le champ Morgan assembla ses Flibustiers, & leur ayant fait lire publiquement la lettre en Anglois & en François, il demanda leur avis. Tous répondirent unanimement, qu'il ne falloit pas s'effrayer de ces rodomontades Espagnoles; que pour eux ils étoient résolus de se battre jusqu'à l'extrêmité, plutôt que de rendre ce qu'ils avoient pris. Résolution des Aventuriers.

Un Anglois de la troupe dit, que lui douzieme il se faisoit fort de faire périr le plus grand navire, qu'on croyoit au moins de 48 pieces de canon, à

l'apparence qu'il avoit, quoique le plus grand des leurs ne fût monté que de quatorze pieces. Néanmoins Morgan voulut voir s'il ne pourroit point composer avec les Espagnols ; il envoya un homme de cette nation à Dom Alonse, avec les propositions suivantes :

Qu'il quitteroit *Marecaye* sans y faire aucun tort & sans demander rançon ; qu'il rendroit tous les prisonniers avec la moitié des esclaves sans en rien prétendre.

Que la rançon de *Gibraltar* n'étant pas encore payée, il rendroit les ôtages sans rançon ni pour le bourg ni pour eux.

Dom Alonse, bien loin d'accorder ces propositions, ne voulut pas seulement en entendre la lecture. Alors Morgan & ses gens s'obstinerent, & déterminerent à se bien défendre, quoiqu'il n'y eût gueres d'apparence, parce que les forces Espagnoles étoient sans comparaison supérieures aux leurs, & qu'ils ne pouvoient en aucune maniere échapper, le passage étant étroit, & bien gardé.

Cet homme qui avoit fait la proposition dont nous avons parlé, l'exécuta. J'ai dit qu'on avoit pris un navire dans

la riviere des Eſpines : on en fit un brûlot, on remplit le fond de feuillages trempés dans du goudron, qu'on trouve en aſſez grande quantité dans la ville. Tout le monde y travailla d'une telle force qu'en huit jours il fut en état de faire effet, n'y manquant rien de ce qu'un brûlot doit avoir.

Strata-gême d'un Aventu-rier.

Mais afin de tromper les Eſpagnols, & de déguiſer ce navire, on y avoit fait des ſabors, auxquels on avoit poſé pluſieurs pieces de bois creuſes, qui paroiſſoient comme du canon. De plus on avoit mis ſur des bâtons des bonnets pour y faire paroître beaucoup de monde. Morgan même fit arborer ſon pavillon d'amiral ſur ce vaiſſeau. Tous les autres étoient bien diſpoſés à ſe battre.

Cet équipage ainſi préparé, Morgan deſcendit de *Maracaïbo*, à l'entrée *du Lagon*, & alla mouiller à la portée du canon des vaiſſeaux Eſpagnols qu'on auroit pris pour des châteaux au prix de ceux des Aventuriers, qui ne ſembloient que des barques de pêcheurs. Ils demeurerent là juſqu'au lendemain matin.

Le plus grand navire Eſpagnol mouilloit au milieu du canal, qui n'eſt

pas fort large ; les deux autres étoient au-dessous de lui. Ce navire que les Aventuriers avoient fait en brûlot, alla ranger l'amiral des Espagnols sans tirer un coup, car il n'avoit point de canon. L'autre croyant que c'étoit un navire plein de monde qui le venoit aborder, ne voulut pas tirer non plus qu'il ne fût près. Cependant le brûlot l'accrocha.

Succès d'un brûlot.

Dom Alonse s'en appercevant, envoya du monde dedans pour couper les mâts, & les Anglois y mirent le feu lorsqu'il fut bien accroché & rempli d'Espagnols. En un moment on vit ces deux vaisseaux en feu, & Dom Alonse n'eut que le temps de se jetter à corps perdu dans sa chaloupe, & de se sauver à terre.

Dès que ce vaisseau fut enflâmé, on courut aux autres, on en aborda un qu'on fit bientôt rendre ; & l'autre, qui étoit le dernier, coupa promptement ses cables, & fut emporté par le courant sous le fort, où il fut consumé avant qu'on pût être à lui ; de maniere qu'en moins de deux heures il y eut bien du changement.

Avantage des Aventuriers.

Les Aventuriers voyant que les Espagnols avoient du désavantage, mi-

rent aussi-tôt du monde à terre pour aller prendre le fort ; mais n'ayant point d'échelles pour l'escalader, ils trouverent tant de résistance, qu'ils furent contraints de se rembarquer, après avoir perdu plus de trente hommes, sans compter les blessés ; car ils avoient pris les navires sans perdre un seul homme.

On sauva quelques Espagnols du grand navire qui étoient à l'eau, & on sut d'eux toutes les forces de Dom Alonse. Ils dirent qu'il étoit dans le dessein de passer tout au fil de l'épée, & que pour cela il avoit fait faire serment à ses gens, confirmé par la confession & communion, de ne point donner de quartier à qui que ce fût. Ils ajoûterent que son grand navire étoit monté de trente-huit pieces de canon, de douze berges de fonte, & de trois cens cinquante hommes ; que le second navire, nommé le Saint Louis, étoit monté de vingt-six pieces de canon, de huit berges de fonte, & de deux cens hommes ; qu'enfin le troisieme, qui se nommoit la Marquise, avoit quatorze pieces de canon, huit berges de fonte, & cent cinquante hommes. Ce dernier se nommoit la Marquise, parce que le

marquis de Coaquin l'avoit fait bâtir pour aller en course, & que ses armes étoient derriere. Les Espagnols l'avoient acheté des Malouins à Cadix. Ce fut celui-là que les Aventuriers prirent. Le Saint Louis fut brûlé par les Espagnols mêmes, qui avoient peur que les Aventuriers ne le prissent aussi.

Outre tout cela ils firent entendre qu'il y avoit quatre-vingts hommes dans le fort, avec quatorze pieces de canon; que Dom Alonse étoit contre-amiral d'une Escadre que le roi d'Espagne avoit envoyée dans les Indes, dont Augustin de Gosto étoit chef; que celui-ci ayant ordonné à l'autre de croiser le long de la côte, avoit rencontré un bâtiment Hollandois venant de *Curaçao*, qui lui avoit appris que Morgan étoit entré dans la baie de *Marecaïbo*, & qu'aussi-tôt il avoit mandé du secours; enfin ils déposerent qu'il y avoit trente-six mille écus dans le grand navire.

Morgan victorieux retourne à Marecaye.

Morgan se voyant ainsi victorieux, retourna avec sa flotte à *Marecaye*, & laissa un petit vaisseau à l'embouchure du Lagon, pour observer ce que feroit Dom Alonse, & pour garder le fond du grand navire qui étoit échoué; car il espéroit pêcher cet argent dont on ve-

noit de lui dire qu'il étoit chargé. En effet on y plongea, & on tira bien tant en vaisselle qu'en piastres deux mille livres d'argent à demi fondu, & en morceaux.

Morgan étant arrivé à *Marecaye*, fit savoir que si on ne lui apportoit dans huit jours la rançon de la ville, il la brûleroit; outre cela il demanda cinq cens vaches pour sa flotte, que les Espagnols amenerent dans deux jours, & ils payerent la rançon dans le temps qu'on leur avoit prescrit.

Les Aventuriers tuerent ces vaches & en salerent la viande, qui fut embarquée pour la provision des vaisseaux qu'on raccommoda; ce qui dura encore quinze jours, que les Espagnols trouverent bien ennuyeux. Morgan descendit ensuite pour sortir du lac. Quand il fut proche de Dom Alonse, il envoya un Espagnol lui demander passage, offrant de rendre les prisonniers sans leur faire aucun mal, sinon qu'il passeroit malgré lui; mais qu'aussi il attacheroit tous les prisonniers aux cordages de ses vaisseaux, les exposeroit à leurs coups, & qu'étant passé il feroit jetter dans l'eau ceux qui n'auroient pas été tués.

Nonobstant cela Dom Alonse refusa le passage, disant qu'il ne se soucioit point des prisonniers. Morgan de son côté ne voulut point risquer son monde pour prendre ce fort, & résolut de passer par quelque stratagême.

Cependant il fallut partager le butin, on trouva que le comptant, tant en argent rompu qu'en autres joyaux, montoit à 2500 piastres, sans y comprendre les marchandises de toiles & les étoffes de soye. On fit avant de partager, les cérémonies ordinaires; c'est-à-dire, le serment de fidélité, qu'on n'avoit rien retenu. Morgan commença le premier, & fut suivi de tous les autres. Huit jours se passerent dans ce partage, que Don Alonse voyoit de son fort avec bien du dépit.

Ruse de Morgan pour passer.

Après cela il fut question de sortir, & pour en venir à bout on fit de grands préparatifs pour l'attaque du fort, comme si on l'eût voulu prendre. On mit un bon nombre d'aventuriers choisis avec leurs armes & leurs drapeaux dans des canots qui descendirent à terre. Lorsque ceux-ci furent à couvert des arbres, sans que ceux du fort pussent les appercevoir, ils se couchérent à bas, & revinrent presque en rampant à leur bord.

Dom Alonſe crut que les Aventuriers vouloient tenter encore une fois la priſe du fort, & pour l'empêcher il fit mettre la plus grande partie de ſon canon ſur la Redoute du côté de terre. Cependant les Aventuriers avoient préparé leurs vaiſſeaux pour paſſer la nuit au clair de la lune. Ils étoient tous couchés ſur le tillac, & quelques-uns étoient deſtinés en bas pour boucher les ouvertures qui pourroient être faites par les boulets de canon. Ce fut ainſi que les Aventuriers paſſerent malgré Dom Alonſe, qui en fut au déſeſpoir; car il croyoit en prendre quelqu'un qui auroit payé bien cher la perte qu'il avoit faite.

Les Aventuriers étant paſſés, mirent les priſonniers dans une barque qu'ils envoyerent à Dom Alonſe ſans leur faire aucun mal, & ils prirent la route pour ſortir de la baie de *Venezuela* ou *Marecaye*, où ils l'avoient échappé belle. Le même jour la flotte fut ſurpriſe d'un mauvais temps, les vaiſſeaux ne valoient pas grand'choſe; en ſorte qu'on avoit peine à les tenir ſur l'eau, & qu'ils furent tous en danger de périr. Malheureuſement pour moi je me rencontrai dans un des plus mauvais. Priſonniers renvoyés.

Je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui font des vœux au ciel, & qui ne se sont jamais trouvés dans une peine égale à la nôtre; nous avions perdu nos ancres & nos voiles, & le vent étoit si furieux, qu'il ne nous permettoit pas d'en mettre d'autres. Il falloit sans cesse vuider l'eau avec des pompes, & se servir encore de seaux pour la jetter hors du navire qui se feroit ouvert, si nous ne l'avions fortement lié avec des cordes. Cependant le tonnerre & les vagues nous incommodoient également. Il nous étoit impossible de dormir durant la nuit, à cause de l'incertitude de notre destinée, encore moins durant le jour.

Extrême danger des Aventuriers.

En effet, bien que nous fussions accablés de travail & d'assoupissement, nous ne pouvions nous résoudre à fermer les yeux à la clarté, que nous étions sur le point de perdre pour jamais; car enfin il ne nous restoit aucune espérance de salut. Cette tempête duroit depuis quatre jours, & il ne nous paroissoit pas qu'elle dût jamais finir. D'un côté nous n'appercevions que des rochers, contre lesquels nos vaisseaux étoient prêts de se briser à toute heure; de l'autre nous envisagions les Indiens, qui ne nous auroient pas plus épargné que les

Espagnols que nous avions derriere nous; & par malheur le vent nous poussoit sans cesse contre ces rochers, & vers les Indiens; il venoit de l'endroit où nous voulions aller.

Pour comble de disgraces, lorsque le mauvais temps cessa, nous apperçûmes six grands navires qui nous allarmerent terriblement. Mr. d'Estrées qui les commandoit, nous faisoit donner la chasse, sans toutefois nous faire perdre l'envie de nous bien défendre. Mais lorsque nous redoutions sa valeur, nous éprouvâmes sa bonté; car s'étant informé de nos besoins, il nous secourut généreusement. Après cela chacun tira de son côté; Morgan avec plusieurs des siens à la Jamaïque, & nous à la côte de Saint Domingue.

Générosité de de Monsieur d'Estrées.





LA PRISE DE LA FAMEUSE Ville de Panama, & de tout son Isthme, par Morgan; avec une description de ce pays, jusqu'au cap Gracia à Dios, & les mœurs de divers Indiens qui y habitent.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Morgan à l'isle de Saint Domingue, avec sa flotte. Descente en terre ferme.

LA prospérité a coutume de rendre les hommes hardis à entreprendre, en sorte que pour avoir été quelquefois heureux en des choses difficiles & inespérées, ils présument qu'ils le feront toujours; même je ne sais par quel bonheur il arrive qu'ils le sont souvent, ainsi qu'ils l'ont présumé. Ce fut dans cette espérance que Morgan forma de nouveaux desseins, qui tendoient à des entreprises plus grandes que les premieres, & elles furent suivies d'un succès si avantageux, qu'elles lui donnerent autant de gloire, qu'elles imprimerent de crainte aux Espagnols, qui croyoient que rien n'étoit impossible à sa valeur.

Cependant

O R D
S.t Philippe
Puerto Bello
R. de C
F de Chagre
El Bujio
Maguarto
Q de Barca
Colorado
N Blanca
Q Calles
Q Brigantes
Canal de Ab
Baylamonos
Arebata
Tomo
Mutolo
V de Boqueron

Grande réputation de Morgan; empreſſement des Aventuriers à le ſuivre.

Cependant il ne voulut point perdre de temps, & penſa à profiter de l'occaſion pendant que la fortune lui rioit. Il fit avertir les Aventuriers, tant François qu'Anglois de la Jamaïque, de la Tortue & de Saint Domingue, à deſſein de former une armée conſidérable, & d'attaquer une place d'importance, aſſurant que s'il remportoit la victoire, (ce qu'il eſpéroit) chacun auroit aſſez de bien pour ſe retirer, & que pour lui, il ſe flattoit que ce ſeroit ſon dernier voyage.

A cette propoſition il n'y eut perſonne qui n'ouvrît les yeux, & ne voulût ſuivre Morgan; il ne manquoit que de vaiſſeaux pour embarquer tout le monde qui s'empreſſoit de le joindre, & c'étoit même une faveur de trouver une place dans ſes navires.

Morgan donna rendez-vous à la bande du Sud de l'iſle de Saint Domingue, au *Port Gongon.*

Les Aventuriers François ne manquerent pas de s'y trouver, & bientôt après ils furent ſuivis de Morgan, qui montoit le navire Malouin dont j'ai parlé, nommé le cerf volant, ſur lequel il avoit mis vingt-quatre pieces de canon & huit berges de fonte. Ce na-

vire avoit été confisqué par le gouverneur de la Jamaïque, sur le capitaine à qui il appartenoit, & qui fut bien heureux d'en être quitte pour cela.

La plus grande partie des Aventuriers étant assemblés, & se trouvant au nombre de seize cens hommes & de vingt-quatre vaisseaux, Morgan leur dit qu'il avoit dessein de les enrichir en attaquant une place abondante en toute sorte de biens, & en état de défense; parce que, disoit-il, où les Espagnols se défendent il y a à prendre. Il leur proposa, pendant que l'on donneroit caréne aux vaisseaux, de détacher quatre bâtimens pour aller en terre ferme faire une descente & prendre une place pour avoir des vivres, comme du mil, ou bled de Turquie.

Morgan proposoit ceci, sachant par expérience que les Aventuriers avoient mal réussi dans plusieurs entreprises, faute de vivres, & qu'au lieu d'attaquer les Espagnols dans des lieux forts, on ne les attaquoit que dans des foibles, seulement pour ravitailler la flotte: mauvaise conduite, qui découvroit leurs desseins, & en empêchoit l'exécution.

Chacun approuva la prévoyance de

Morgan, & à l'instant on détacha quatre vaisseaux avec quatre cens hommes pour aller à la riviere de la Hache, sur le bord de laquelle il y a une petite place nommée *la Rancheria*, où il se fait beaucoup de maïs pour la ville de *Carthagene*, qui n'est pas loin de là. On eut en vue en attaquant cette place, de s'emparer aussi des barques qui viennent de Carthagene pêcher les perles.

Aventuriers vont chercher des vivres aux environs de Carthagene

Pendant qu'on préparoit les quatre navires destinés pour ce voyage, on forma les équipages du général de toute la flotte, & de chaque équipage de vaisseau. On prit certain nombre d'hommes, jusqu'à ce que le tout rassemblé formât un corps de quatre cens hommes. Cependant les capitaines firent raccommoder leurs vaisseaux, & envoyerent une partie des leurs à la chasse, afin que tout le monde fût occupé à travailler au bien général de la flotte.

La commodité du lieu où ils alloient chasser étoit grande pour avoir des vivres; comme on y trouvoit beaucoup de sangliers sauvages, chaque équipage pouvoit se séparer à droite & à gauche dans le pays qui est assez étendu, & saler autant de viande qu'il en vou-

droit. Ceux qui ne sçavoient pas chasser, comme les Anglois qui ne sont pas fort experts à ce métier, prenoient un chasseur, à qui on donne ordinairement cent cinquante ou deux cens piastres. Il y a là des Francois qui ne font autre chose, ayant des meutes de chiens dressés à cette chasse; de sorte qu'un seul chasseur peut charger tous les jours vingt ou trente hommes. Ainsi chaque équipage Anglois prit un chasseur François aux conditions que j'ai marquées.

CHAPITRE VIII.

Prise du Bourg de la Rancheria sur la riviere de la Hache.

LEs quatre navires que Morgan avoit détachés, arriverent à la vue de la riviere de la *Hache*, six jours après leur départ de l'isle de saint Domingue: ils furent pris du calme en cet endroit; ce qui les fit découvrir par les Espagnols qui se mirent aussitôt en défense. Les uns travaillerent à faire des retranchemens, afin d'empêcher les Aventuriers de se mettre à terre; les

autres s'occuperent à cacher leurs biens & tout ce qu'il y avoit dans le bourg.

Le calme dura jusqu'au soir, & empêcha les Aventuriers d'approcher. Sur le soir, il se leva un petit vent de terre, qui fit naître l'occasion d'échapper à un navire qui mouilloit-là : mais comme il n'étoit pas bon voilier, les Flibustiers le dévancerent, & l'obligerent à se rendre. Ce navire leur vint à propos, car il étoit chargé de maïs pour Carthagene, & fut reconnu par quelques François : c'étoit celui que l'Olonois avoit pris chargé de cacao, que monsieur Ogeron avoit donné au capitaine Champagne, & qui fut pris par les Espagnols. Ceux-ci l'avoient vendu au marchand qui le montoit alors. C'étoit le douzieme navire que les Aventuriers lui avoient pris dans l'espace de cinq années, & il nous dit que nonobstant toutes ces pertes il avoit gagné cinq cens mille écus. On peut juger par-là s'il y a des gens riches dans l'Amérique.

Navire chargé pour Carthagene.

Perte considérable d'un Marchand.

Après que nos Aventuriers se furent saisis de ce navire, ils vinrent mouiller devant la riviere de la *Hache*, vis-à-vis du bourg de la *Rancheria*, où ils espéroient le lendemain matin descendre à

Les Aventuriers descendent à terre, & combattent les Espagnols.

terre. Les Espagnols n'oublierent rien pour les en empêcher, s'étant retranchés au bord de la mer : mais malgré leurs efforts, les Aventuriers à la faveur de leur canon mirent leur monde à terre, & obligerent les Espagnols à se retirer dans le bourg, où ils s'étoient fortifiés, bien résolus de leur en défendre l'entrée.

Les deux partis s'opiniâtrerent tellement, que le combat dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir : à la fin les Espagnols ayant perdu beaucoup de monde, furent obligés de se retirer. Les Aventuriers étant entrés dans le bourg, & n'y trouvant que les maisons vuides, poursuivirent les fuyards. Ils en firent une partie de prisonniers, & le lendemain ils leur donnerent la gêne, pour leur faire avouer où étoit leur bien ; après cela ils allerent en parti, & firent tous les jours de nouveaux prisonniers ; outre les esclaves & le butin qui étoit considérable. Les Espagnols, pour se garantir de ces violences, dresserent des barricades par les chemins, se mirent en embuscade, & tâcherent de faire autant de mal à leurs ennemis qu'ils en recevoient, afin de les obliger à se retirer

Les Aventuriers demeurerent un mois

dans ce bourg, & le capitaine Bradelet, leur commandant, ne trouvant plus rien à piller, résolut de partir. Il fit avertir les Espagnols de payer rançon pour leur bourg, sinon qu'il le brûleroit. Ils reçurent cette proposition froidement, la rejetterent même avec mépris, mais lorsqu'ils le virent près à exécuter ses menaces, ils demanderent à composer. Le capitaine Bradelet qui n'étoit venu que pour avoir des vivres, leur prescrivit de donner une certaine quantité de maïs, qui avec celui qu'il avoit pris pouvoit suffire pour toute la flotte.

On s'est apperçu sans doute, que je suis tombé dans quelques redites au sujet des Aventuriers, & cela parce qu'ils font souvent les mêmes choses ; mais on doit faire réflexion qu'il faut qu'un historien craigne moins d'être ennuyeux, que d'être infidele. C'est à quoi je me suis appliqué dans cette rélation, que je reprends, pour dire que Morgan étonné que ces quatre vaisseaux tardoient si long-temps à revenir, ne sçavoit que soupçonner. Tantôt il s'imaginoit qu'ayant fait un grand butin ils s'en seroient retournés à la Jamaïque, tantôt il craignoit qu'ils n'eussent été battus, par- Appréhension du secours de Carthagene.

ce que le lieu où ils étoient allés, pouvoit facilement être secouru de *Carthagene* & de *Sainte Marthe*.

Enfin ne sachant que juger d'un si long retardement, il balançoit à prendre des mesures pour un nouveau dessein, dont il avoit déja fait quelques ouvertures à ses meilleurs amis, & en étoit venu jusqu'à le vouloir communiquer à tous; il avoit même fait assembler le conseil, lorsqu'on apperçut cinq vaisseaux & une barque. On envoya à l'instant les reconnoître: mais comme ils avoient le vent favorable, ils ne tarderent pas à tirer Morgan d'inquiétude en arrivant auprès de lui. Le capitaine Bradelet lui rendit compte de son expédition, ensuite le maïs fut partagé à toute la flotte, selon la quantité de monde que chaque vaisseau contenoit: le pillage demeura à ceux qui avoient risqué leur vie pour avoir les vivres.

Retour des vaisseaux.

Le navire que l'on avoit pris vint fort à propos; car un capitaine François nommé le Gascon, avoit perdu le sien, & on lui donna celui-ci du consentement de tout le monde. Enfin la flotte étant prête à faire voile, Morgan marqua le rendez-vous au *Cap Tibron*; afin que si quelqu'un venoit à être

Equité de Morgan.

écarté par la tempête, il pût la rejoindre en ce lieu.

Le *Cap Tibron* est la pointe de l'Occident de l'isle de St. Domingue, lieu très-commode pour toute sorte de vaisseaux, qui y peuvent prendre du bois & de l'eau, choses absolument nécessaires, & sans lesquelles on ne peut naviger.

Morgan se trouva le premier au rendez-vous, & y attendit sa flotte qui y fut aussi en peu de jours. Il y vint encore quelques vaisseaux de la nouvelle Angleterre, qui avoient armé à la Jamaique, dans le dessein de le joindre. Ainsi après avoir séjourné quelque peu de temps au *Cap Tibron*, Morgan se vit chef d'une flotte de trente-sept vaisseaux, tant petits que grands. Le sien étoit le plus considérable, & monté comme je l'ai déja dit, de 24. pieces de canon, & de huit berges de fonte. Les autres étoient montés de 16. 14. 12. 10. ou enfin quatre pieces de canon au moins.

On fit la revue, & il se trouva deux mille deux cens hommes tous armés à l'avantage, & résolus de se bien battre pour avoir un riche butin.

Après cette revue Morgan tint con-

seil avec tous les capitaines & les autres principaux officiers, pour résoudre quelle place on attaqueroit. On en proposa trois, *Panama*, *Carthagene* & la *Vera-Cruz*, dans le golfe de la nouvelle Espagne. On ne fit point de réflexion sur les forces que ces places pouvoient avoir, on ne songea qu'aux richesses qu'elles possédoient, & au moyen de les avoir.

Dessein des Flibustiers sur Panama, Carthagene & la Vera-Cruz.

Enfin on jugea que *Panama* étoit celle dont la prise seroit la plus avantageuse, parce qu'elle étoit la plus riche des trois, supposé que les galions du Perou fussent arrivés; parce que l'on pourroit prendre l'argent du roi & des Genois, outre celui des Particuliers; ce qui monteroit à une somme immense. Il ne faut que de semblables motifs pour exciter les Flibustiers à entreprendre des choses encore plus difficiles.

On arrêta donc l'attaque de *Panama*, & on conclut de prendre l'isle de *Sainte Catherine*, pour avoir des guides qui conduiroient l'armée à cette ville; parce que cette isle tenant lieu de galeres dans les Indes pour le roi d'Espagne, on devoit y trouver des bandits relégués, qui seroient bien aises de servir de guides, & de sortir ainsi d'esclavage.

Isle de Ste. Catherine, galere des Indes.

Il faut avouer que la fortune a plus de part dans les entreprises des Aventuriers, que leur bonne conduite; car d'aller attaquer cette isle, n'ayant d'autre but que d'avoir un guide, c'étoit une grande témérité; puisque si elle eût voulu combattre, défendue comme elle étoit par une bonne garnison & par l'avantage de ses forts, elle auroit pû défaire trois armées comme celle des Aventuriers. C'est ce que l'on connoîtra mieux par la suite.

La résolution ainsi prise, on fit la chasse-partie, & on assembla les capitaines pour convenir ensemble de ce qu'on donneroit à Morgan pour son amirauté. On proposa de lui accorder sur chaque cent hommes le lot d'un homme; ce qui fut publié & agréé par toute la flotte. Après cela les officiers convinrent en leur particulier de ce qu'on donneroit à chaque capitaine pour son vaisseau, & on régla huit, dix, douze lots, ou parts d'hommes, selon que le vaisseau étoit grand, outre le lot particulier que chacun devoit avoir encore comme les autres.

Chasse-partie remarquable.

On fit aussi un compromis pour récompenser ceux qui se signaleroient; & comme il y a des curieux qui ne veu-

lent rien ignorer, j'insere ici pour les satisfaire cette chasse-partie, qui a des particularités assez remarquables.

Chasse-partie remarquable.

Celui qui ôtera le pavillon ennemi d'une forteresse pour y arborer le pavillon Anglois, aura, outre sa part, cinquante piastres.

Celui qui prendra un prisonnier lorsqu'on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi, aura outre son lot, cent piastres.

Les grenadiers auront pour chaque grénade qu'ils jetteront dans un fort, cinq piastres outre leur part.

Quiconque prendra un officier de considération dans un combat, y risquant sa vie, sera récompensé selon le mérite de l'action.

Dans ces mêmes articles on n'avoit pas oublié les estropiés.

Celui qui aura perdu les deux jambes, recevra quinze cens écus, ou quinze esclaves, au choix de l'estropié, en cas qu'il y ait assez d'esclaves.

Celui qui aura perdu les deux bras, aura dix-huit cens piastres, ou dix-huit esclaves, au choix de l'estropié, comme on l'a dit.

Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de la droite ou de la gauche, aura cinq cens piastres, ou six esclaves.

Celui qui aura perdu une main ou un bras, sans distinction du droit ou du gauche, aura cinq cens écus, ou six esclaves.

Pour la perte d'un œil, cent piastres, ou un esclave, au choix de l'estropié.

Pour la perte des deux yeux, deux mille piastres, ou vingt esclaves au choix de l'estropié.

Pour la perte d'un doigt, cent piastres ou un esclave, le tout au choix de l'estropié.

En cas qu'une partie ou membre soit estropié, de maniere que la personne ne puisse s'en aider, il aura la même récompense que si ce membre avoit été emporté ou coupé.

En cas que quelqu'un soit blessé au corps, & obligé de porter la canule, il aura cinq cens piastres, ou cinq esclaves, à son choix.

On devoit recevoir toutes ces recompenses outre la part ordinaire de l'estropié, & ces recompenses devoient être prises sur le total du butin avant que de le partager.

On inséra aussi dans cette chasse-par-

tie; qu'en cas qu'on prît quelque vaisseau en mer, ou dans un Havre, ce seroit au profit de toute la flotte, à moins qu'il ne fût estimé plus de dix mille écus; auquel cas il y en auroit mille pour le premier vaisseau de la flotte qui l'auroit abordé, outre que sur chaque dix mille écus que le vaisseau pourroit valoir, celui qui l'auroit pris auroit droit d'en prendre mille d'avance à partager entre son équipage seul.

Chaque équipage promit au Chirurgien & au Charpentier une récompense; à l'un pour ses remedes, & à l'autre pour son travail; savoir, au premier deux cens piastres, outre son lot; & au dernier, cent outre son lot.

Commissions accordées aux Flibustiers.

Tout étant ainsi réglé, Morgan délivra des commissions aux capitaines qui n'en avoient point. Elles étoient données en vertu de celle que le général de la Jamaïque avoit accordée pour prendre sur les Espagnols par droit de représailles, parce qu'ils s'emparoient des navires Anglois qui étoient obligés d'entrer dans leurs ports de l'Amérique. Après quoi il se fit reconnoître de tous comme amiral & général, fit prêter le serment de fidélité, & divisa sa flotte en deux escadres sous deux dif-

férens pavillons; l'une sous le pavillon royal d'Angleterre, qu'il portoit au grand mât; & l'autre sous le pavillon blanc, quoiqu'Anglois.

Ceux qui étoient de son escadre portoient derriere un pavillon rouge avec une croix blanche, qui est le pavillon du parlement; & sur le beaupré, le pavillon royal mêlé de trois couleurs, bleu, blanc & rouge. Ceux qui étoient de l'escadre blanche portoient derriere un pavillon blanc, avec quatre petits carreaux rouges à un des coins; & sur le beaupré, le pavillon royal comme j'ai dit. Morgan créa aussi des hauts officiers, pour commander ces Escadres; comme un amiral du pavillon blanc, deux vice-amiraux, & deux contre-amiraux. Quoique ces dignités ne fussent qu'honoraires, ceux qui les avoient ne laissoient pas d'être soumis à Morgan. Outre tout cela il y avoit des ordres pour chaque vaisseau, en cas de combat, ou de nuit, ou dans un mauvais temps. Il y avoit encore un signal particulier, auquel chaque vaisseau se devoit ranger à son devoir, comme on fait ordinairement en Europe dans les flottes de conséquence. Tout étant ainsi ordonné, Morgan

Flotte des Flibustiers comment ordonnée.

commanda qu'on se tint prêt à lever l'ancre, & au premier signal de mettre à la voile.

CHAPITRE IX.

Départ de Morgan. Prise de l'isle de Sainte Cathérine.

MOrgan ayant mis sa flotte en bon ordre, partit le 16. Décembre de l'année 1670, & prit la route de Sainte Catherine. Ce même jour on apperçut deux grands navires qui alloient à l'isle de *Cuba*. On leur donna la chasse; mais il fut impossible de les prendre, parceque les vents étoient contraires, & ces navires en meilleur équipage que ceux des Aventuriers; qui reconnurent à leur pavillon que c'étoit des Hollandois.

Ce fut un bonheur pour ces vaisseaux d'être échappés. Morgan les auroit pris & gardés jusqu'à la fin de son voyage, s'il ne leur eût fait pis. Quatre jours après il arriva sur le soir à la vue de l'isle de Sainte Cathérine, & il envoya deux petits vaisseaux devant le port, pour faire garde toute la nuit,

afin que personne ne pût aller avertir en terre ferme. Le lendemain sur le midi la flotte arriva à cette isle, & alla mouiller à une rade nommée *l'Aquada grande*, où les Espagnols avoient une batterie de quatre pieces de canon, abandonnée. Morgan fit mettre mille hommes à terre, marcha lui-même à leur tête au travers des bois, n'ayant pour guide que ceux qui s'étoient trouvés à la prise de cette isle, lorsque Manswelt s'en rendit le maître.

Le soir ils arriverent en un lieu où les généraux Espagnols faisoient autrefois leur résidence ; car depuis quelque temps ils ont quitté la grande isle, & se sont retirés sur la petite, qui en est si voisine, qu'on passe de l'une à l'autre sur un pont. Cette petite isle est tellement fortifiée qu'on peut la disputer à une armée de dix mille hommes ; car il y a des forts & de bonnes batteries dans tous les lieux accessibles.

Les Flibustiers furent donc obligés de camper sur la grande isle, & d'y passer la nuit ; car ils ne pouvoient marcher pendant l'obscurité parmi les bois, ayant plus d'une grande lieue à faire, & n'étant pas dans le dessein d'attaquer des forts autrement qu'en plein jour.

Pluye furieuse & funeste aux Flibustiers.

Une pluye froide & furieuse étant survenue, ils abattirent trois ou quatre maisons pour se chauffer.

Ce fut une grande imprudence; car ces maisons auroient bien servi à les mettre à couvert, & à empêcher que leurs armes & leurs munitions ne se mouillassent. Mais croyant que la pluye ne dureroit point, ils ne pousserent pas leurs vues plus loin. Cependant elle dura plus que le feu, & ne cessa que le lendemain à midi. Elle incommoda beaucoup nos Aventuriers, qui n'avoient qu'un caleçon & une chemise pour tous vêtemens; & les nuits sont là pour le moins de douze heures; ensorte qu'elle leur parut fort longue à passer.

Si cent Espagnols fussent venus dans ce moment fondre sur eux le sabre à la main, ils les auroient tous défaits, ne pouvant s'aider de leurs armes, qui étoient mouillées, & eux tous transis de froid. Ils se tenoient débout les uns contre les autres pour s'échauffer; car de se coucher, il leur étoit impossible dans le lieu où ils étoient, ayant de l'eau jusques à mi-jambe.

Aventuriers passent les nuits dans l'eau.

Ainsi ils se voyoient pressés de la faim, submergés de la pluye, accablés

de lassitude, & sans aucun soulagement. En cet état ils se croyoient plus misérables que s'ils avoient été environnés de leurs ennemis ; car ils auroient pu les vaincre, ou mourir glorieusement.

A la pointe du jour les Espagnols commencerent à battre la Diane, & à faire une décharge de canon & de mousquets. Les Aventuriers n'en purent faire autant ; car leurs tambours étoient mouillés aussi-bien que leurs armes, qu'ils ne pouvoient recharger, à cause de la pluye qui tomboit d'une telle sorte, qu'on voyoit les torrens se précipiter des montagnes, & l'eau gagnant de toutes parts, leur fermer le passage pour retourner à leurs vaisseaux.

Sur le midi le soleil parut, & la pluye cessa. Alors Morgan envoya quatre hommes dans un canot portant pavillon blanc, pour sommer les Espagnols de rendre l'isle, & leur signifier que s'ils faisoient résistance il mettroit tout à feu & à sang. Le gouverneur envoya le major & un alferès, pour voir de quelle maniere ils pourroient rendre le fort sans que le roi d'Espagne, & les gouverneurs généraux, dont ils dépendoient, les pussent accuser de lâcheté.

Morgan fait sommer le Major de l'isle.

Ce major & l'alferés représenterent à Morgan qu'ils étoient dans l'intention de rendre l'isle ; mais que comme il y alloit de la tête, il lui plût voir de quelle ruse on se serviroit, afin que personne ne fût en danger de perdre ni la vie ni l'honneur. Morgan leur demanda quel expédient ils avoient pour cela. Ils répondirent, qu'il falloit que ses gens vinssent insulter le fort Saint Jerôme, qui étoit au bout du pont, & qui sépare la petite isle de la grande ; que cependant il envoyât du monde dans un canot pour les venir attaquer par derriere ; que dans ce moment le gouverneur en sortiroit pour aller au grand fort, & qu'ainsi on le prendroit prisonnier, ce qui faciliteroit la prise des autres forts ; qu'enfin pendant tout ce temps-là il falloit ne point cesser de tirer de part & d'autre, sans toutefois tuer personne.

Morgan consentit à tout, & on attendit que la nuit fût venue, afin de mieux couvrir l'affaire. Sur le soir on marcha au lieu & en la maniere dont on étoit convenu. Néanmoins Morgan, qui ne se fioit pas à la parole des Espagnols, commanda à ses gens de charges à balles, & en cas qu'aucun d'eux

La prise de l'isle de Sainte Cathérine.

fût blessé, de ne point tirer en l'air; mais tout de bon. Ils ne furent pas en cette peine; car les Espagnols montrerent si bien leur adresse à tirer sans blesser personne, que Morgan ni ses gens n'eurent aucun sujet de s'en plaindre. C'étoit une vraie comédie, de voir tirer de toutes parts, & prendre des forteresses sans tuer ni blesser personne.

Dès que les Aventuriers furent les maîtres de l'isle & de ses forteresses, & qu'ils eurent enfermé les habitans dans le grand fort de *Sainte Thérese*, la scéne changea, & la comédie devint tragédie pour les veaux, les vaches & les poules: chacun tuoit ce qui s'offroit à lui; on ne voyoit que feux durant la nuit, il n'y avoit personne parmi eux qui ne fît rôtir quelque piece de viande; enfin tous faisoient grand'chere & de grand appétit, car ils avoient été vingt-quatre heures sans manger, & s'ils eussent eu du vin, rien n'auroit manqué à leur satisfaction: mais ils furent contraints de boire de l'eau; & comme ils n'avoient point de bois, & qu'ils n'en pouvoient trouver, à cause de l'obscurité de la nuit, ils abattoient les maisons pour faire du feu de la charpente.

Prisonniers de l'isle Ste. Catherine.

Le lendemain au matin on élargit les prisonniers, qui se trouverent au nombre de quatre cens cinquante; sçavoir, cent quatre-vingt-dix hommes de garnison, dont quarante étoient mariés, & avoient quarante-trois enfans; trente-un esclaves du roi, avec huit enfans, & huit bandits relégués; trente-neuf esclaves appartenant aux particuliers, avec vingt-deux enfans; vingt-sept noirs libres, avec douze enfans. On laissa tous les hommes & les enfans libres, dans l'isle pour y chercher leur vie, & de peur de désordre on enferma les femmes dans l'église, où on eut soin de les nourrir & de les garder. Pour cela les Aventuriers montoient tous les jours la garde, comme on fait à l'armée.

Après cela on visita les forteresses, & on en trouva dix sur cette isle, qui peut avoir une lieue & demie de circuit. La premiere, qui étoit au bout du port qui fait la séparation des deux isles, & qui s'appelloit *le fort saint Jérôme*, étoit proprement une batterie entourée de murailles, dont le parapet avoit cinq pieds, le glacis une demi-toise de large. Tout ce fort pouvoit être de six toises de long, de quatre de large. Il

y avoit huit pieces de canon de fer, tirant douze, huit & six livres de balle, avec un corps-de-garde pour loger cinquante hommes.

La seconde étoit une batterie couverte de gabions, nommée *la plata forma de St. Matheo*, où l'on voyoit trois pieces de canon, qui tiroient huit livres de balle.

La troisieme étoit le fort principal, nommé *de sainte Thérese*, sur lequel on trouva vingt pieces de canon. Il étoit à quatre bastions simples, avec un fossé sans eau, & un pont-levis. Ses murailles pouvoient avoir cinq toises de hauteur, le parapet cinq pieds, le glacis trois & demi. On y trouva outre le canon, dix jeux d'orgues, chacun de douze canons de mousquet, avec quatre vingt-dix fusils, & deux cens grenades, avec de la poudre, du plomb, & de la mêche à proportion. Ce fort étoit inaccessible, & bâti sur un rocher escarpé de tous côtés; en sorte qu'il n'avoit qu'une avenue par le pont-levis, où on ne pouvoit marcher que quatre hommes de front. Au milieu on rencontroit une terrasse élevée d'une toise au dessus du parapet, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon qui commandoient à

la rade. A moins que d'avoir réduit ces forts, il étoit impossible d'approcher de l'isle avec aucun vaisseau. Du côté de la mer ce fort avoit plus de vingt-cinq toises de hauteur, à cause du rocher sur le sommet duquel il étoit bâti.

La quatrieme place fortifiée, nommée *la plate-forme de saint Augustin*, étoit une batterie couverte de gabions remplis de terre, avec trois pieces de canon tirant six & huit livres de balle.

La cinquieme, nommée *la plate-forme de la Conception*, étoit encore une batterie de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La sixieme, nommée *la plate-forme de Notre-Dame de la Guadeloupe*, étoit une batterie montée de deux pieces de canon tirant douze livres de balle.

La septieme, nommée *la plate-forme de Saint Sauveur*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La huitieme, nommée *la plate-forme des canoniers*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La neuvieme, nommée *la plate-forme de Sainte Croix*, étoit montée de trois pieces de canon, tirant six livres de balle.

La

La dixieme, nommée *le Fort de Saint Joseph* étoit une Redoute où il y avoit six pieces de canon tirant huit & douze livres de balle. Outre cela il y avoit deux Orgues chacun de dix canons de mousquet. Il faut remarquer que tout le canon qu'on trouva sur ces isles étoit de fer, hormis trois ou quatre pieces de fonte, qui étoient dans le Fort de *Sainte Therese*.

On trouva un magasin où il y avoit trente mille livres de poudre à canon & à mousquet, avec beaucoup de mêches & de grenades. On embarqua toutes ces munitions de guerre sur les Vaisseaux, & on démolit les batteries, jettant par terre le canon qu'on encloua, & rompant les affuts que l'on brûla. Les Forts de Saint Jerôme & de Sainte Therese furent reservés, & l'on y faisoit garde.

Les choses en cet état, Morgan fit demander si parmi les relégués qui se trouvoient dans cette isle, il n'y auroit pas quelques Forçats de terre ferme. Il s'en présenta trois de *Panama*, & c'étoit justement ce que Morgan cherchoit. De ces trois il y en avoit deux Indiens & un Mulâtre, que je puis appeller barbare, après les cruautés que Guides pour Panama.

je lui ai vu exercer contre les Espagnols. Morgan interrogea lui-même ces trois personnes ; car il parloit très-bien la Langue Espagnole, & leur dit que s'ils vouloient mener son armée à *Panama*, il leur donneroit la liberté, outre leur part de l'argent qu'on prendroit, comme aux siens, & le pillage qu'ils pourroient amasser.

Les Indiens tâcherent à s'excuser, disant que s'ils sçavoient le chemin ils feroient volontiers ce que Morgan demandoit d'eux. Le mulâtre au contraire soutint qu'ils étoient des menteurs, qu'ils avoient fait plusieurs fois ce chemin en leur vie ; mais qu'ils ne vouloient pas l'enseigner, sous l'espérance d'être récompensés des Espagnols. Il ajouta que pour lui, comme il n'attendoit rien de cette maudite nation que la mort, il étoit prêt de servir Morgan en toute occasion où il en seroit capable.

On donna la gêne aux deux Indiens; dont l'un mourut, & l'autre confessa qu'il sçavoit le chemin, & qu'il meneroit l'armée. Morgan aussi-tôt commanda quatre Vaisseaux & une Barque, avec quatre cens hommes, pour aller prendre le Fort de *Saint Laurent de Chagre*, qui étoit sur la riviere de mê-

me nom, & dans laquelle il falloit que les Aventuriers entrassent pour aller à *Panama*.

Morgan n'y envoyoit qu'un petit nombre de gens, afin que les Espagnols ne se défiassent pas du grand dessein qu'il méditoit, & ne songeassent point à se fortifier, comme ils en ont la commodité en ce lieu-là; mais qu'ils crussent que ces quatre Vaisseaux s'étant rencontrés à la côte, vouloient prendre ce Fort seulement & le piller; parce qu'on y apporte beaucoup de marchandises de *Porto-bello*, afin de les embarquer pour *Panama*, ne les pouvant porter par terre.

Huit jours après, Morgan devoit suivre ces quatre vaisseaux, ayant pour guide un Indien qui avoit été soldat dans ce Fort, & qui en sçavoit les avenues. Pendant ce temps-là les Aventuriers arrachoient des racines de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave pour leurs Vaisseaux. Ils arracherent aussi les Patates & les Igniames, & lorsque tout fut pris & embarqué, Morgan donna ordre de mettre à la voile pour descendre en terre ferme.

CHAPITRE X.

La Prise du Fort de Saint Laurent.

MORGAN avoit détaché, comme j'ai dit, quatre Vaisseaux de sa Flotte, pour aller prendre Chagre. Ces Vaisseaux étoient commandés par le Capitaine Bradelet, qui avoit beaucoup d'expérience pour de semblables entreprises. Trois jours après son départ de l'isle de *Sainte Catherine*, il arriva à la vue du Fort de *Saint Laurent*.

Description du Fort de St. Laurent.

Ce Fort est à l'embouchure de la riviere de *Chagre*, & bâti sur une haute montagne, large de trente toises ou environ, escarpée de roches, & accessible seulement du côté de la terre, où elle est coupée par un fossé sans eau de six toises de profondeur. On entre dans ce Fort par le moyen d'un pont-levis.

Il y a un parapet d'une toise de haut, & des casemates qui empêchent l'accès du fossé & des palissades. On voit en haut des batteries de canon qui donnent de tous côtés, accompagnées de plusieurs corps-de-garde, avec un degré

taillé dans le roc, par lequel on descend sur le bord de l'eau, où l'on rencontre deux autres batteries couvertes & flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de la mer, à l'extrêmité de la montagne qui renferme le Fort, est une Tour presque aussi haute que la montagne même, sur laquelle il y a huit pieces de canon qui défendent l'entrée de la riviere.

De cette tour on passe au fort par un degré secret fait en Vignoc. Les maisons qui sont sur le haut dans le fort, ne sont faites que de palissades, & couvertes de feuilles de Palmistes. Les magasins aux poudres & autres munitions de guerre, sont dans des voûtes sous terre, qu'on a creusées exprès dans la montagne. Je n'en dirai rien de plus & l'on peut voir la description de l'isthme de *Panama* dans une carte géographique de l'Amérique.

Les Espagnols ayant apperçu ces Vaisseaux mirent le pavillon Royal, & canonnerent terriblement. Les Aventuriers furent mouiller à un quart de lieue de la riviere au port de *Naranjas*, où ils demeurerent jusqu'au lendemain matin, qu'ils mirent quatre cens hommes à terre, pour être conduits par l'Indien qui étoit leur guide.

Il les mena par l'endroit le moins périlleux, & ils ne pouvoient pas manquer, n'y ayant que celui-là : cependant ils eurent beaucoup de peine ; car dans le lieu où ils descendirent, il y avoit une Vigie qu'ils ne purent prendre. Les Espagnols étant avertis par cet homme, de la descente des ennemis, se mirent en défense, & les Flibustiers furent obligés de se faire une route avec leurs sabres ; ils n'arriverent au Fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'eussent pas plus d'une demi-lieue ; & ils ne l'auroient pas facilement trouvé, si le bruit du canon ne leur avoit fait juger que le Fort étoit situé à l'endroit d'où il partoit.

Enfin ils arriverent sur une petite montagne élevée au-dessus du Fort d'où ils avoient entendu tirer le canon. Ils auroient pu facilement le battre, & s'en rendre maîtres sans perdre un seul homme ; car de cette éminence ils découvroient ce qui s'y passoit : mais ils en étoient éloignés plus que de la portée du fusil, & il étoit impossible d'y apporter du canon.

Les Espagnols qui les appercevoient, ne branlerent pas. Ils voulurent les laisser approcher, afin de faire plus d'ex-

pédition. Les Aventuriers fatigués descendirent dans une petite plaine découverte, & se trouverent ainsi sous le canon des Espagnols, qui leur en envoyerent une volée, & firent ensuite une décharge de leur mousqueterie; ce qui causa bien du fracas parmi les assiégeans, qui ne pouvoient rendre le change aux Espagnols, parce que le fossé leur empêchoit de gagner la palissade. Tout ce qu'ils pouvoient faire dans cette occasion c'étoit de tuer les Espagnols lorsqu'ils venoient charger leur canon; mais dès que le canon jouoit, leur retour étoit de se jetter par terre pour s'en garantir.

Cette attaque dura jusqu'au soir; les Aventuriers avoient déja perdu beaucoup de monde, ils commençoient à se ralentir, & pensoient à la retraite, lorsque les Espagnols, qui les voyoient dans ce désordre, leur crierent: *Ah, chiens d'Hérétiques, Anglois endiablés, vous n'irez pas à Panama comme vous le croyez, & quand vos camarades seront ici, nous leur en ferons autant qu'à vous.* Ces paroles firent connoître aux Aventuriers qu'ils étoient découverts; cependant les Espagnols les chargeoient à coups de canon, de mousquet & de

Indiens plus dangereux que les Espagnols. fléches ; parce qu'ils avoient aussi des Indiens avec eux, qui blessoient plus de monde avec leurs fléches, que les Espagnols avec leurs mousquets.

Enfin la nuit venoit, & les Aventuriers commençoient à se demander les uns aux autres ce qu'ils devoient faire : une partie même s'étoit déja retirée, le Commandant avoit les deux jambes cassées d'un coup de canon. Mais lorsque les françois parloient ensemble du mauvais succès de cette entreprise, une fléche vint tout-à-coup percer l'oreille & l'épaule à l'un d'eux, qui l'arracha sur le champ de sa playe avec une fermeté admirable, dîsant à ceux qui étoient près de lui : *Attendez, mes freres, je m'en vais faire périr tous les Espagnols.* A l'instant il tira de sa poche plein sa main de coton, qu'il noua au bout de cette fléche, y mit le feu, & après en avoir rompu le fer il enfonça la canne dans son fusil, & la tira sur une des maisons du fort, qui, comme j'ai dit, ne sont couvertes que de feuilles de palmistes. La maison commenca à fumer ; les Aventuriers s'en appercevant, ramasserent des fléches, & firent la même chose ; ce qui produisit un si bon effet, que plusieurs maisons du fort furent enflammées.

Presque en même temps je fus frappé de l'objet le plus digne de compassion qu'on verra peut-être jamais : un camarade que j'aimois, se présenta à moi dans un état déplorable, il avoit une fleche enfoncée dans l'œil; ce malheureux répandant une prodigieuse quantité de sang de son œil blessé, & autant de larmes de celui qui ne l'étoit pas, me prioit avec instance de lui arracher cette fleche qui lui causoit une violente douleur; & comme il vit que la pitié m'empêchoit de le secourir assez promptement, il se l'arracha lui-même. Objet pitoyable.

Après le bon succès dont je viens de parler, nos gens sentant brûler leur cœur d'un feu plus ardent que celui qu'ils venoient d'allumer, firent revenir ceux qui s'étoient retirés, & se rallierent avec eux. Comme ils se cachoient à la faveur de la nuit, les Espagnols ne tiroient plus si sûrement que de jour, outre que la lumiere des maisons qui brûloient, leur nuisoit pendant qu'elle profitoit aux Aventuriers, qui à la lueur de cet embrasement, voyoient agir les Espagnols, & en tuoient autant qu'il en paroissoit. Le feu prit aussi à leur poudre, ce qui leur causa beaucoup de dommage; mais les Flibustiers n'a-

voient point encore le moyen d'entrer dans le Fort.

Efforts des Aventuriers.

Quelques-uns s'aviserent de faire une breche de cette maniere. Ils se coulerent dans le fossé, & montant l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre à la palissade, ils y mirent le feu, qui réussit bien ; car dès que les pieux étoient enflammés, ils brûloient aussi vîte que les matieres les plus combustibles.

Les Espagnols s'en étant apperçus, jetterent dans le fossé quantité de pots à feu qui consumoient beaucoup d'Aventuriers avant qu'ils pussent se retirer. D'un autre côté les Espagnols étoient occupés à éteindre le feu qui avoit pris au Fort, & qui augmentoit toujours, quelques efforts qu'ils fissent pour en empêcher les progrès, & par malheur il faisoit un furieux vent qui le portoit partout. La palissade brûloit aussi d'une grande force.

Cependant les Aventuriers ne perdoient rien de ce qui se passoit, & pour peu qu'un Espagnol parût à la lueur du feu, ils ne manquoient pas de l'abattre. Ce succès redoubla leur courage, & fit naître dans leurs cœurs l'espérance de prendre le Fort. Le jour étant venu,

les pieux de la paliſſade, qui ſervoient de gabion & de parapet, ſe trouverent conſumés, & la terre qu'ils ſoutenoient tomba tout d'un coup dans le foſſé. Néanmoins les Eſpagnols ne laiſſerent pas de tenir bon ſans quitter la brêche qu'ils défendoient vaillamment. Leur commandant les faiſoit battre juſques dans le feu qui les gagnoit; & comme ils n'étoient plus couverts, tous ceux qui ſe préſentoient à la brêche, étoient tués & tomboient dans le foſſé; enfin ils furent contraints de l'abandonner.

Vigoureuſe réſiſtance des Eſpagnols.

Les Aventuriers y monterent auſſitôt, & furent chercher les Eſpagnols, qui s'étoient retranchés dans quelques corps-de-garde, où ils avoient du canon, & ſe battoient encore. On offrit de leur donner quartier; mais ils n'en voulurent point, le Commandant même ſe fit tuer ſans vouloir ſe rendre. Quelques-uns déſeſpérés, & craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, ſe précipiterent, & finirent ainſi miſérablement leur vie.

De cette maniere les Aventuriers ſe virent inopinément maîtres du Fort; mais ſans le feu, qui fut un heureux coup de hazard pour eux, ils n'auroient jamais pu l'eſpérer, quand même ils

Priſe du Fort.

l'auroient attaqué avec toute leur flotte. Ils n'y trouverent que quatorze hommes en vie & neuf ou dix blessés, cachés dans des trous parmi les morts. Ces malheureux assurerent qu'ils étoient le reste de trois cens quatorze hommes, & que le Commandant le voyant ruiné par le feu, avoit dépêché quelques-uns des siens pour donner avis au Président de *Panama* de ce malheur, afin qu'il se tint sur ses gardes, & qu'il s'en garantît.

Nouvelle de Carthagene.

Ils ajouterent que depuis six semaines on avoit reçu nouvelle de *Carthagene*, qu'un Irlandois ayant été pris parmi une troupe de voleurs Anglois venus pour piller la riviere de *la Hache*, avoit dit qu'il se formoit une flotte considérable pour aller à *Panama*, & que ceux-ci n'étoient venus à la riviere de *la Hache* qu'à dessein d'avoir des vivres pour leurs vaisseaux.

Il étoit vrai qu'un Irlandois avoit eu la lâcheté d'abandonner les Aventuriers, & d'aller avertir les Espagnols de leur venue; mais il ne savoit pas leur principal dessein, qui étoit d'attaquer *Panama*. Les prisonniers firent encore entendre, que le Président de *Panama* s'étoit fortifié sur la riviere de *Chagre*,

en cas que le Fort fût pris ; qu'il y avoit plusieurs embuscades Espagnoles que les Aventuriers ne pouvoient jamais éviter ; que lui-même étoit dans une campagne, proche de *Panama*, avec deux mille hommes d'Infanterie, quatre cens hommes de Cavalerie, & six cens Indiens, avec deux cens Mulâtres, qui chassoient deux mille taureaux destinés pour rompre les troupes des Aventuriers, & pour les tailler en pieces.

Lorsque les Aventuriers se furent emparés du Fort, il songerent à mettre leurs blessés dans un lieu où ils pussent reposer à leur aise, & y être pansés par les chirurgiens, qui n'avoient fait qu'appliquer un appareil à leurs blessures, pour étancher le sang ; encore ne l'avoient-ils fait qu'à ceux qui en avoient de grandes. On ne trouva point de lieu plus commode que la Chapelle pour les mettre. Il y en avoit soixante qui ne pouvoient se lever, sans ceux qui marchoient portant le bras en écharpe, ou ayant la tête bandée. Ils jetterent les Espagnols morts, du haut en bas du Fort ; mais les cadavres des Anglois & François furent mis dans des trous qu'on fit faire par des esclaves & par ceux des

Soin des Aventuriers après leur victoire.

Espagnols qui étoient restés. Quelques femmes aussi Esclaves furent employées à solliciter les blessés.

Les Aventuriers firent ensuite la revue, pour savoir combien d'hommes ils avoient perdus. Ils trouverent que le nombre des morts montoit à cent dix, & celui des blessés à quatre-vingt. On rétablit le fort & la brêche le mieux qu'il fut possible, afin de se mettre en défense, en cas que les Espagnols vinssent pour le reprendre avant la venue de Morgan.

On y trouva quantité de munitions, tant de guerre que de bouche, que l'on mit en ordre, & on tâcha de les bien conserver, parce qu'il n'y en avoit pas beaucoup sur la flotte; ensuite on fit entrer les vaisseaux dans la riviere.

Morgan qui étoit demeuré sur l'isle de Sainte Catherine, quatre jours après le départ des vaisseaux dont je viens de parler; fit faire diligence aux autres qui étoient restés avec lui, & leur ordonna de s'embarquer avec leurs vivres, & tous les prisonniers, qu'il partagea sur les bâtimens de la flotte, chacun selon sa grandeur.

Dom Joseph Ramirès de Leiba, qui étoit Gouverneur de cette isle au nom

du Roi d'Eſpagne, & qui commandoit la Garniſon, fut mis ſur le navire de Morgan avec ſes principaux Officiers, leurs femmes & leurs enfans. Morgan fit auſſi enclouer le canon des Forts, & le jetta à l'eau ; mais avec la précaution que ce fût en des lieux où en cas de beſoin on pût le repêcher ; car il vouloit revenir prendre poſſeſſion de cette iſle, en cas que ſon deſſein ne réuſsît pas. Il eut ſoin de faire auſſi brûler les affuts, & les maiſons de l'iſle, excepté l'Egliſe & les Forts, auxquels l'on ne toucha point.

Après cette opération, la flotte leva l'ancre, & fit voile vers la terre. Le lendemain il ſurvint un mauvais temps qui la diſperſa : mais comme tout le monde ſavoit le rendez-vous, chacun s'y trouva, quoiqu'en des temps différens ; car les derniers arriverent quatre jours après les premiers, & tous enſemble ne furent réunis que dix jours après la priſe du Fort.

Morgan avec ſon vaiſſeau étant à la vue du Fort, & y appercevant le pavillon du Roi d'Angleterre, en conçut une telle joie, qu'il voulut entrer dans la riviere avant que de reconnoître s'il n'y avoit point de péril, & ſans même attendre un canot qui venoit au-de- Joie de Morgan.

vant de lui, pour l'avertir qu'à l'entrée de cette riviere il y avoit un rocher caché ſous l'eau. Il ne manqua pas d'y toucher, lui & un autre vaiſſeau; & dans le temps qu'il vouloit ſe retirer, il ſurvint un vent du Nord, qui éleva la mer, & fit creyer ſon navire qui échoua, ſans toutefois perdre un ſeul homme.

Morgan étant entré dans la riviere de Chagre avec toute ſa flotte, employa les priſonniers de l'iſle de Sainte Catherine à travailler au rétabliſſement du Fort, faiſant réparer tout ce que le feu avoit conſumé, hormis les maiſons; au contraire il fit encore abattre pluſieurs de celles qui étoient reſtées ſur pied, de peur que ce qui étoit arrivé aux Eſpagnols n'arrivât à lui-même; c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe ſervît pour les brûler, du même moyen qu'avoient employé les ſiéns. Après cela il viſita les vivres & les munitions de guerre, fit la revue de ſon monde, ordonna ceux qui devoient demeurer à la garde du Fort, & ceux qui devoient aller à Panama.

On avoit trouvé deux petits bâtimens à plat fond, faits exprès pour naviger ſur cette riviere; cinq ou ſix hommes montent deſſus & pouſſent de fond, ils

peuvent avoir soixante pieds de long, & vingt-cinq de large. Morgan commanda d'y mettre quelques pieces de canon, & quelques berges de fonte, avec autant de monde qu'ils en pouvoient contenir. Il en fit mettre aussi sur deux petites Frégates légeres, dont l'une avoit quatorze pieces de canon, l'autre huit, & le reste dans des canots. Tout étant ainsi ordonné, il laissa cinq cens hommes dans le fort de Saint Laurent, dont il donna le commandement au Capitaine Maurice, laissa 150 hommes sur les Vaisseaux pour les garder, & en prit avec lui treize cens des mieux armés, & des plus robustes.

Les prisonniers Espagnols avoient donné l'épouvante aux Aventuriers en assurant que le Président de *Panama* avoit été averti près de deux mois auparavant, & qu'il s'étoit tellement précautionné, qu'il n'y avoit point d'apparence de rompre ses forces & de le défaire. D'ailleurs, comme il y a des superstitieux par-tout, il se trouva des gens parmi les Aventuriers mêmes, qui tiroient mauvais augure de ce que Morgan avoit perdu son navire en entrant dans la riviere de Chagre, & que tant de monde avoit péri à l'attaque du

fort. Ils étoient encore intimidés sur la seule réflexion des embuscades qui pourroient se rencontrer sur la riviere, & qu'il faudroit essuyer. Les plus courageux au contraire se consoloient de tout, se représentant que si les Espagnols tenoient bon, c'étoit une marque certaine qu'il y auroit un grand butin à faire.

CHAPITRE XI.

Départ de Morgan pour Panama, & la prise de cette Ville.

MORGAN ayant fait une exacte revûe de ceux qu'il avoit choisis pour son entreprise, & visité jusqu'à leurs armes & leurs munitions, les exhorta de faire voir leur courage dans cette occasion, afin de retourner à la Jamaïque couverts de gloire, & riches à jamais. Alors tout le monde cria, *vive le Roi d'Angleterre & Morgan.* Ils commencerent leur voyage le 18 Janvier de l'an 1670. Je décrirai leur marche jour pour jour, & les lieux où ils s'arrêterent; on pourra les voir dans le détail que j'en fais, & qui est fort exact. Lorsqu'ils partirent ils ne prirent

Morgan fait voile pour Panama.

point de vivres, de peur d'incommoder ceux du fort, qui n'en avoient pas trop pour nourrir près de mille personnes qu'ils étoient, en comptant les prisonniers & les Esclaves, que Morgan n'avoit pas voulu laisser aller de *Sainte Catherine*, de crainte que les Espagnols ne les employassent contre lui.

Journal de la marche des Aventuriers, commandée par Morgan pour Panama.

Le jour même du départ, ils firent tant à la voile qu'à la rame, six lieues Espagnoles ou environ, & allerent coucher à un lieu nommé *Rio de los Braços*. Ils tarderent là quelque temps, parce que de nuit ils ne pouvoient pas aller plus loin, & qu'il y avoit des habitations, où ils croyoient trouver de quoi vivre: mais ils furent trompés dans leur attente, car les Espagnols avoient tout ruiné. Ils avoient arraché jusqu'aux racines, & coupé mêmes les fruits qui n'étoient pas encore mûrs, sans laisser aucuns bestiaux; en sorte que les Aventuriers ne trouverent que les maisons vuides, & cependant elles ne laisserent pas de leur servir pour coucher; car ils étoient si serrés dans leurs Vaisseaux,

Suite de la marche des Aventuriers.

qu'ils ne pouvoient pas même s'asseoir. Ils furent obligés de se contenter ce soir-là d'une pipe de tabac, quoique cela ne les inquiétât pas pour cette premiere fois.

Le dix-neuviéme du mois & le deuxiéme de la marche, les Aventuriers se préparerent dès la pointe du jour à avancer chemin, & sur le midi ils se trouverent à un lieu nommé *la Crux de Juan Galliego*. En cet endroit ils furent obligés de laisser leurs frégates légeres, tant parce que la riviere,(faute de pluye) étoit basse, que parce qu'un assez grand nombres d'arbres, qui étoient tombés dedans & qui l'embarrassoient, auroient trop donné de peine, & fait perdre trop de temps à les retirer.

Les guides assurerent, qu'à trois lieues de là on pouvoit marcher les uns le long de la riviere, & les autres dans les canots. Cependant il fallut passer le trajet à deux fois; car les canots qui étoient pleins de monde allerent se décharger au lieu dont je viens de parler, afin de revenir querir ceux qui étoient dans les fregates, à qui on donna ordre de demeurer-là deux ou trois jours, à dessein que si on trouvoit les Espagnols trop forts, & qu'on fût obligé de

se retirer, on pût se réfugier en cet endroit, & par le moyen du canon, les repousser & les défaire.

On fit aussi défense à ceux qu'on avoit laissés sur ces bâtimens d'aller à terre, de peur d'être surpris dans le bois, & d'être faits prisonniers; ce qui auroit découvert aux Espagnols le peu de forces qu'avoient les Aventuriers. Ce n'étoit pas que les Espagnols n'eussent assez d'espions; mais comme ils n'aiment guéres à se battre, & qu'ils vouloient obliger leurs Commandans à ne les point engager dans un combat, ils faisoient les Aventuriers trois fois plus forts qu'ils n'étoient.

Marche des Aventuriers 20. Janvier 1660.

Le 20 qui étoit le troisiéme de la marche, dès le matin Morgan envoya un des Guides, avec quelques Aventuriers, pour découvrir le chemin; mais lorsqu'ils entrerent dans le bois, ils ne trouverent ni route, ni aucun moyen de s'en faire une, parce que le pays étoit inondé & fort marécageux; en sorte que Morgan fut encore contraint de passer son monde à deux reprises, jusqu'à un lieu nommé *Cedro Bueno*.

La faim qui pressoit les Aventuriers, leur fit souhaiter ardemment de rencontrer bientôt les Espagnols; car ils

commençoient à devenir foibles, n'ayant point mangé depuis leur départ, faute de rien tirer, pas même du gibier. Quelques-uns mangeoient des feuilles d'arbres, mais toutes n'étoient pas bonnes pour la nourriture. Il étoit nuit avant que tout le monde fût passé; il fallut coucher sur le bord de la riviere avec beaucoup d'incommodités; car les nuits y sont froides, & ils étoient peu vêtus.

Marche des Aventuriers 21 Janvier 1670.

Le 21 qui étoit le quatriéme de la marche, les Aventuriers trouverent le moyen d'avancer, une partie alloit par terre, & l'autre dans des Canots par eau avec chacun un Guide. Ces guides marchoient à deux portées de mousquet avec vingt ou trente hommes pour découvrir les embuscades Espagnoles, sans faire de bruit, afin de surprendre quelques prisonniers pour sçavoir leurs forces; mais les espions Espagnols étoient plus fins que les Aventuriers, & comme ils sçavoienr très-bien les chemins, ils avertissoient de ce qui se passoit, une demi journée avant que les Aventuriers dussent arriver.

Subtilité des Espagnols.

Vers le midi les deux Canots qui ramoient devant, rebrousserent chemin, & firent sçavoir qu'ils avoient décou-

vert une embuscade. Chacun prépara ses armes avec une joie inconcevable, croyant trouver de quoi manger; car les Espagnols ont soin, quelque part qu'ils aillent, d'être bien fournis de vivres. Quand ils furent à la vue de cette embuscade, ils commencerent à faire des cris épouvantables, & à courir, c'étoit à qui iroit le premier : mais ils demeurerent plus morts que vifs, trouvant la place abandonnée.

Les Espagnols à la vérité s'y étoient retranchés; mais ayant appris de leurs espions, que les Aventuriers venoient en grand nombre, ils crurent que la place n'étoit point tenable, & laisserent là leurs retranchemens qui pouvoient contenir quatre cens hommes. Ils étoient munis d'une forte palissade en forme de demi-lune, dont les pieux étoient formés d'arbres entiers & fort gros.

En partant ils avoient emporté leurs vivres, & brûlé ce qu'ils n'avoient pu emporter. On trouva quelques canastres, qui sont des coffres de cuir, qui servirent beaucoup à ceux qui s'en saisirent les premiers; car ils les couperent en pieces afin de les manger : mais ils n'eurent pas le temps de les préparer, étant obligés de suivre leur route.

Morgan voyant qu'il ne trouvoit point de vivres, avança tant qu'il put, dans l'espérance d'en trouver pour lui & pour ses gens. Ils marcherent le reste du jour, & arriverent le soir à *Torna Muni*, où ils rencontrerent encore une embuscade ; mais abandonnée comme l'autre. Ces deux embuscades leur avoient donné une fausse joie, au lieu de fausse alarme ; car ils n'aspiroient qu'à trouver de la résistance.

Ayant donc passé outre, ils avancerent dans le bois plus qu'ils n'avoient fait, ayant toujours suivi la riviere afin de trouver des vivres ; mais ce fut en vain, car en quelque lieu que ce fût où il y avoit la moindre chose, les Espagnols détruisoient tout, de peur que les Aventuriers n'en profitassent, croyant les obliger par-là à retourner à leurs vaisseaux : ce qui leur auroit été bien inutile de faire, puisqu'ils n'avoient pas plus de vivres d'un côté que de l'autre.

Il fallut néanmoins se reposer ; car la nuit étant venue on ne pouvoit plus marcher dans le bois. Ceux qui avoient encore quelques morceaux de Canastre souperent ; mais ceux qui n'en avoient point ne mangerent rien. Ces Canastres ne sont pas de cuir tané, ce sont des

des peaux de Bœuf ſechées, & on en fait ces canaſtres qui reſſemblent à nos manequins. Ceux qui ont toujours vécu de pain à leur aiſe, ne croiroient pas qu'on pût manger du cuir, & ſeront curieux de ſavoir comment on l'accommode pour le manger.

Je dirai donc que nos Aventuriers le mettoient tremper dans l'eau, le battoient entre deux pierres, & après en avoir gratté le poil avec leurs couteaux, le mettoient rôtir ſur le feu & l'avaloient hâché en petits morceaux. Je puis aſſurer qu'un homme pourroit vivre de cela; mais j'ai peine à croire qu'il en devint bien gras.

Le 22, qui étoit le cinquieme de la marche, dès le matin les Aventuriers continuerent leur chemin, arriverent ſur le midi à *Barbacoa*, où ils trouverent encore des barricades abandonnées, ſans vivres. Mais comme il y avoit en ce lieu pluſieurs habitations, les Aventuriers à force de chercher, trouverent deux ſacs de farine enfouis en terre, avec quelques fruits, qu'on nomme *Plantanos*. Ces deux ſacs de farine furent apportés à Morgan, qui les fit diſtribuer à ceux qui avoient le plus de beſoin de nourriture, parce qu'il n'y

Marche des Aventuriers. 22 Janvier 1670.

en avoit pas assez pour tout le monde.

Ceux qui en eurent la délayerent avec de l'eau, & en firent une pâte sans levain, qu'ils couperent par morceaux, & qu'ils envelopperent dans des feuilles de Bananier, pour les faire cuire, les uns sous la braise, les autres dans l'eau. Ils appelloient ces morceaux de pâte ainsi faite, des pouplains.

Après ce repas ils reprirent leur marche, ceux qui étoient fatigués de la faim & du chemin se mirent dans les canots sur la riviere, les autres marcherent par terre jusqu'à un lieu nommé *Tabernillas*, où il y avoit quelques habitations abandonnées & dégradées, comme les premieres, où ils coucherent.

Marche des Aventuriers. 23 Janvier 1670.

Le lendemain 23, qui étoit le sixieme de la marche, ils continuerent leur route; mais ils se reposerent souvent; car la foiblesse les empêchoit d'avancer. Pendant qu'ils faisoient alte, ils alloient dans les bois chercher quelques graines d'arbres pour manger.

Ce même jour ils arriverent sur le midi à une habitation un peu écartée du chemin, qu'ils trouverent pleine de maïs encore en épi. Il falloit les voir se jetter dessus, & le manger tel qu'il étoit; car la précipitation de leur mar-

che ne leur donnoit pas le temps de le faire cuire, & la faim encore moins.

Fort peu de temps après ils apperçurent quelques Indiens qui marchoient devant eux, ils les poursuivirent dans l'espérance de rencontrer quelque embuscade d'Espagnols. Ceux qui avoient du Maïs le jetterent pour n'être point embarrassés à courir, ils tirerent sur les Indiens, en tuerent quelques-uns, & poursuivirent les autres jusqu'à *Santa Cruz*. Les Indiens y passerent la riviere, & échapperent ainsi aux Aventuriers, en leur criant de loin, pendant que ceux-ci passoient aussi la riviere à la nage : *Ah! Perros Inglezes à la Savana, à la Savana, ally nos veremos*, c'est-à-dire, *ah! chiens d'Anglois, venez à la prairie, nous vous y attendons.* Les Aventuriers poursuivent des Indiens.

Les Aventuriers avoient ainsi passé la riviere, parce que leurs canots n'alloient pas si vite qu'eux, & que la riviere serpente en cet endroit. La nuit les surprit. Ils furent obligés de coucher là, pour reprendre des forces, & pour se préparer à se battre : car la rencontre des Indiens leur fit juger qu'ils ne marcheroient plus guéres sans trouver de résistance.

Le lendemain 24, qui étoit le septieme du départ, ils firent une décharge Marche des Aventuriers. 24 Janvier 1670.

générale de leurs armes, les nettoyerent, & les rechargerent, croyant en avoir bientôt besoin. Après quoi ils passerent la riviere, marcherent jusqu'à midi, & arriverent à la vue du bourg nommé *Cruz*, où ils virent s'élever une grande fumée; ils crurent que les Espagnols étant retranchés, brûloient quelque maison qui pouvoit leur nuire, & ils en sauterent de joye: quelques-uns dirent en riant, que les Espagnols faisoient rôtir la viande pour les régaler.

Deux heures après ils arriverent au bourg de *Cruz*, qu'ils trouverent en feu, sans y voir une seule personne. Les Indiens qu'ils avoient poursuivis, étoient les auteurs de cet incendie, qui consuma tout, excepté les magasins du Roi & les Ecuries. On avoit même chassé toutes les bêtes qui étoient aux environs dans l'espérance que les Aventuriers seroient obligés de retourner sur leurs pas faute de vivres.

Ce bourg est la derniere place où l'on peut monter sur la riviere; c'est-là qu'on apporte la marchandise de *Chagre*, pour la transporter par terre sur des mulets jusqu'à *Panama*, qui n'est éloignée que de huit lieues de ce bourg: c'est pourquoi il a de fort beaux magasins & de belles Ecuries.

Les Aventuriers résolurent d'y demeurer le reste du jour, afin de se reposer, & de chercher de quoi vivre. On fit défense à tous de s'écarter du bourg, à moins qu'on ne formât un parti de cent hommes, dans la crainte que l'on avoit que les Espagnols ne prissent quelqu'un. Cette défense n'empêcha pourtant pas cinq ou six Anglois de sortir pour chercher des fruits dans une habitation. Il y en eut un de pris par des Indiens qui fondirent sur eux.

On trouva dans un des magasins du Roi quelques gerres de vin du Perrou, & un grand mannequin de biscuit. Morgan, de peur que ses gens ne s'enivrassent, fit courir le bruit que les Espagnols avoient empoisonné ce vin. Quelques-uns qui en avoient déja bû, ayant l'estomac vuide & affoibli par la diéte, vomirent : ce qui fit croire que cela étoit vrai. Il ne fut pourtant pas perdu ; car il y en avoit entr'eux qui ne purent s'empêcher d'en boire, quoiqu'ils le crussent empoisonné.

Morgan empêche ses gens de s'énivrer.

Pendant que les plus actifs cherchoient de quoi vivre, ceux qui étoient dans le bourg préféroient le repos, se contentant de tuer les chiens & les chats, & ils les mangeoient avec un

peu de maïs qu'ils avoient apporté. Les canots qui se trouvoient inutiles, parce qu'ils ne pouvoient monter plus avant, furent renvoyés avec soixante hommes, ayant ordre de demeurer sur la riviere où étoient les navires. On cacha seulement un canot sous des brouſſailles, en cas que dans un besoin on en eût affaire pour avertir les autres.

Marche des Aventuriers. 25 Janvier 1670.

Le lendemain 25, huitieme de la marche, dès que l'aurore parut, Morgan fit la revue de son monde, & trouva qu'il avoit onze cens hommes tous capables de combattre, & bien résolus de le suivre. Il leur fit dire, que cet homme qu'on avoit cru pris le jour précédent par les Indiens, étoit revenu, s'étant seulement écarté dans le bois. Il en usa ainsi, de peur qu'ils ne cruſſent que cet homme n'eût découvert leur deſſein, & que cela ne leur fît perdre courage.

Dans ce même temps il choisit deux cens hommes pour servir d'enfans perdus, & marcher devant, afin d'investir les ennemis, & que le gros ne fût point surpris, particuliérement dans le chemin qu'ils avoient à faire de *Crux* à *Panama*, où en plusieurs endroits il étoit si étroit qu'on n'y pouvoit passer que deux hommes de front. Ces

deux cens hommes étoient des mieux armés & des plus adroits de l'Europe, la plupart Boucaniers François, & il est certain que deux cens de ces gens là valent mieux que six cens autres.

Morgan fit du reste un corps de bataille, une avant-garde, & une arriere-garde, & en cas de combat une aîle droite & une aîle gauche, avec des gens de réserve, qui marchoient toujours au milieu. En avançant, l'aîle droite avoit l'avant-garde, & en revenant c'étoit l'aîle gauche. Voilà l'ordre que Morgan tint dans sa marche depuis *Cruz* jusques à *Panama*.

Pluye de fléches sans voir personne.

Sur les dix heures il arriva à *Quebrada obscura*, qui veut dire crique obscure. Elle n'étoit pas mal nommée, car le soleil ne l'éclaire jamais. Les Aventuriers furent assaillis d'une pluye de fléches, qui leur tua huit ou dix hommes, & en blessa autant. Ils se mirent en défense; mais ils ne savoient à qui ils avoient affaire, ne voyant que des rochers, des arbres & des précipices; ils tirerent à tout hasard, sans savoir où.

Cette décharge ne laissa pas de faire effet; car on vit tomber deux Indiens dans le chemin, un desquels se releva

tout en sang, & voulut pousser une fléche qu'il tenoit à la main, dans le corps d'un Anglois ; mais un autre para le coup, & acheva de le tuer. Cet homme avoit la mine d'être le Commandant de cette embuscade, qui apparemment n'étoit que d'Indiens ; car on ne vit que des fléches. Il avoit sur la tête un bonnet de plumes de toute sorte de couleurs, tissues en forme de couronne.

Indiens perdent courage, ayant perdu leur Chef.

Quand les Indiens virent que cet homme leur manquoit, ils lâcherent pied, & depuis sa mort on ne tira pas une seule fléche. On trouva encore deux ou trois Indiens dans le chemin ; mais ils n'étoient plus en vie. Il est vrai que ce lieu étoit fort commode pour une embuscade ; car cent hommes résolus eussent pu empêcher le passage aux Aventuriers, & les défaire tous, s'ils eussent voulu s'opiniâtrer : mais comme ces Indiens étoient sans conduite, & peu aguerris, dès les premiers qu'ils virent tomber des leurs, ils se crurent perdus ; outre qu'ils avoient tiré toutes leurs fléches sans regle ni mesure, & que les arbres & les broussailles au travers desquels il les lançoient, en avoient rompu la force, & empêché le coup.

C'eſt pour cette raiſon que les Aventuriers en furent peu incommodés, ils ne s'amuſerent pas plus long-temps, à regarder d'où les fléches venoient; mais ils tâcherent à ſe tirer promptement de ce mauvais chemin, & à gagner le plat-pays, d'où ils puſſent découvrir leurs ennemis. Il y avoit eu autrefois une montagne en cet endroit, on l'avoit coupée pour abréger le chemin, & pour faire paſſer plus facilement les mulets chargés.

Au ſortir de là les Aventuriers entrerent dans une grande prairie, où ils ſe reposerent un peu, pour y panſer ceux qui avoient été bleſſés à l'embuſcade. Les Indiens parurent à une demi-lieue de là ſur une éminence où il n'y avoit point d'arbres, & qui étoit près du grand chemin par où les Aventuriers devoient paſſer. Morgan détacha cinquante hommes, qui allerent par derriere afin d'en ſurprendre quelqu'un, & de ſavoir des nouvelles des Eſpagnols; mais ce fut vainement, car ces gens ſavoient les détours, & marchoient toujours à leur vue; tantôt ils étoient devant, & tantôt derriere.

Deux heures après on les vit encore à deux portées de mouſquet ſur la mê-

me éminence où ils avoient déja paru, pendant que les Aventuriers étoient sur une autre vis-à-vis. Entre ces deux éminences il y avoit un grand fonds plein de bois de haute futaye, où les Aventuriers croyoient qu'ils avoient une embuscade, parce qu'ils y descendoient : Cependant il n'y en avoit point, & ils n'y descendoient que pour se cacher à la vue des Aventuriers, & pour prendre un autre chemin, ne faisant que voltiger autour d'eux afin d'en prendre quelqu'un. Bien souvent ils leur crioient, *à la prairie, à la prairie, chiens d'Anglois.*

Ce même soir les Aventuriers furent obligés de camper de bonne heure, parce qu'il commençoit à pleuvoir. Ils eurent de la peine à trouver de quoi se loger & se nourrir, car les Espagnols avoient tout brûlé, & chassé le bétail; en sorte qu'ils furent contraints de s'écarter du chemin pour chercher de quoi vivre. Ils trouverent à une lieue du grand chemin une hate, dont les maisons n'étoient point brûlées; mais il n'y en avoit pas assez pour loger tout le monde : on s'en servit pour garantir les munitions & les armes de la pluye, & on ordonna qu'un certain nombre de chaque compagnie entreroit dans

les maisons pour garder les armes, afin qu'en cas d'allarme chacun pût les retrouver.

Ceux qui étoient dehors firent des barraques, qu'ils couvrirent d'herbes pour dormir un peu la nuit. Pendant ce temps-là on posa des sentinelles avancées, & on fit bonne garde; car on craignoit les Indiens & les Espagnols avec leurs lances, qui pendant la pluye ne laissent pas de faire un grand effet, lorsque les armes à feu sont inutiles.

Le lendemain 26, neuvieme jour de la marche, Morgan commanda qu'on déchargeât les armes, à cause de la pluye, de peur qu'elles ne manquassent dans le besoin; & lorsqu'elles furent rechargées, les Aventuriers reprirent leur marche. Ils avoient un très-mauvais chemin à faire, c'étoit toutes prairies & pays découverts, où il n'y avoit point de bois qui pût les garantir de l'ardeur du soleil.

Marche des Aventuriers. 26 Janvier 1670.

La troupe d'Indiens du jour précédent parut encore, & ne cessa de les observer. Tantôt, comme on l'a dit, ils étoient devant, & tantôt derriere. Morgan, à qui il importoit beaucoup d'avoir un prisonnier, détacha cinquante hommes pour cela, & promit à celui

qui en prendroit un, trois cens écus outre ſa part ordinaire.

A midi les Aventuriers monterent ſur une petite montagne, de laquelle ils découvrirent la mer du ſud, & un grand navire avec cinq barques qui partoient de *Panama* pour aller aux iſles de *Taroga* & *Tarogilla*, qui n'en ſont éloignées que de trois ou quatre lieues. Ils ſe réjouirent à cette vue, eſpérant que leur fatigue ſeroit bientôt terminée. Leur joie augmenta encore, lorſque deſcendant de cette montagne, ils ſe trouverent dans une vallée où il y avoit une prairie pleine de bétail, que pluſieurs Eſpagnols à cheval chaſſoient; mais appercevant les Aventuriers, ils abandonnerent ces animaux pour ſe ſauver.

C'étoit un plaiſir de voir les Flibuſtiers fondre ſur ces bêtes; l'un tuoit un cheval, l'autre une vache, celui-ci une mule, celui-là un âne; enfin chacun abattoit ce qui ſe préſentoit à lui. Pendant qu'une partie étoit à la chaſſe, l'autre allumoit du feu pour faire rotir la viande. Dès qu'on en apportoit, chacun en coupoit à la hâte un morceau qu'il faiſoit griller ſur la flamme pour la manger tout de ſuite. Mais à

peine avoient-ils commencé ce repas, que Morgan fit donner une fausse allarme.

Tout le monde fut aussi-tôt sous les armes, & prêt à donner. Il fallut donc marcher; néanmoins chacun se saisit de quelque morceau de viande à demi rotie, ou toute crue, qu'il porta en bandouliere. Il est vrai que les Flibustiers en cet état étoient capables, à leur seul aspect, d'épouvanter les plus hardis; car en guerre aussi-bien qu'en amour, on sait que les yeux sont les premiers vaincus. Ils marcherent ainsi jusqu'au soir, qu'ils camperent sur une petite éminence, d'où ils apperçurent les tours de la ville de *Panama*.

Fausses allarmes.

Aventuriers effroyables.

A cette vue ils s'écrierent de joie par trois fois; deux cens des ennemis parurent à la portée du mousquet, & se mirent à leur répondre. Quelques Aventuriers s'approcherent pour les saluer de leur fusil; mais ils s'enfuirent en criant: *Manama, manama, perros à la Savana*; qui veut dire: *Demain, demain, chiens que vous êtes, nous vous verrons à la prairie.*

Approche de Panama: legere escarmouche.

Morgan fit donc camper ses gens sur une petite éminence, d'où il découvroit les Espagnols tout autour de lui. Il y

avoit encore plus de deux heures de soleil; mais il ne voulut point passer outre, afin d'avoir un jour entier pour le combat, résolu de le commencer le lendemain de grand matin. Il fit battre les tambours, jouer les trompettes, & déployer les drapeaux. Les Espagnols en firent autant de leur côté. Il parut plusieurs compagnies d'infanterie, & quantité d'escadrons de cavalerie autour des Aventuriers, environ à la portée du canon.

Ces petits préliminaires durerent jusqu'à l'entrée de la nuit, que Morgan fit faire bonne garde, & poser double sentinelle. Il faisoit donner de temps en temps de fausses allarmes, afin de tenir ses gens en haleine, qui étoient dans une joie extrême, espérant faire grande chere le lendemain.

Cependant ceux qui avoient encore de la viande ne laisserent pas de la manger telle qu'elle étoit; car il ne fut permis d'allumer du feu que pour fumer. Chacun avoit son ordre particulier en cas que les ennemis vinssent attaquer de nuit, & après cela reposa qui put; car les Espagnols tirerent toute la nuit du canon.

Le lendemain 27. dixieme & dernier

jour de la marche, les Espagnols firent battre la diane les premiers. Morgan leur répondit, & dès qu'il fut jour on vit paroître autour de son armée plusieurs petits escadrons de cavalerie, qui venoient l'observer. Morgan commanda à ses gens de se préparer au combat ; & dans ce moment un des guides leur donna avis de ne pas suivre le grand chemin, parce que les Espagnols y pouvoient être retranchés, & faire bien du carnage. Marche des Aventuriers. 27. Janvier 1670.

On trouva cet avis à propos, & on laissa le grand chemin à la droite en défilant dans un petit bois, où le chemin étoit si mauvais qu'il falloit être Aventurier pour se résoudre d'y passer. Après deux heures de marche ils arriverent sur une petite éminence, d'où ils découvrirent l'armée Espagnole, qui étoit très-belle, & qui marchoit en bon ordre. La cavalerie étoit aussi leste que quand elle va au combat des taureaux. L'Infanterie ne lui cédoit en rien ; on ne voyoit que des habits de soye de toute sorte de couleurs, ils éblouissoient par la réflexion des rayons du soleil. Magnificence de l'armée Espagnole.

Les Aventuriers à cette vue firent trois cris qui auroient épouvanté les hommes les plus hardis. Les Espagnols

en firent autant de leur côté, & les deux partis avançoient les uns contre les autres.

Flibustiers en bataille. Combat

Quand on fut prêt à donner, Morgan fit ranger son armée en bataille seulement pour la forme; car il est impossible d'obliger ces gens-là à garder leur rang, comme on fait en Europe. Les deux cens enfans perdus allerent s'opposer à la cavalerie, qui espéroit venir fondre sur les Aventuriers, avec deux mille taureaux animés, que les Espagnols chassoient de l'autre côté; mais leur dessein fut rompu, non seulement parce qu'ils rencontrerent un lieu marécageux où les chevaux ne voulurent point passer; mais encore parce que les enfans perdus les prévinrent, & qu'ayant mis un genouil en terre ils firent une furieuse décharge sur eux: la moitié tiroit pendant que l'autre chargeoit, & le feu ne discontinuoit point, outre que chaque coup portoit; car ils ne tiroient point qu'ils n'abattissent ou l'homme ou le cheval.

Défaite de l'armée Espagnole.

Ce combat dura environ deux heures, & la cavalerie fut défaite sans qu'il en échappât plus de cinquante qui prirent la fuite. L'Infanterie voulut avancer; mais lorsqu'elle vit cette défaite,

elle tira seulement, puis jetta les armes, & s'enfuit en défilant à côté d'une petite montagne hors de la vue des Aventuriers, qui crurent qu'on vouloit venir les surprendre par derriere.

Quand la cavalerie fut défaite, les taureaux ne servirent plus de rien ; ceux qui les conduisoient ne pouvoient pas en être les maîtres. Les Aventuriers s'appercevant de leur embarras, envoyerent contre ces animaux quelques fusiliers qui firent voltiger leurs drapeaux devant eux avec des cris terribles ; de sorte que ces taureaux prirent l'épouvante, & coururent d'une telle force, que ceux qui les conduisoient furent également contraints & fort-aises de se retirer.

Lorsque les Aventuriers virent que les Espagnols ne se rallioient point, & qu'ils fuyoient çà & là par petites troupes, ils donnerent dessus, & en tuerent une grande partie. Quelques Cordeliers qui étoient dans cette armée, furent amenés à Morgan ; il les fit mourir sur l'heure.

Forces de la ville de Panama.

On trouva aussi parmi les morts un capitaine de cavalerie blessé, & on l'amena à Morgan, qui défendit de faire un plus grand nombre de prisonniers,

disant qu'ils ne feroient qu'embarrasser jusqu'à ce qu'on fût maître de tout. Il interrogea ce capitaine sur les forces qu'il y avoit dans la ville. Il répondit que tout le monde en étoit sorti au nombre de deux mille hommes d'Infanterie, & de quatre cens de cavalerie, avec six cens Indiens, & deux mille taureaux; que depuis quinze jours ces gens-là couchoient dehors dans la prairie, où ils étoient campés; qu'on avoit abandonné la ville, ayant envoyé les femmes & les richesses aux isles de *Taroga*; qu'on avoit laissé dans la ville cent hommes avec vingt-huit pieces de canon braquées dans les avenues de la place & des principales rues, en cas qu'on fût contraint de se retirer dans la ville, où il croyoit que le président, voyant que la campagne lui étoit désavantageuse, se seroit retiré, & auroit encore bien des forces, pourvû qu'il pût rallier tout son monde. Il ajoûta que les lieux où étoit ce canon, étoient gabionés avec des sacs de farine de la hauteur d'un homme. Il donna aussi avis qu'on ne prît pas le chemin de *Cruz*; parce que, disoit-il, on trouveroit à l'entrée de la ville une redoute avec huit pieces de bronze, qui feroient bien du fracas.

Morgan ayant appris ces nouvelles, raſſembla ſes gens, & leur repréſenta que ſi on donnoit le loiſir aux Eſpagnols de ſe rallier dans la ville, on ne pourroit plus la prendre ; qu'il falloit marcher promptement pour y être auſſi-tôt qu'eux, & leur empêcher l'entrée. Il fit la revue, & on trouva qu'il n'y avoit que deux Flibuſtiers de morts, & deux de bleſſés.

On prendra peut-être ceci pour une fable, eu égard aux différentes forces des deux partis, dont l'un étoit plus conſidérable que l'autre, & tous deux également animés : car il eſt étonnant que les Aventuriers ſe ſoient retirés du combat avec ſi peu de perte, & les Eſpagnols avec un ſi grand déſavantage ; qu'il en demeura plus de ſix cens ſur la place. C'eſt pourtant un événement dont j'ai été témoin moi-même.

Morgan s'avança donc vers la ville, exhortant ſes gens à ne ſe pas abandonner les uns les autres ; mais à combattre courageuſement comme ils avoient déja fait, ſans leur déguiſer toutefois que ce ſecond combat ne ſeroit pas ſi facile que le premier. Les Aventuriers, conduits par le capitaine de la cavalerie Eſpagnole qu'ils avoient fait pri-

ſonnier, marcherent par le chemin de *Porto-Bello*, où il n'y avoit aucun péril.
Prise de Panama. Etant entrés dans la ville, & voyant qu'il n'y avoit perſonne, ils coururent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ſans ſonger à l'avis qu'on leur avoit donné d'éviter le canon qui étoit dans la grande place. Quelques-uns s'y expoſerent, en pourſuivant deux ou trois hommes qu'ils avoient vu fuir.

Auſſi-tôt on tira le canon, qui en bleſſa vingt-cinq ou trente, & en tua bien autant ; mais il n'y eut que cette décharge : car à l'inſtant les Aventuriers fondirent ſur les canoniers, & paſſerent au fil de l'épée ceux qu'ils trouverent dans la ville. Dès que Morgan ſe vit maître de *Panama*, il fit aſſembler ſon monde & défendit de boire du vin, aſſurant que les priſonniers Eſpagnols l'avoient averti qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné. Cela n'étoit pas vrai ; mais Morgan vouloit empêcher ſes gens de s'énivrer, ce qu'ils auroient fait ſans cette appréhenſion.

CHAPITRE XII.

Morgan envoie ses gens en course, fait brûler Panama, & retourne à Chagre.

MOrgan, après avoir donné ses ordres, & distribué ses gens dans des quartiers différens, fit équiper une barque qui étoit demeurée dans le port, remplie de marchandises, & de hardes que les Espagnols vouloient sauver; mais ils n'en avoient pas eu le temps, parce que la mer avoit baissé avant que leur barque fût chargée, & ne croyant pas que les Aventuriers entrassent si-tôt dans la ville ils attendoient la premiere marée pour sortir. Mais ils furent prévenus, car Morgan la fit au plutôt décharger pour y embarquer 25 hommes bien armés, avec un guide Espagnol. Il donna le commandement de cette barque à un capitaine Anglois, & demeura dans *Panama*.

Avant que cette ville fût brûlée, elle étoit située sur le rivage de la mer du Sud, dans l'Isthme du même nom, au neuvieme degré de latitude Septentrionale; on la voyoit alors ouverte de tou- Description de Panama.

tes parts, & sans murailles, n'ayant pour toute forteresse que deux redoutes, l'une sur le bord de la mer avec six pieces de canon de fonte, l'autre vers le chemin de *Cruz*, sur laquelle il y avoit 8 pieces de canon de bronze ; outre cela on y trouvoit encore pieces de bronze, tirant 24 12 & 8 livres de balle. Elle pouvoit contenir six à sept mille maisons toutes bâties de bois de cedre : on en voyoit quelques-unes de pierre, mais en petit nombre. Les rues étoient belles, larges, & les maisons également bâties. Il y avoit huit Monasteres, tant d'hommes que de femmes, une église épiscopale, une paroissiale, & un hôpital administré par des filles religieuses.

C'étoit en cette ville que venoient les marchandises du *Perou*, il arrivoit tous les ans une flotte de ce pays, chargée de barres d'or & d'argent pour le roi, & pour les marchands. Quand elle s'en retournoit, elle chargeoit les marchandises qui étoient à *Panama*, pour les royaumes du *Perou* & de *Chili*, avec les Negres que les Génois envoyent en ce lieu pour travailler aux mines de ces deux royaumes. Il y avoit plus de deux mille mulets entretenus

toute l'année, & employés à porter l'or & l'argent qui venoit du *Perou* à cette ville, pour être embarqué à *Porto-Bello* sur les galions du roi d'Espagne. Cette ville étoit environnée de très-beaux jardinages & de maisons de plaisance, qui appartenoient aux plus riches marchands des Indes du roi d'Espagne. Elle étoit gouvernée par un président qui étoit aussi capitaine général du royaume de terre ferme, dont l'autorité s'étendoit encore sur les villes de *Porto-Bello* & de *Nata*, & sur les bourgs de *Cruz*, *Penome*, *Capira* & *Veragua*, tous peuplés par les Espagnols.

A l'égard du spirituel, Panama avoit un évêque suffragant de l'Archevêque du Perou & primat du royaume de terre ferme. Ce royaume est un des meilleurs des Indes, tant pour la bonté de son climat, que pour la fertilité de ses contrées, qui sont riches en mines de toute sorte de métaux, & de bois à bâtir des navires, dont on pourroit peupler les deux mers, du Sud & du Nord; sans compter la fertilité du terroir, qui produit toutes les choses nécessaires à la vie. Les Espagnols y nourrissent une très-grande quantité de bétail, & ils tirent un profit considérable des cuirs seulement.

Voilà ce qui se peut dire en général de l'Isthme & de la ville de Panama, qui fut brûlée par les Aventuriers en l'an 1670 & rebâtie par les Espagnols en un lieu plus commode que celui où étoit l'ancienne, parce que le Port en est meilleur, & l'eau douce en plus grande abondance, étant sur le bord d'une riviere qui se décharge dans la mer du Sud, & qui peut donner entrée à plusieurs beaux Vaisseaux. Cette riviere est nommée par les Espagnols *Rio Grande*, elle est d'une grande étendue, comme on le peut voir.

Visite de Panama. ce qu'on y trouve.

La Barque que Morgan avoit envoyée sur la mer du Sud ne fut pas plutôt partie, que ses gens visiterent la ville de *Panama*, & fouillerent les maisons les plus apparentes. Ils trouverent quantité de Magasins pleins de marchandises, que les Espagnols avoient laissées, n'ayant pas assez de vaisseaux pour les embarquer, ni assez de temps pour les emporter, quoiqu'ils eussent eu un mois entier pour cela. Ceux qui n'avoient pas le crédit de les mettre dans des Vaisseaux pour les sauver par mer, qui étoit la voye la plus sûre, les emmenoient par terre avec des Mulets.

Il y avoit encore beaucoup d'autres magasins,

magasins, les uns pleins de farine, les autres d'instrumens de fer, pour porter au Perou, où ce métal vaut huit piastres la robe, qui est un poids Espagnol pesant 25 livres. Ces instrumens consistoient en houes, haches, enclumes, socs de charrue, & généralement tous ceux qui servent aux mines d'or & d'argent. Il y avoit aussi quantité de vin, d'huile d'olive & d'épiceries : en un mot tout ce qu'on pouvoit rencontrer dans une des plus fameuses villes de l'Europe, car celle-ci étoit le magasin de plusieurs provinces & royaumes de l'Amérique, qui sont sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Morgan qui craignoit que les Espagnols ne le vinssent surprendre la nuit, fit mettre le feu subtilement le soir à quelques maisons écartées, & fit courir le bruit parmi les prisonniers, & parmi ses gens mêmes, que les Espagnols étoient les auteurs de cet incendie, qui gagna tellement, qu'avant qu'il fût nuit la ville étoit à moitié brûlée. Il y eut quantité d'esclaves & d'animaux qui périrent dans cet embrasement. Le lendemain elle se trouva entiérement consumée, excepté la maison du président, qui étant un peu éloignée, n'eut

Morgan fait brûler Panama, & pourquoi.

aucun dommage, outre un petit coin, où il resta cinq ou six cens maisons de muletiers, & deux cloîtres, savoir celui de Saint Joseph, & celui des religieux de la Rédemption.

Les Aventuriers coucherent cette nuit hors de la ville, de peur que les Espagnols ne les vinssent attaquer, & le matin Morgan détacha six hommes par compagnie dont il fit un corps. Il envoya à *Chagre* annoncer la victoire qu'il avoit remportée, & voir si les gens qu'il avoit laissés au fort n'avoient besoin de rien. Il fit encore deux détachemens de la même force pour aller en parti; ces trois corps faisoient chacun cent quatre-vingts hommes. Morgan employa les autres à mener le canon, dont les affuts n'étoient pas brûlés; il le fit placer autour de l'église des Peres de la Trinité, & s'y retrancha en cas qu'il fût attaqué. On y mit les blessés avec les prisonniers qu'on tint en des lieux séparés.

Belle prise manquée. La barque que Morgan avoit envoyée sur mer revint avec trois autres chargées de pillage & de prisonniers; mais ils avoient manqué la plus belle prise du monde. Le même soir qu'ils étoient partis, ils arriverent à une des

petites iſles qui ſont devant *Panama*, où ils prirent la chaloupe d'un vaiſſeau du roi d'Eſpagne de quatre cens tonneaux. Il y avoit dans cette chaloupe ſept hommes qui dirent aux Aventuriers que l'argent du roi étoit dans ce vaiſſeau, que les tréſors des égliſes de *Panama*, avec la plupart des religieux & religieuſes, & les femmes des plus fameux marchands de *Panama* avec leurs pierreries & leurs richeſſes, y étoient encore; ſi bien que ce bâtiment n'avoit aucun leſt, ni aucune des autres choſes que l'on a coutume de mettre au fond du vaiſſeau pour ſervir d'équilibre; c'étoit tout l'or & l'argent de *Panama* qui ſervoit à cet uſage. Ils ajouterent que ce vaiſſeau n'étoit monté que de ſix pieces de canon, avec peu d'hommes & beaucoup d'enfans, qui ne craignoient rien, ne croyant pas que les Aventuriers euſſent des bâtimens pour venir ſur cette mer.

Le capitaine Chart, qui commandoit ces Aventuriers, crut que le navire ne pouvoit lui échapper parce qu'il en avoit pris la chaloupe, & que le navire même n'avoit point d'eau. Comme il étoit tard, il ne fit aucune diligence, & il s'imagina qu'il pouvoit attendre juſqu'au

lendemain matin. Ses gens & lui passerent la nuit à boire & à se divertir avec des femmes Espagnoles qu'ils avoient prises sur les petites isles.

Le lendemain matin il pensa à poursuivre sa proie ; mais le navire, voyant que sa chaloupe ne revenoit point, & s'étant douté qu'elle étoit prise, avoit levé l'ancre, & pris la fuite. Les Aventuriers s'en étant apperçus, jugerent qu'il amasseroit des forces, & qu'ils ne seroient pas assez de monde pour le prendre. Ils en allerent querir à *Panama*, où ils arriverent le soir avec les trois barques qu'ils avoient prises.

Morgan ayant entendu ce qui s'étoit passé, les renvoya dans de plus grandes barques remplies de gens suffisamment. Les prisonniers de la chaloupe dirent que le navire n'étoit pas en état de faire voile, faute d'eau, de vivres ; de cordages & d'agrêts ; mais aussi qu'il pourroit s'être retiré quelque part, & mis en état de se défendre, après avoir débarqué les femmes & les enfans qui ne faisoient qu'embarrasser.

Ceci me donne lieu de faire une réflexion. Comme les Aventuriers jettent la terreur par-tout où ils passent, on voit souvent que les Espagnols se croient

vaincus avant de combattre, & qu'ils semblent ne se défendre que pour avoir le temps de sauver leurs biens ; ensorte que si les Aventuriers, dans leurs entreprises comme celle dont il s'agit, menoient assez de monde pour en disperser sur terre & sur mer, tout ce que l'on voudroit sauver sur l'un & sur l'autre élément tomberoit infailliblement entre leurs mains, rien ne leur échapperoit, leurs gains seroient prodigieux, & la perte des Espagnols inestimable.

Les deux partis que Morgan avoit envoyés à la campagne depuis deux jours, revinrent avec plus de cent mulets chargés de butin & d'argent, & plus de deux cens prisonniers, que l'on mit dans l'église, dont les Aventuriers avoient fait un corps-de-garde. On leur donna la gêne dès qu'ils furent arrivés, aucun n'en fut exempt, & plusieurs l'eurent si fort, qu'ils en moururent. Les Aventuriers ne se soucioient pas de s'en défaire, car ils ne leur étoient qu'à charge, la plus grande partie des vivres ayant été brûlés avec la ville.

Riches prises que plusieurs partis amenent.

L'autre parti qu'on avoit envoyé à *Chagre*, rapporta la nouvelle que tout y étoit en bon état ; que le commandant du château avoit envoyé deux petits

vaisseaux croiser devant la riviere, afin de découvrir le secours qui pourroit venir par mer aux Espagnols; & que ces deux bâtimens avoient donné la chasse à un navire de la même nation, lequel se voyant pressé, étoit venu se réfugier dans la riviere de *Chagre*; que ceux du fort le voyant venir avec le pavillon Espagnol n'avoient pas manqué d'arborer le pavillon Espagnol, & de faire paroître quelques Espagnols; qu'ainsi ce navire croyant éviter un malheur, étoit tombé dans un autre, car on s'en étoit emparé. Ce bâtiment venoit de Carthagene, chargé de maïs, d'autres vivres, & de quelques émeraudes.

Bâtiment qui vient de Carthagene.

Ces bons succès déterminerent Morgan à demeurer à *Panama* plus long-temps qu'il n'auroit fait. Il attendit avec tranquillité les barques qui étoient allées après le grand navire; mais elles revinrent sans l'avoir trouvé, quoique les Aventuriers eussent fait toute la diligence imaginable. Ils amenerent quelques barques chargées de pillage, d'argent & de prisonniers, & un navire qu'ils avoient pris venant de *Païta*, ville du Perou, chargé de biscuit, de sucre, de savon, & de drap du Perou, avec vingt mille piastres en argent monnoyé.

Les gens de ce navire furent fort surpris de trouver là des Anglois, parce que l'on y en n'avoit point vu depuis que *Drac*, ce fameux Aventurier, y étoit entré par le *Golphe de Darien*.

Si les gens que Morgan envoyoit en course étoient ainsi en action, ceux qu'il retenoit avec lui ne demeuroient pas oisifs; tous les jours il partoit un parti de deux cens hommes, qui n'étoient pas plutôt revenus, qu'on en renvoyoit un autre. Ceux qui restoient à la ville fouilloient dans les mazures des maisons brûlées, & ils trouvoient de l'argent que les Espagnols avoient caché dans des puits. Les autres brûloient des dentelles & des étoffes, afin d'en tirer l'or & l'argent; parce que ces ouvrages de manufactures auroient été trop long-temps à embarquer, & trop difficiles à transporter dans la mer du nord, outre que l'on craignoit que les Espagnols ne rassemblassent toutes leurs forces pour attaquer les Flibustiers dans leur retraite. Morgan se plaignit que les partis qu'il envoyoit ne faisoient pas assez bonne expédition, il voulut y aller lui-même à la tête d'un parti de trois cens cinquante hommes, & lorsqu'il trouvoit des Espagnols il leur faisoit don-

Aventuriers toujours en action.

ner la gêne d'une maniere extraordinaire.

J'en rapporterai ici un exemple, sur lequel on pourra juger du reste. Un pauvre Espagnol étant entré dans une maison de campagne appartenant à un marchand de *Panama*, y trouva quelques hardes qu'on avoit laissées çà & là en se sauvant. Cet homme s'accommoda sur le champ de linge & de quelques vêtemens meilleurs que les siens ; il les changea, prit une chemise blanche & un caleçon de dessous de taffetas rouge. Il avoit ramassé une clef d'argent qui servoit à l'ouverture de quelque cassette, & n'ayant point de poche pour la mettre, il l'avoit attachée à l'éguillette de son caleçon.

Aventure d'un Espagnol.

Là dessus les Aventuriers entrerent dans la maison, prirent cet homme, & le voyant ainsi paré, crurent qu'il en étoit le maître. Il avoit beau montrer ses méchans habits qu'il venoit de quitter, disant qu'il étoit un pauvre homme, & que le hazard l'avoit conduit en ce lieu, ils lui firent souffrir des tourmens incroyables ; & comme il ne confessoit rien, ils les redoublerent. Enfin voyant qu'il ne pouvoit en revenir, ils l'abandonnerent à des Negres qui l'acheverent à coups de lances.

Morgan avoit passé huit jours à exercer des cruautés inouïes, en pillant les Espagnols; le grand butin qu'il avoit amassé, l'obligea de retourner à *Panama*. Il trouva les barques revenues de course, qui avoient encore amené quantité de pillage & de prisonnieres, entre lesquelles il y en avoit une que l'on distinguoit des autres. Toutes ses manieres marquoient une personne de qualité : ce n'étoit pourtant que la femme d'un Marchand que quelques affaires avoient obligé de passer au Perou. Il l'avoit laissée en partant entre les mains de ses proches, avec qui elle s'étoit sauvée; elle venoit d'être prise.

Cette femme étoit alors fort négligée : mais une grande jeunesse accompagnée de ses charmes, la paroient naturellement; car avec des cheveux du plus beau noir du monde, on lui voyoit une blancheur à éblouir, & les yeux extrêmement vifs. Elle avoit aussi de la taille, de la gorge & de l'embonpoint, ce qu'il lui en falloit pour s'attirer des regards, & la fierté Espagnole, qu'on a peine à souffrir dans celles de sa nation, plaisoit en elle; elle n'y paroissoit que pour lui concilier du respect, & pour relever sa beauté. En un mot Histoire de la belle Espagnole.

je n'ai jamais vu, ni dans les Indes, ni dans l'Espagne, une femme plus accomplie.

Morgan amoureux.

Elle toucha le cœur de Morgan, & tous ceux qui la virent envierent le bonheur d'en être aimé ; ils l'auroient disputé à Morgan même, sans la déférence qu'ils avoient pour lui. On s'apperçut de sa passion à ses habits, qu'il prit plus propres, & à son humeur qu'il rendit plus sociable. Il eut soin de faire séparer cette prisonniere des autres, & ordonna qu'elle ne manquât de rien ; il mit des Esclaves auprès d'elle pour la servir, & donna la liberté à ses amies de converser avec elle ; ce qui lui fit dire, que les Corsaires étoient aussi galans que les Espagnols : & plusieurs femmes de sa suite, considérant les Aventuriers, s'écrioient toutes surprises : *Hé mon Dieu ! les Pirates sont hommes comme les Espagnols*. Ces femmes s'exprimoient ainsi, parce que leurs maris leur faisoient accroire que les Anglois étoient des monstres hideux ; & pour les en convaincre, ils leur promettoient souvent de leur en apporter des têtes. Elles étoient même si frappées de cette prévention, que plusieurs d'entr'elles m'ont ingénuement avoué,

Prévention des femmes Espagnoles

qu'elles ne pouvoient s'empêcher d'admirer que nous fussions des hommes comme les autres. contre les Aventuriers.

Cependant la Dame Espagnole recevoit les bienfaits & les visites de Morgan de la maniere du monde la plus obligeante, ne les attribuant qu'à la bonté de son naturel, qu'on admiroit dans un homme de ce caractere. Mais elle fut bien surprise lorsqu'une Esclave qui la servoit, & que Morgan avoit gagnée, lui découvrit les sentimens de l'Aventurier amoureux, qui lui faisoit demander des choses qu'elle étoit bien éloignée d'accorder. Elle résolut de lui parler elle-même, & un jour qu'il vint la voir elle le fit en ces termes.

„ Il est vrai, *lui dit-elle assez doucement*, que l'on m'a fait entendre, (& „ je pense même vous l'avoir dit) que „ vos semblables étoient sans humanité, „ & abandonnés à toute sorte de vices, „ je suis convaincue de votre humanité „ par les bons offices que vous m'avez „ rendus jusques ici, & il ne tiendra qu'à „ vous, qu'en tenant une conduite dif- „ férente de celle que vous tenez à mon „ égard, je ne sois également persuadée „ de votre vertu, afin que je n'ajoute „ plus de foi aux bruits désavantageux

„ qui courent de vous, & que détrom-
„ pée par ma propre expérience, je
„ puisse aussi détromper les autres.

Morgan étoit trop préoccupé des charmes de la belle Espagnole pour songer à ses discours : Il crut même dans ce moment que son refus n'étoit pas sincere, & voulut s'émanciper ; mais elle le repoussa avec force, & lui fit voir dans cette occasion tant de sagesse & de courage, qu'elle réprima son insolence, & confondit sa brutalité. Il se retira ; mais il conçut un secret dépit de sa fierté, dont il résolut de se venger.

Pour cela il lui fit faire sous main tous les déplaisirs qu'il put s'imaginer, il donna des ordres séveres, qu'il désavouoit adroitement en sa présence, pour lui faire mieux sentir les services qu'il lui rendoit, & l'assurer de sa bonne volonté.

On la sollicita encore de sa part avec beaucoup d'instance ; mais à ces nouvelles poursuites elle fit de nouveaux refus, & un jour que les femmes qui la servoient d'intelligence avec Morgan, l'avoient laissée seule avec lui sous divers prétextes, il la pressa plus fortement que jamais ; elle lui résista de même, & comme il la tenoit embrassée

pour lui faire violence, elle s'arracha d'entre ses bras, & s'éloignant de lui avec précipitation. „ Arrête, *lui cria-„ t-elle, voyant qu'il vouloit la suivre*; ar-„ rête & ne t'imagine pas, qu'après „ m'avoir ôté les biens & la liberté; tu „ puisses aussi facilement me ravir ce qui „ m'est plus précieux que tout le reste. Puis s'approchant de lui toute furieuse, sur le point qu'il avançoit vers elle : „ Apprends, *poursuit-elle*, que je sais „ mourir, & que je me sens capable de „ porter les choses à la derniere extrêmi-„ té contre toi & contre moi-même. A ces mots, tirant un poignard qu'elle tenoit caché, elle le lui auroit plongé dans le sein s'il n'avoit évité le coup; car Morgan, surpris d'une action si déterminée & si imprévue, avoit reculé quelques pas. Il reconnut par-là que cette femme seroit toujours inflexible, il la quitta outré de rage, & résolut de ne la plus revoir.

Dès ce moment il commença à changer de conduite à son égard; il retira d'auprès d'elle les Esclaves qui la servoient, & les femmes qui l'entretenoient, & ne lui fit donner que ce qu'il falloit pour conserver sa vie. Enfin il la fit avertir de payer trente mille piastres

pour sa rançon, sinon qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour mieux couvrir son jeu, & afin qu'on ne soupçonnât rien d'un si prompt changement, il s'avisa de faire courir le bruit que cette femme s'entendoit avec ses ennemis; qu'on avoit surpris des Lettres qu'elle envoyoit, & qu'elle recevoit d'eux; qu'il en feroit même voir une écrite de sa propre main. Cette accusation fut cause qu'on ne trouva plus si étrange les mauvais traitemens qu'elle recevoit de lui.

Murmures des Aventuriers contre Morgan.

J'oubliois à dire que les Aventuriers, qui croyoient Morgan favorisé de la belle Espagnole, jaloux de son bonheur, commençoient à murmurer, s'imaginant que retenu par son amour il les arrêtoit dans ce pays, & qu'enfin ce retardement donneroit lieu aux Espagnols de les y surprendre, & de les priver des avantages qu'ils avoient, & de ceux qu'ils pourroient encore avoir. Mais ils changerent bientôt de pensée, lorsqu'ils virent que Morgan se préparoit à retourner à *Chagre*.

En effet, il avoit séjourné trois semaines à *Panama* sans presque rien faire, & les partis qu'il envoyoit ne trouvoient plus rien. Il donna donc ordre

à chaque Compagnie d'amener un certain nombre de mulets, de charger le pillage, & de le porter à *Cruz*, pour l'embarquer sur la riviere, & le transporter à *Chagre*.

Comme il faisoit ces préparatifs, cent des siens complotterent ensemble, & résolurent de s'emparer du navire & des barques qu'on avoit prises sur la mer du Sud, d'aller en course, & d'abandonner Morgan. Leur dessein étoit de bâtir un Fort sur une isle, pour y cacher ce qu'ils prendroient & quand ils auroient assez de pillage, ils devoient s'assûrer d'un grand navire Espagnol, & d'un bon Pilote, afin de se retirer ensuite par le détroit de Magellan. Conjuration découverte.

Ce complot étoit si bien arrêté entr'eux, qu'ils avoient déja caché une partie des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils vouloient se saisir de quelques pieces de canon qui étoient à *Panama*.

Ils étoient sur le point d'exécuter leur entreprise, lorsque l'un d'entr'eux en vint avertir Morgan, qui à l'heure même envoya couper les mâts du grand navire, & désagréer les barques. Il ne coula pas le navire à fond, à la priere du Capitaine qui en étoit le maître, auquel il le rendit.

Les mulets que Morgan avoit commandés furent prêts en peu de jours; on fit des ballots de tout butin, & quoiqu'on n'emportât presque autre chose que de l'argent, comme il y en avoit quantité, soit en vaisselle soit en ornemens d'Eglise, il tenoit bien de la place : ainsi on fut obligé de le casser, & de le réduire au moins d'espace qu'il fut possible, afin qu'il n'en occupât pas tant, & qu'on pût l'emporter plus aisément.

Consternation des prisonniers.

Après cela Morgan fit savoir aux prisonniers, qu'il étoit dans le dessein de partir incessamment, & que chacun songeât à payer sa rançon, ou qu'il les emmeneroit avec lui. A ces menaces il n'y eut personne qui ne tremblât, personne qui n'écrivît, l'un à son pere, l'autre à son frere, tous enfin à leurs amis, pour être promptement délivrés.

On taxa les Esclaves & les gens libres, en sorte qu'il n'y eut personne qui ne sût ce qu'il devoit donner. On envoya deux Religieux pour apporter la rançon de leurs freres prisonniers.

Alors Morgan apprit que le Président de *Panama*, Dom Juan Perès de Gusman, rassembloit son monde, qu'il avoit pris le bourg de *Cruz*, où il s'é-

toit retranché, & que là il se préparoit à s'opposer à son passage. On détacha un parti de cent cinquante hommes, pour en savoir la vérité, avec ordre d'aller à *Cruz*, & même jusqu'à *Chagre*, faire venir les canots & les chattes; afin d'embarquer le pillage. Ce parti ne fut pas long-temps à revenir. Il rapporta qu'il n'avoit rien vu, & que des gens qu'il avoit pris & interrogés sur ce sujet, n'avoient rien dit; mais qu'il étoit vrai que le président avoit voulu rassembler son monde, & même mandé du secours de *Carthagene*; mais qu'il n'avoit pu trouver personne qui voulût le seconder. Ils ajouterent, que les Espagnols avoient eu une telle peur lorsqu'ils virent défaire en si peu de temps leur cavalerie à la Savane, qu'ils fuyoient sans s'arrêter; qu'ils ne se fioient pas même les uns aux autres; & que lorsqu'ils s'entrevoyoient de loin, croyant appercevoir des François & des Anglois, ils fuyoient encore de plus belle.

Secours que l'on mande à Carthagene.

Morgan avoit attendu quatre jours après la rançon des prisonniers, lorsqu'ennuyé d'attendre il résolut de partir. Dès le matin il fit charger l'argent sur des mulets, enclouer le canon, &

rompre les culasses & les tenons, de maniere qu'on ne pût plus s'en servir. Après quoi il mit son armée en ordre, une partie devant, l'autre derriere, & au milieu les prisonniers au nombre de cinq à six cens personnes, tant hommes que femmes & enfans ; & cela fait, il fallut partir.

Spectacle touchant.

A la vérité c'étoit un spectacle touchant, ils se regardoient tristement les uns les autres sans rien dire, on n'entendoit que des cris & des gémissemens. Ceux-ci pleuroient un frere, ceux-là une femme qu'ils quittoient, tous généralement leur patrie qu'ils abandonnoient ; car ils croyoient que Morgan les emmenoit à la Jamaïque, quoique ce ne fût pas son dessein, & qu'il n'eût envie que de leur en faire la peur afin d'avancer par là le paiement de leur rançon. Le soir Morgan fit camper son armée au milieu d'une grande Savane, sur le bord d'une petite riviere dont l'eau étoit très-bonne. Ce qui arriva fort à propos ; car ces pauvres gens ayant marché au plus fort de la chaleur, étoient si pressés de la soif, qu'on vit des femmes qui avoient des petits enfans à la mamelle, demander les larmes aux yeux, un peu d'eau, dans laquelle

ils délayoient de la farine pour donner à leurs enfans ; car ces malheureuses meres ayant beaucoup souffert, n'avoient plus de lait pour les nourrir.

Le lendemain matin cette pitoyable marche recommença avec les pleurs & les gémissemens, & sur le milieu du jour, que la chaleur étoit dans sa plus grande force, deux ou trois femmes tomberent pâmées. On les laissa sur le chemin, elles paroissoient mortes ; si elles ne l'étoient pas, elles le contrefaisoient bien. Il y en avoit de jeunes & d'aimables, à qui les Flibustiers faisoient assez de bien, mais par intérêt. Celles qui avoient leurs maris étoient secourues, il les aidoient à porter leurs enfans & faisoient pour elles tout ce qui leur étoit possible.

Enfin Morgan arriva à *Cruz* : on déchargea aussi-tôt les mulets dans le magasin du roi ; & les Aventuriers avec les prisonniers camperent tout autour.

Les Espagnols avoient été un peu lents à apporter la rançon : mais quand ils virent que c'étoit tout de bon qu'on emmenoit les prisonniers, ils se hâterent, & se trouverent à *Cruz* un jour après Morgan. Les deux Peres dont nous avons parlé étoient aussi avec eux, ils

apportoient de quoi retirer leurs freres, & les autres religieux qu'on retenoit. La belle Espagnole que Morgan avoit aimée & persécutée, fut dans la derniere consternation lorsqu'elle vit revenir les Peres sans apporter d'argent pour elle, quoiqu'elle les eût priés d'en demander à ses parens, sans quoi Morgan l'avoit assurée qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Par là on peut se figurer quel fut son désespoir.

Trom-perie de deux re-ligieux.

Le lendemain de l'arrivée des Peres, il vint un esclave avec une lettre pour cette Dame, qui étoit sa maîtresse. Elle la lut, & la montra ensuite à Morgan, qui y vit bien distinctement, qu'on avoit mis entre les mains des peres trente mille piastres pour la rançon de la Dame Espagnole, dont ils avoient racheté leurs freres, au lieu d'elle. Morgan ne put se dispenser d'en faire justice, il laissa aller paisiblement cette Dame avec ses parens, qui étoient aussi prisonniers, & retint tous les moines, qu'il résolut d'emmener à *Chagre*. Ils prierent qu'on donnât à deux d'entr'eux la liberté d'aller chercher de l'argent, pendant que les autres demeureroient en ôtage, & cette grace leur fut accordée.

Justice de Morgan.

Les canots & les deux chattes que

Morgan avoit commandées, arriverent; on y embarqua le pillage avec le riz & le maïs qu'on avoit amassé autour de *Panama* & de *Cruz*. On fit embarquer aussi quelques prisonniers qui n'avoient pas payé leur rançon, & cent cinquante Esclaves. Ils partirent en cet état de *Cruz* le 5 mars 1670. Cette séparation fit répandre quantité de larmes, aux uns de douleur, aux autres de joie. Ceux qui étoient libres témoignoient leur allégresse, en remerciant Dieu de les avoir délivrés. Ceux qui ne l'étoient pas, s'affligeoient d'être réduits à passer leur vie avec des gens dont ils n'avoient rien de bon à attendre. Ils furent mis dans des canots avec autant d'Aventuriers qu'il en falloit pour les conduire; & comme ces canots étoient trop chargés, une partie des Aventuriers alla par terre.

Triste séparation, & ses différens effets.

Deux jours après ils arriverent à *Barbacoas*, où les religieux vinrent payer la rançon de leurs freres & les délivrer; ce qui donna beaucoup de joie à Morgan, qui auroit été obligé de les laisser aller; car c'étoit toujours autant de pris.

Avant que de passer outre, Morgan fit entendre à ses gens, que c'étoit la

coutume de jurer qu'on ne retenoit aucune chose; mais que comme on avoit vu souvent plusieurs personnes jurer à faux, il étoit d'avis pour obvier à la mauvaise foi, que chacun souffrît qu'on le fouillât. Plusieurs ne purent souffrir cette proposition; mais ils ne se trouverent pas les plus forts, & bon gré malgré il fallut y consentir.

Morgan fait fouiller ceux de sa flotte. Danger qu'il court.

Morgan se fit fouiller le premier; chacun, à son exemple, se dépouilloit, & étoit fouillé; on déchargeoit les armes avec des tire-bourres, pour voir s'il n'y auroit point quelques pierres précieuses cachées dedans. Les lieutenans de chaque équipage étoient commis pour fouiller tout le monde; on leur avoit fait prêter serment de s'en acquitter avec exactitude, sans favoriser personne, & de rapporter fidelement ce que l'on trouveroit sur qui que ce fût, sans pourtant nommer personne.

A la vérité Morgan fit là un coup de maître; mais ce ne fut pas sans beaucoup risquer : car plusieurs murmuroient furieusement, & vouloient lui casser la tête avant qu'il arrivât à la Jamaïque. Cependant comme tous les esprits ne sont pas de même trempe, ceux qui étoient les plus sages arrête-

tent les plus emportés, leur faisant connoître que malgré cela chacun avoit lieu d'espérer un bon partage. Enfin Morgan arriva victorieux à *Chagre.* Ceux du château furent réjouis de le revoir; car ils s'ennuyoient dans ce lieu, où ils ne faisoient pas grand'chere, ne mangeant qu'une fois le jour un peu de maïs, dont il falloit se contenter, ne trouvant rien à tirer dans les bois.

Estimation du pillage.

Le lendemain on estima le pillage, & on trouva qu'il montoit à quatre cens quarante-trois mille deux cens livres, comptant l'argent rompu à dix piastres la livre. Les pierreries furent vendues d'une maniere assez inégale; car les unes le furent trop, & les autres trop peu. Morgan & ceux de son parti, qui en acheterent un grand nombre, y firent fort bien leur compte, outre celles qu'ils avoient retenues, & qui ne leur coûtoient rien.

D'ailleurs, quelques Aventuriers avouerent qu'ils avoient apporté bien des choses considérables que l'on n'avoit pas mises à l'encan. Dès-lors chacun commença à murmurer hautement; mais on sut les appaiser, en leur faisant espérer qu'ils seroient contens. Il n'y avoit personne qui ne s'attendît d'a-

voir au moins mille écus pour sa part; & ils furent bien étonnés après le partage fait, lorsqu'ils virent que tout étoit d'un côté, & presque rien de l'autre, Morgan & ceux de sa cabale ayant détourné la meilleure part. Il n'en falloit pas tant pour porter ces gens là à d'étranges extrêmités. Il s'en trouva qui ne menacerent de rien moins que de se saisir de la personne de Morgan & de ses effets. D'autres parloient de lui faire sauter la cervelle. Les moins emportés vouloient lui faire rendre compte de ce qu'on lui avoit mis entre les mains.

Tandis qu'ils formoient ces résolutions, sans en exécuter aucune, Morgan qui avoit intérêt d'être instruit de tout, détachoit des espions pour savoir leur pensée, & pour les adoucir autant qu'il étoit possible. Mais quelque chose qu'on leur pût dire, ils en revenoient toujours à considérer le grand butin qu'on avoit fait, & le peu de profit qu'ils en tiroient. Morgan n'oublioit rien pour les éblouir : il ordonna de délivrer les vivres du fort à tous les vaisseaux, & envoya les prisonniers de l'isle *Sainte Catherine* à *Porto Bello*, avec ordre de demander la rançon du fort de *Chagre*, que l'on refusa de payer,

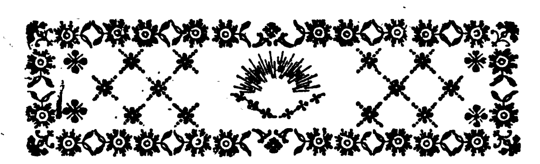
de

de maniere qu'après en avoir enlevé le canon & les autres munitions de guerre, il le fit démolir.

Malgré tout cela, Morgan ne s'apperçut que trop que le nombre & l'animosité des mécontens augmentoient sur sa flotte; il craignit enfin que leur ressentiment n'allât jusqu'à lui jouer un mauvais tour. Il sortit de la riviere de *Chagre*, sans faire aucun signal, accompagné seulement de quatre vaisseaux qui le suivirent, dont les capitaines ses confidens avoient participé au vol insigne fait à leurs camarades.

Fuite de Morgan : vol qu'il fait aux Aventuriers.

Quelques Aventuriers François voulurent le poursuivre, & l'attaquer; mais ils s'en aviserent trop tard. Morgan fit route en diligence pour la Jamaïque, où il s'est enfin retiré, & où il a épousé la fille d'un des principaux officiers de l'isle, sans avoir eu envie depuis de retourner en course. Il est certain qu'il y auroit été très-mal venu, après avoir trompé si indignement les Aventuriers. A l'heure que je parle il est élevé aux plus éminentes dignités de la Jamaïque: ce qui fait voir qu'un homme, quel qu'il soit, est toujours estimé & bien reçu partout, quand il a de l'argent.



HISTOIRE DES AVENTURIERS *FLIBUSTIERS*,

Qui se sont signalés dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

Particularités historiques sur la perfidie de Morgan.

LE temps devoit avoir effacé de la mémoire des Aventuriers la perfidie de Morgan; cependant ils ressentoient aussi vivement le déplaisir qu'ils en

avoient reçu, que s'ils venoient de le recevoir. Un jour entr'autres que l'eau de vie jouoit son jeu dans chaque tête, ils s'emporterent furieusement contre lui. Les uns transportés de colere, tiroient leur sabre, avançant le bras pour frapper le traître Morgan comme s'il eût été présent. D'autres outrés de douleur montroient leurs blessures, dont le perfide emportoit la récompense. Tous généralement regrettoient leurs camarades, qui avoient exposé & même perdu leur vie pour les enrichir; ou pour mieux dire, ils regrettoient les richesses dont Morgan les avoit privés.

Pour moi j'examinois avec mes camarades la scélératesse de cet homme, & les circonstances odieuses dont elle se trouvoit accompagnée. Je leur faisois remarquer, qu'il avoit été beaucoup plus inquiet après avoir exécuté l'entreprise, qu'avant son exécution; qu'il avoit toujours quelques conférences particulieres avec trois ou quatre Aventuriers que nous appellions ses confidens; qu'il ne pouvoit même s'empêcher de leur parler à l'oreille, lorsqu'on étoit obligé de s'assembler; qu'enfin, lui qui en toutes rencontres avoit été fort ouvert avec nous, étoit devenu fort ré-

servé principalement lorsqu'on parloit de partager le butin.

Toutes ces choses bien pesées, leur disois-je, nous devoient faire entrer en de grands soupçons, & toutefois nous étions si persuadés qu'il étoit honnête homme, que nous ne pensions à rien moins qu'à ce qui est arrivé. Je me souviens d'une chose que je lui ai entendu dire, & d'une autre que je lui ai vu faire, qui devoient bien m'ouvrir les yeux.

Voici ce qu'il lui échappa de dire en ma présence. Un jour qu'il étoit auprès d'un de ses confidens, que je pansois d'une playe qui s'étoit rouverte : *Courage*, lui dit-il en Anglois, croyant que je ne l'entendois pas, *courage, guérissez-vous promptement, vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez encore à profiter de la victoire.* N'étoit-ce pas dire en bon François, comme l'événement ne l'a que trop confirmé : vous m'avez aidé à faire un grand butin, il faut que vous m'aidiez aussi à l'emporter.

Voici maintenant ce que je lui ai vu faire. Une autre fois que j'étois allé chercher quelque herbe dont j'avois besoin pour un remede, j'apperçus Mor-

gan seul dans un canot ; il étoit baissé, & mettoit dans un coin quelque chose que je ne pus discerner, à cause de l'éloignement. Ce qui me fit juger que c'étoit quelque chose de conséquence, c'est qu'il tournoit souvent la tête, pour voir s'il n'étoit point observé. Il m'apperçut, & vint aussi-tôt à moi assez interdit, à ce qu'il me sembloit. Quelque temps après il me demanda, (mais avec une indifférence fort étudiée) ce que je faisois en cet endroit, & s'il y avoit long-temps que j'y étois. Lorsqu'il m'interrogeoit ainsi, j'apperçus l'herbe que je cherchois, & ma réponse fut de la cueillir à ses yeux, & de lui en dire les propriétés. Il me tint plusieurs discours sans suite, & me fit aussi mal-à-propos plusieurs offres de service. Je m'étonnois que lui, qui étoit le plus fier de tous les hommes, & qui ne faisoit comparaison avec personne, prît le chemin que je tenois, quoique ce ne fût pas le sien. Par honnêteté je ne voulus pas le souffrir : il s'apperçut de sa bévue, & me quitta.

Examinant depuis toutes les particularités de cette aventure : *Voilà*, continuai-je, *ce qui m'est venu en pensée, fondé sur ce que l'on apportoit à Morgan toutes*

les pierres précieuses que l'on avoit trouvées dans le pillage, j'ai toujours cru qu'il avoit retenu les plus belles. En effet, on se ressouvenoit fort bien de lui en avoir mis entre les mains de considérables, & qui cependant ne parurent point à la distribution du butin. Il est à présumer que lui qui avoit dessein, comme on a vu, de nous faire tous fouiller, & de permettre qu'on le fouillât, n'avoit garde de porter sur lui les pierreries qu'il nous déroboit, encore moins de les mettre dans ses coffres qu'on pouvoit fouiller aussi-bien que lui. Cela me fait croire qu'il avoit pris le parti de les cacher dans un trou au coin du canot dont j'ai parlé & qu'effectivement il y en cachoit lorsque je le surpris. Il falloit sans doute que cette cachette fût pratiquée avec beaucoup d'adresse, puisqu'ayant visité le canot partout, je ne pus découvrir la moindre apparence de ce que je soupçonnois. Ce qui me confirma encore dans mes soupçons, c'est que Morgan étant en voyage, avoit grand soin de ce canot, & ne le perdoit jamais de vue.

C'est ainsi que chacun disoit sa pensée sur l'infâme conduite de ce traître, & il nous auroit été bien plus avanta-

geux de le faire dans le temps qu'on pouvoit y remédier : mais personne n'osoit alors s'expliquer sur ce sujet, craignant d'être décelé ; car Morgan, depuis sa victoire, devenoit tous les jours plus severe, & se rendoit redoutable par ses hauteurs.

Ce qui redoubloit notre désespoir, c'est que pendant que nous faisions toutes ces réflexions, aussi affligeantes qu'inutiles ; pendant que nous étions dans un méchant vaisseau, avec quelques pauvres esclaves aussi vieilles que laides, (car Morgan nous avoit ainsi partagés) le même Morgan étoit en repos à la Jamaïque, riche, heureux, & le plus content du monde entre les bras d'une belle & jeune épouse.

CHAPITRE II.

Histoire d'un Aventurier Espagnol.

LE mauvais état de notre vaisseau, & l'incertitude du lieu où nous irions le racommoder, nous donnoit beaucoup de peine, lorsqu'une de nos esclaves, qui connoissoit le pays, nous dit qu'aux environs il y avoit un vieux Aventurier

Espagnol, qui recevoit très-bien les Aventuriers François & Anglois, & commerçoit avec eux des marchandises qu'ils apportoient : qu'à la vérité il y avoit long-temps qu'elle étoit sortie du pays, & que l'Aventurier dont elle parloit étant fort âgé quand elle partit, elle ne savoit pas s'il seroit encore en vie ; mais que si nous voulions lui permettre d'aller s'en informer, elle reviendroit nous en rendre compte. La proposition de l'esclave fut bien reçue, & nous navigâmes du côté qu'elle nous marqua. Comme nous connoissions sa fidélité, nous la mîmes à terre, à l'endroit où elle voulut.

Elle revint un jour après son départ, & nous apprit que l'Aventurier Espagnol n'étoit point mort, qu'elle l'avoit vu de notre part ; qu'enfin il ne demandoit pas mieux que de nous accommoder de ce qui nous seroit nécessaire. Nous descendîmes à terre, & nous marchâmes en bon ordre vers l'habitation de l'Aventurier, l'esclave nous servant de guide. A peine avions-nous fait six heures de chemin, que nous apperçumes une forteresse, défendue par des fossés d'une grande profondeur, & par des murailles toutes couvertes de mous-

ſe, & extrêmement épaiſſes. Nous en fîmes le tour, & nous vîmes aux quatre coins quatre baſtions aſſez bienfaits, munis chacun d'une bonne batterie de canon. Nous déployâmes nos étendarts, nous battîmes la Diane, & il ne parut perſonne ; mais un quart-d'heure après nous apperçumes un homme au travers des embraſures d'un de ces baſtions, qui mettoit le feu au canon. Nous nous couchâmes tous à terre, ſurpris de la réception. Le canon tiré, & ſans effet, à cauſe de notre précaution, nous nous relevâmes, & nous nous mîmes hors de ſa portée. Nous croyions que l'eſclave nous avoit trahis & nous allions la mettre en pieces, lorſquelle courut vers la fortereſſe. Auſſi-tôt elle appella la ſentinelle, qui parut. Pourquoi, lui cria-t-elle, *votre maître manque-t-il de parole ? Ne m'a-t-il pas promis de recevoir les Aventuriers ?* Il eſt vrai, répondit la ſentinelle, mais il a changé d'avis.

Ces paroles nous firent connoître l'innocence de l'eſclave & la perfidie de l'Eſpagnol. Nous cherchions le moyen de nous en venger, lorſque nous vîmes quatre hommes. Ils nous crierent d'aſſez loin, qu'ils venoient de

la part de leur maître, & que si nous voulions les écouter, on pourroit accommoder les choses. Ils approcherent, & nous dirent que leur maître avoit coutume de bien recevoir les Aventuriers, lorsqu'ils députoient quelques-uns vers lui; mais que nous voyant un si grand nombre, il avoit crû que nous venions l'attaquer, & qu'il s'étoit mis en défense : Que si nous voulions envoyer de notre part autant de personnes qu'il en envoyoit de la sienne, ils demeureroient en ôtage pour sûreté.

Nous trouvâmes la proposition raisonnable, on envoya quatre hommes d'entre nous, & je fus du nombre parce que je parlois bien Espagnol. Lorsque nous fûmes arrivés, on nous introduisit auprès de l'Aventurier. Il étoit assis ayant deux vieillards à ses côtés. Nous le saluâmes, il baissa la tête sans pouvoir se lever de son siege, à cause de sa vieillesse. Cet homme me parut vénérable, & par son âge, & par sa bonne mine. Tout vieux qu'il étoit, il avoit encore les yeux bien ouverts, fort nets & fort riants. Les années ne le défiguroient point tant, qu'on ne remarquât en lui de certains traits qui plaisoient; ses rides même sembloient n'a-

voir fait que graver plus profondément, je ne sais quoi de majestueux qui régnoit sur toute sa physionomie.

Je lui fis un compliment, auquel il voulut répondre. Je dis qu'il voulut, car je ne lui vis que remuer les lévres & une grande barbe blanche sans articuler les paroles, tant il avoit la voix foible. Il se tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnoient, & lui fit signe de nous parler. Cet homme nous assura que son maître étoit bien aise de nous voir, & qu'il avoit ordre de nous donner satisfaction. C'est pourquoi, ajouta-t-il, si vous désirez passer au magasin, vous choisirez ce qui vous accommodera, & l'on prendra en échange ce que vous donnerez. Il parloit ainsi, sachant qu'il y a beaucoup de choses que les Aventuriers n'estiment pas, qui cependant ne laissent pas d'être considérables, & sur lesquelles il y a du profit à faire.

Nous fîmes nos remercimens au vieillard, & nous allâmes au magasin, qui étoit vaste & bien garni. Nous reconnûmes à beaucoup de choses, que les Aventuriers venoient souvent commercer avec l'hôte de cette maison. Comme nous parcourions tout des

yeux, nous apperçûmes quelques tonneaux d'eau-de-vie, dont nous nous accommodâmes, & notre conducteur vint à notre vaisseau prendre les marchandises que nous étions convenus de lui donner en échange.

Histoire d'un Portugais, ami des Aventuriers.

Chemin faisant, je lui demandai quelques particularités de son maître, & je fus surpris d'apprendre qu'il n'étoit ni Espagnol ni Aventurier. On l'a crû l'un & l'autre, nous dit cet homme, parce qu'il a été élevé chez les Espagnols & qu'il a passé sa vie avec les Aventuriers. Il est Portugais de nation; un vaisseau l'enleva fort jeune comme il étoit dans un canot, le maître du vaisseau, qui étoit Espagnol, le mena dans une de ses maisons, où il faisoit cultiver par des esclaves quelques jardins plantés d'arbres de cacao. Il le mit parmi ces esclaves, & le dressa si bien à travailler avec eux, qu'il gouvernoit en son absence.

Cet Espagnol ne manquoit pas tous les ans de venir charger un vaisseau de cacao. Un jour qu'il étoit venu dans ce dessein, & que celui dont je parle étoit dans le vaisseau pour prendre garde aux esclaves qui le chargeoient, un coup de vent jetta ce na-

vire en pleine mer, & l'emporta bien loin. Mon maître, qui avoit fait plusieurs voyages sur mer, étoit devenu assez bon pilote, & voulut ramener son vaisseau; mais les esclaves s'y opposerent fortement, disant qu'ils vouloient profiter de l'occasion, & se tirer d'esclavage. J'étois du nombre des esclaves dont je parle, & des plus animés contre celui qui vouloit perpétuer notre servitude. Il fut donc contraint de céder au nombre, & de s'abandonner à la fortune; car il avoit beau demander où l'on vouloit aller, on ne se déterminoit à rien, ne trouvant point de lieu où l'on crût être en sûreté. Là-dessus il nous arriva ce qui ne manque gueres d'arriver sur mer.

Un vaisseau que nous n'apperçûmes qu'au moment qu'il fut assez près de nous, nous donna la chasse. Notre maître employa toute son adresse pour lui échapper, & une tempête qui survint encore à propos, nous écarta bien loin du vaisseau ennemi. La tempête cessée, nous commencions à respirer, lorsque nous revîmes ce même vaisseau, qui nous joignit promptement, & ceux qui le montoient passerent dans notre bord, où l'on ne fit aucune résistance.

Peu de jours après, leur chef qui étoit un corsaire, nous mena au lieu que vous venez de quitter & qui lui appartenoit : il nous y a toujours fort bien traités, sur tout notre maître, pour lequel il a eu tant d'affection, qu'en mourant il lui a laissé tout son bien. Comme ce corsaire avoit aimé toute sa vie les Aventuriers, il vivoit & commerçoit avec eux; après sa mort notre maître a fait de même, & nous nous en sommes bien trouvés.

Lorsqu'il eut cessé de parler, je lui demandai pourquoi ils avoient là une forteresse : c'est, dit-il, à cause des Espagnols qui y ont déja fait plusieurs descentes; mais ils l'ont toujours attaquée inutilement, & même avec perte, surtout la derniere fois, & je ne pense pas qu'ils ayent envie d'y revenir davantage.

Durant ces discours nous arrivâmes insensiblement au bord de la mer. Nos camarades furent ravis de nous voir, & plus que tout, l'eau-de-vie que nous leur apportions. Ceux qui étoient venus avec nous choisirent ce qui leur étoit propre en échange, & ceux qui étoient restés en ôtage s'en retournerent, après les avoir tous regalés le mieux qu'il nous fut possible.

Au second voyage que j'ai fait en Amérique, j'ai eu occasion de retourner dans ce même lieu; mais je trouvai la forteresse ruinée. J'eus la curiosité de savoir des nouvelles du bon vieillard à qui elle appartenoit. On me dit qu'à la mort il avoit laissé deux fils, qui se voyant puissamment riches, avoient équipé des vaisseaux pour aller contre les Indiens appellés *Indios Bravos*, & conquérir leur pays; mais qu'ils n'étoient point revenus, & que selon toutes les apparences ils s'étoient établis ailleurs.

CHAPITRE III.

Route des Aventuriers vers la côte de Costa Ricca, jusqu'au Cap Gracia à Dios.

LOrsque Morgan sortit de la riviere de *Chagre*, le vaisseau où j'étois ne put le suivre faute de vivres, & parce qu'il faisoit eau de tous côtés; ce qui nous détermina à passer dans une grande baye à trente lieues de Chagre, nommée *Bocca del Tauro*, où nous espérions trouver de quoi réparer notre vaisseau. Deux jours après notre départ

nous arrivâmes à la pointe de Saint Antoine, qui fait l'entrée de cette baye, & qui forme comme une peninſule habitée par les Indiens, que les Eſpagnols nomment Indios Bravos, parce qu'ils ne les ont jamais pû réduire. L'opinion commune, & qui eſt reçue en ce pays-là, c'eſt qu'il y a eu autrefois parmi eux des Indiens extrêmement adroits, robuſtes & courageux, & dont la maniere d'attaquer & de ſe défendre étoit fort ſinguliere.

Indiens appellés Indios Bravos.

Je me ſouviens que Morgan avoit pluſieurs fois juré de leur faire perdre la qualité d'Indios Bravos, & d'aller chez eux avec tant de monde, qu'il pût battre tout le pays, & les relancer comme des bêtes ſauvages juſques dans leurs tannieres. Aujourd'hui qu'il eſt à ſon aiſe, je m'imagine qu'il ne ſonge plus gueres à ce deſſein, & qu'il le regarde comme l'entrepriſe d'un Aventurier qui peut tout hazarder, parce qu'il n'a rien à perdre.

Autrefois les Aventuriers traitoient avec ces Indiens, qui les accommodoient de ce dont ils avoient beſoin. En échange ces mêmes Aventuriers leur donnoient des haches, des ſerpes, des couteaux & d'autres inſtrumens de fer.

Ce commerce a duré long-temps, & les Indiens n'ont pas été les premiers à le rompre. Voici de quelle maniere la chose est arrivée.

Commerce des Indiens & des Aventuriers pourquoi rompu.

Quelques Aventuriers s'étant rencontrés à *la Baye de Boca del Tauro*, dont je viens de parler, engagerent lés Indiens d'y amener leurs femmes. Ils se régalerent ensemble ; mais dans le vin ils en tuerent quelques-uns, & enleverent les femmes. Depuis ce temps-là les Indiens n'ont voulu, ni commerce, ni reconciliation avec eux.

Cette baye a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & beaucoup de petites isles, l'une desquelles peut être habitée, à cause de l'eau qui y est très-bonne. Dans ce lieu on trouve plusieurs sortes d'Indiens qui se font la guerre, & ont même divers langages. Les Espagnols n'ont jamais pu les assujettir, à cause de leur courage & de la fertilité de leur pays, dont la terre est si excellente, qu'elle leur fournit de quoi vivre, sans qu'ils soient obligés de la cultiver.

De là nous allâmes à *la pointe à Diego*, ainsi nommée à cause d'un Aventurier Espagnol de même nom qui alloit là. Elle est arrosée d'une petite riviere d'eau douce, dans laquelle nos gens croyoient

pêcher beaucoup de tortues ; mais ils furent trompés, & il fallut se contenter d'œufs de crocodiles que nous trouvâmes dans le sable. Ils étoient d'aussi bon goût que les œufs d'oyes.

Nous allâmes ensuite à l'Orient de la baye, où nous rencontrâmes des navires d'Aventuriers François, qui se raccommodoient, & qui avoient assez de peine à vivre ; ce qui nous obligea à n'y faire pas un long séjour, & à nous retirer du côté du Ponant, où nous nous trouvâmes mieux. Nous prenions tous les jours autant de tortues qu'il nous en falloit pour vivre, & même assez pour en saler.

Au bout de quelques jours l'eau nous manqua, & nous allâmes en prendre dans une riviere qui n'étoit qu'à deux lieues de nous. Comme nous savions bien qu'il y avoit là des Indiens, on mit du monde à terre pour voir s'il n'y avoit point de danger ; mais on ne découvrit rien, & nos gens prirent de l'eau.

Peu de temps après, quelques Indiens fondirent sur eux sans leur faire de mal ; au-contraire, les nôtres en tuérent deux, dont l'un portoit une barbe d'écaille de tortue, & l'autre paroissoit quelque

homme de considération ; parce qu'il avoit une écharpe qui couvroit sa nudité, & une barbe d'or qui le distinguoit. Cette barbe étoit une plaque d'or battu, qui avoit trois doigts de large, & autant de long ; elle pesoit une once & demie.

Cela suffit pour persuader qu'on trouve de l'or dans le pays de ces Indiens, qui s'étend assez loin, & qu'on pourroit facilement habiter malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre nation. Le terroir en est humide, parce qu'il y pleut trois mois de l'année ; cependant il ne laisse pas d'être merveilleusement bon, car la terre en est noire & produit de puissans arbres.

Peu de jours après nous essayâmes de faire route vers la Jamaïque ; mais le temps n'étoit pas meilleur que lorsque nous sortimes de la riviere de Chagre. Nous ne laissâmes pas de poursuivre notre chemin, & nous fûmes chassés d'un bâtiment que nous croyions ennemi, parce qu'il ne nous montroit point de pavillon, & que la fabrique en étoit Espagnole. Nous fîmes du mieux que nous pûmes pour lui échapper ; mais en vain, & nous nous préparions à nous battre, lorsqu'en nous approchant il arbora son pavillon qui nous tira de peine. C'étoit

un des bâtimens qui s'étoient trouvés avec nous à *Chagre* & à *Panama*. Il nous dit que les brises (c'est un vent de Nord-est qui y dure six mois de l'année) l'avoient empêché de doubler pour faire sa route, & de gagner *Carthagene*.

Route de Carthagene impraticable

Voyant que ce vaisseau qui étoit meilleur que le nôtre, n'avoit pû avancer, nous resolûmes de relâcher vers la Jamaïque par le *Cap de Gracia à Dios*, & pour ce sujet nous revînmes dans *Boca del Tauro*, où nous demeurâmes quelque temps, afin de nous munir de ce qui nous étoit le plus néceſſaire.

Nous paſsâmes à *Boca del Drago*, où nous eſpérions faire mieux, parce qu'il y a beaucoup de Lamentins. Ce lieu appellé *Boca del Drago*, a communication avec *Boca del Savoro*, & n'eſt clos que par une quantité de petites iſles, dont il y en a qui ſont habitées, & éloignées de la grande terre de deux petites lieues tout au plus.

On connoît qu'elles ſont habitées, parce qu'on y voit des Indiens, & que quand on les côtoye, on ſent l'odeur des fruits qui ſont ſur les arbres. Jamais chrétien n'a pu avoir communication avec ces Indiens, les Aventuriers n'oſeroient prendre d'eau chez eux, ni ap-

procher de leurs terres de trop près avec leurs canots. Un jour un Aventurier envoya ſon canot pour pêcher : Comme il alloit le long du rivage, ceux qui étoient dedans, furent ſurpris de voir les Indiens ſe laiſſer tomber du haut des arbres dans l'eau ; d'où ſortant tout-à-coup, ils chargerent un des leurs & l'emporterent, ſans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Indiens qui tombent des arbres & emportent les hommes

Le fameux Aventurier Louis Scot, ſe trouvant dans cette baye, fit deſcente ſur cette petite iſle, pour en découvrir les habitations : mais quoiqu'il eût plus de cinq cens hommes avec lui, il fut obligé de ſe retirer, car à meſure qu'il avançoit dans le pays, on lui tuoit ſon monde, ſans qu'il pût découvrir perſonne. Ces Indiens ſont encore extrêmement agiles à courir dans les bois.

Un jour que j'étois dans cette baye à la pêche de la tortue, avec mes camarades, nous vîmes de loin deux de ces Indiens dans un canot qui pêchoient avec des filets. Nos gens tâcherent de les ſurprendre, & pour cela ne faiſoient point de bruit de leurs rames ; ils tiroient le canot le long de la terre avec une main, en empoignant de l'autre les branches des arbres. Ces Indiens, qui

font toujours bon guet, les apperçurent, & prirent aussi-tôt leurs filets & leur canot, qu'ils porterent à plus de vingt-cinq pas dans le bois. Nos gens qui n'étoient qu'à dix-huit pas d'eux, sauterent aussi-tôt à terre avec leurs armes, croyant les joindre : mais ils ne purent en venir à bout ; car lorsque ceux-ci se virent pressés, ils abandonnerent leur canot, leurs filets & leurs armes, & firent des hurlemens horribles en se sauvant. Les Aventuriers au nombre de onze, tous forts & vigoureux, eurent beaucoup de peine à remettre à l'eau ce même canot que deux Indiens avoient porté si loin ; ce qui fait juger qu'ils ont une extrême force.

Leur agilité & leur force.

Nous demeurâmes là quelque temps pour voir s'il n'y auroit pas moyen de négocier avec eux ; mais nous entendîmes redoubler leurs hurlemens, & faire un bruit si effroyable, que nous n'osâmes pas nous arrêter davantage. Nous retournâmes au plus vîte, emmenant avec nous le canot que nous leur avions pris, & où nous trouvâmes leurs filets, de la même façon que les nôtres, excepté qu'ils avoient environ deux pieds de hauteur, & quatre ou cinq brasses de longueur, des cailloux au lieu de plomb,

Description d'un filet, & d'un canot pris sur les Indiens.

& du bois léger au lieu de liége. On y voyoit aussi quatre bâtons de palmiste de la grosseur du pouce, & longs de six pieds ou environ. Un des bouts étoit pointu & fort dur, l'autre l'étoit aussi, & avoit à chaque côté trois crocs en forme de fléche. La pointe de ces bâtons étoit tellement endurcie au feu, qu'ils auroient percé une planche comme le meilleur instrument de fer. Leur canot étoit de bois de cedre sauvage, sans forme, & mal vuidé, plus épais d'un côté que de l'autre. Ce qui nous fit présumer que ces Indiens n'ont aucuns outils de fer propres à travailler. Ils sont en petit nombre, & la plus grande des isles qu'ils habitent n'a pas plus de trois ou quatre lieues de circuit.

Un Indien que nous avions avec nous, & qui avoit pratiqué le pays, nous dit que ces nations n'ont aucune habitude avec ceux de la terre ferme, qu'ils ne s'entendent même point, & qu'ils se font sans cesse la guerre. La raison qu'il nous en donna, est que les Espagnols voulant réduire ces Indiens, en tourmenterent une partie d'une maniere cruelle. L'autre partie s'étant sauvée, s'étoit accoutumée à vivre de la pêche, & des fruits qui croissent naturellement

Guerre entre les Indiens.

dans ce pays. Ils y sont errans & vagabonds, & n'osent avoir de lieu fixe, ni de commerce avec d'autres Indiens; parce qu'ils sont soumis aux Espagnols, & qu'ils les aident à détruire ceux qui ne le sont pas. Par cette raison ils se sont encore aujourd'hui la guerre, & s'épargnent aussi peu les uns les autres, que s'ils n'étoient pas de la même nation.

CHAPITRE IV.

Suite de la route des Aventuriers jusqu'au cap Gracia à Dios. Singularités que l'Auteur a remarquées dans ce voyage.

LE péril que nous courions de tomber entre les mains de ces Indiens sauvages, ne nous empêcha pas de demeurer quelque temps à *Boca del Drago*, & d'y chercher de l'eau, sans toutefois oser nous hazarder dans le pays, ni approcher des fruits dont nous ressentions l'odeur, quoique nous fussions pressés de la faim.

Enfin voyant que nous ne pouvions y subsister, parce que la pêche n'est pas toujours bonne en ce lieu-là, nous sortimes

tîmes de *Boca del Drago*, & fîmes route le long de la côte, jusqu'à *El Porteté*, qui est une petite Baye où on est à l'abri de tous vents, excepté de celui d'Ouest. *El Porteté* veut dire petit port. Celui-ci sert aux Espagnols quand ils arrivent avec des vaisseaux chargés de marchandises à la riviere de *Suere*, où ils ont des habitations, & où ils plantent du cacao qui est le meilleur des Indes; de là ces marchandises sont portées par terre à la Ville de *Cartage*. A l'embouchure de cette riviere, les Espagnols entretiennent une Garnison de vingt-cinq ou trente hommes, avec un sergent. Ils ont aussi une vigie qui découvre en mer.

Dès que nous fûmes arrivés dans ce Port, nous marchâmes pour piller les Espagnols à la riviere du *Suere*, nommée par les Aventuriers *la Pointe Blanche*, & nous prîmes des précautions qui nous furent inutiles; car nous trouvâmes les habitations ravagées : ce qui nous fit juger que quelques-uns des nôtres nous avoient prévenus. Tout ce que nous pûmes faire alors, ce fut de prendre quantité de *Bananes*, dont nous chargeâmes notre vaisseau à moitié, & qui nous servirent de nourriture le long

de la côte. Nous les faiſions cuire dans de l'eau, & nous les mangions avec de la Tortue que nous avions ſalée dans *Boca del Drago.*

Peu de jours après nous ſortîmes de *Suere*, & nous paſſâmes devant l'embouchure de la riviere de *Saint Jean*, nommée *Deſaguadera*, où nous prîmes quelques Requiems, que nous mangeâmes avec nos Bananes. Nous cherchions toujours un lieu pour raccommoder notre vaiſſeau, qui tiroit l'eau & couloit bas, faute d'avoir les matieres propres à le tenir ſain, étanché, & franc d'eau. Nos Eſclaves étoient extrêmement fatigués de le pomper, & n'oſoient quitter la pompe un quart d'heure, autrement l'eau nous auroit gagnés; ce qui nous obligeoit de nous ranger le plus près de la terre qu'il étoit poſſible, pour découvrir quelque lieu qui fût propre à le raccommoder.

Nous entrâmes enſuite dans la grande Baye de *Bluksvelt*, ainſi nommée à cauſe d'un vieux Aventurier Anglois qui s'y retiroit ordinairement. Son embouchure eſt fort étroite au-dehors, & a beaucoup d'étendue au-dedans, quoiqu'elle ne puiſſe contenir que de petits Vaiſſeaux, parce qu'elle n'a que 14 à

15 pieds d'eau. Le pays des environs est marécageux, à cause d'un assez grand nombre de rivieres qui s'y répandent. On trouve là encore une petite isle qui nourrit des Huitres aussi bonnes que celles d'Angleterre; mais elles sont plus petites.

Nous allâmes mouiller vis-à-vis de cette petite isle, en terre ferme, contre une pointe qui fait une Peninsule, où nous cherchâmes le moyen de donner carene à notre bâtiment; mais nous ne trouvâmes aucun lieu plus commode que celui où nous étions. Il n'y avoit point d'eau douce, ce qui nous réduisit à creuser des puits qui nous en donnerent de très-bonne. Nous cherchâmes des vivres. Pour cet effet une partie de nos gens alla à la pêche, & l'autre à la chasse, pendant que le reste déchargeoit le Vaisseau, pour lui donner caréne. Enfin chacun avoit son occupation.

Le soir, nos pêcheurs revinrent sans avoir rien pris, ni vu même aucune apparence de Lamentin. Nos chasseurs apporterent quelques faisans, & une biche. On fit cuire la moitié de la biche, avec les faisans dont nous soupâmes d'un grand appétit, n'ayant point mangé de viande depuis que nous étions

sortis de *Panama*. Il y avoit un homme parmi nous, qui nous recommanda de nous donner de garde des Indiens: mais comme ceux du Canot, & ceux qui avoient été à la chasse, n'en avoient point apperçu, nous crûmes qu'il n'y en avoit point; cependant nous ne laissâmes pas de faire bonne garde pendant la nuit. Le lendemain matin chacun de nous reprit sa fonction, les uns la chasse, les autres la pêche; & pour cela tous se firent mettre à terre de l'autre côté de la Baye, où à cause des bois ils croyoient trouver de quoi tirer.

Le soir les Chasseurs apporterent des Singes qu'ils avoient tués, n'ayant trouvé rien autre chose, & les Pêcheurs apporterent quelques poissons nommés *Savales*. On apprêta le poisson, & on le mangea pendant que les Singes cuisoient. On en fit rôtir une partie & bouillir l'autre, & tout nous sembla fort bon. La chair de ces animaux ressemble à celle de Lievre, mais elle est un peu douçâtre, & il faut y mettre beaucoup de sel en la faisant cuire. La graisse en est jaune comme celle de chapon, & a bon goût. Nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes-là; parce que,

comme je l'ai déja dit, nous ne pouvions trouver autre choſe, & les chaſſeurs en apportoient chaque jour autant que nous en pouvions manger.

Je fus curieux d'aller à cette chaſſe, & je ne fus pas moins ſurpris de l'inſtinct qu'ont ces bêtes de connoître plus particuliérement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, & de chercher les moyens, quand ils ſont attaqués, de ſe ſecourir & de ſe défendre. Lorſque nous les approchions, ils ſe joignoient tous enſemble, ſe mettoient à crier, à faire un bruit épouvantable, & à nous jetter des branches ſéches qu'ils rompoient des arbres. Il y en avoit même qui faiſoient leur ſaleté dans leurs pattes, & qui nous la jettoient à la tête.

Particularités des Singes.

Comment ils ſe défendent.

J'ai remarqué auſſi qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils ſautent d'arbre en arbre ſi ſubtilement, que cela éblouit la vue. J'ai vu encore qu'ils ſe jettoient à corps perdu de branche en branche, ſans jamais tomber à terre ; car avant qu'ils puiſſent être à bas, il s'accrochent ou avec les pattes, ou avec la queue ; ce qui fait que quand on les tire à coups de fuſil, à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne peut les avoir,

Leur adreſſe à ſauter & à ſe guérir quand ils ſont bleſſés.

car lorſqu'ils ſont bleſſés, même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, ils y meurent, & ils n'en tombent que par pieces.

J'en ai vû de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres; on en tiroit quinze ou ſeize pour en avoir trois ou quatre. Mais ce qui me paroît de plus ſingulier, c'eſt qu'au moment que l'un d'eux eſt bleſſé, on voit les autres s'aſſembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la playe, & faire la même choſe que s'ils vouloient la ſonder. Alors s'ils voyent couler beaucoup de ſang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles qu'ils mâchent, & qu'ils pouſſent enſuite adroitement dans l'ouverture de la playe. Je puis dire avoir vû cette opération pluſieurs fois, & l'avoir toujours vue avec admiration.

Comme les meres portent & nourriſſent leurs petits.

Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même maniere que les Negreſſes portent leurs enfans; ce petit étant ſur le dos de ſa mere, lui embraſſe le col pardeſſus les épaules avec les deux pattes de devant, & des deux de derriere il la tient par le milieu du corps. Quand la mere veut lui donner à teter, elle le prend dans

ses pattes, & lui présente la mamelle comme les femmes.

Je ne dis point ici de quelle maniere sont fait les Singes, parce qu'ils sont fort communs en Europe. On sçait qu'il y en a avec des queues, d'autres qui n'en ont point : ceux dont nous venons de parler ont des queues ; les autres qui n'en ont point, sont plus communs en Afrique qu'en Amérique. On n'a point d'autre moyen pour avoir des petits, que de tuer la mere : comme ils ne l'abandonnent jamais, ils tombent avec elle lorsqu'elle meurt, & alors on les peut prendre. S'ils se trouvent embarrassés en quelques lieux, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou en quelque autre rencontre que ce puisse être.

Moyen de les prendre.

J'ai même entendu dire à des gens dignes de foi, que quand les Singes veulent passer une riviere, ils s'assemblent un certain nombre, se prennent tous par la tête & par la queue, & forment ainsi une espece de chaîne. Par ce moyen ils se donnent le mouvement & le branle nécessaires, ils s'élancent & se jettent en avant ; le premier secondé de la force des autres ; atteint où il veut, & s'attache fortement au tronc

d'un arbre, aide, attire & ſoutient tout le reſte, juſqu'à ce qu'ils ſoient tous au lieu où eſt arrivé le premier.

A la vérité je n'ai jamais vu ceci, & j'ai de la peine à le croire ; cependant j'ai obſervé qu'on voit un grand nombre de Singes tantôt ſur un rivage, tantôt ſur un autre, & la preuve que ce ſont les mêmes, c'eſt que du côté où on les a vûs cinq ou ſix heures auparavant, on ne les y voit ni on ne les y entend plus ; ce qui ſemble confirmer ce que je viens de dire, puiſqu'on a coûtume de les entendre crier d'une grande lieue.

On trouve encore dans ce pays, & tout le long de cette côte juſques dans les Honduras, une eſpece de Singes que les François nomment *pareſſeux*, à cauſe qu'ils demeurent ſur un arbre tant qu'il y a une feuille à manger ; ils ſont plus d'une heure à faire un pas, & en levant les pattes pour ſe remuer, ils crient d'une telle force qu'ils percent les oreilles. Ils ſont hideux & fort maigres : excepté cela ils ne ſont point différens des autres. Il faut ſans doute que ces animaux ſoient ſujets à certain mal des jointures, comme la goutte, ou quelque autre incommodité : car quoiqu'on

Singes gouteux.

en prenne plusieurs, & qu'on les nourrisse bien, ils sont toujours les mêmes, ils mangent peu, & demeurent toujours secs & arides. Les jeunes sont aussi incommodés que les vieux, lorsqu'on peut les atteindre on les prend facilement avec les mains, sans qu'ils fassent autre chose que de crier.

Tous les singes de ce pays vivent de fruits, de fleurs, & de quelques insectes qu'ils attrapent de côté & d'autre.

Nous avions déja séjourné huit jours dans cette baye, & nous y serions demeurés plus long-temps, sans l'accident qui nous arriva. Un matin à la pointe du jour, nos chasseurs & nos pêcheurs étoient prêts à partir, & chacun de nous à remplir sa fonction : nos esclaves brûloient des coquillages pour faire de la chaux, au lieu d'arcanson, qui est une espece de poix, afin de raccommoder notre bâtiment ; les femmes étoient occupées à remplir nos futailles d'eau, qu'elles alloient tirer tous les jours aux puits avant que la mer ; qui l'auroit salée, fût haute. Comme ces femmes s'étoient levées plus matin qu'à l'ordinaire, pour aller à l'eau, une d'entr'elles demeura derriere, & s'amusa à cueillir & à manger de petits fruits

Accident facheux.

qui croiſſent au bord de la mer.

Cette femme étant baiſſée, vit à vingt-cinq pas d'elle, ſortir du chemin même par où étoient allées ſes compagnes, quelques Indiens qui venoient à elle. Auſſi-tôt elle courut vers nous, & cria : *voilà des Indiens.* A l'inſtant nous prîmes nos armes, & courûmes du côté où elle les avoit vus, & nous trouvâmes nos trois femmes eſclaves par terre, percées chacune de quatorze ou quinze fleches qu'elles avoient dans pluſieurs parties de leurs corps ; en ſorte qu'elles ne donnerent pas le moindre ſigne de vie, quoique le ſang coulât encore de leurs bleſſures.

Nous allâmes dans le bois plus d'un quart de lieue ſans rien découvrir ; nous ne diſtinguâmes pas même aucune trace d'hommes, quoique nous fuſſions bien aſſurés que ceux-ci s'étoient ſauvés par le chemin que nous prenions. Nous fûmes curieux de voir de quelle maniere ces fleches étoient faites, & nous les tirâmes hors du corps de ces femmes.

Fleches des Indiens Sauvages.

Nous trouvâmes qu'elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métail, qu'elles étoient même faites ſans le ſecours d'aucun inſtrument. Elles étoient cinq ou ſix pieds de long, la

verge étoit de bois commun du pays, de la grosseur du doigt, bien arrondie, & pliante. A l'un des bouts on voyoit une pierre à feu fort tranchante, enchassée dans le bout même avec un petit croc de bois en façon de harpon. Tout cela étoit lié avec un fil d'archal, d'une telle force, qu'on pouvoit darder ces fleches contre les corps les plus durs sans pouvoir rien rompre; la pierre auroit plutôt cassé que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu.

Il y en avoit quelques-unes de bois de palmiste, curieusement travaillées, & peintes en rouge, à un bout desquelles on voyoit une pierre à feu, comme j'ai dit, & à l'autre un petit morceau de bois creux de la longueur d'un pied, où étoient renfermés de petits cailloux ronds, qui faisoient du bruit ensemble lorsqu'on remuoit la fleche. Ils avoient eu la subtilité de mettre des feuilles d'arbre dans ce bois, afin d'empêcher ces petits cailloux de faire du bruit, & je crois qu'ils emploient ces cailloux pour donner plus de coup à leurs fleches. On peut juger de là que les Indiens n'ont aucun commerce avec qui que ce soit.

Après avoir enterré les corps de nos

esclaves, nous allâmes voir si nous ne trouverions point les canots de ces Indiens, pendant qu'une partie de notre monde travailloit à rembarquer promptement notre pillage : car nous n'osions pas demeurer davantage, & quoique notre bâtiment ne fût pas encore en état, nous ne laissâmes pas de le remettre en mer, espérant, avant qu'il nous manquât, gagner le cap de *Gracia à Dios*, où nous étions assurés de trouver des Indiens de nos amis, qui nous donneroient ce qui nous seroit nécessaire. Ainsi dès le même jour nous nous embarquâmes, & le lendemain matin nous sortîmes de la baie de *Bluksvelt*.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Auteur au cap Gracia à Dios. Description de la vie & des mœurs des Indiens de ce pays, & la maniere dont les Aventuriers traitent avec eux.

AU sortir de *Bluksvelt* nous traversâmes quantité de petites isles qui forment une espece de dédale agréable à la vue. On les appelle *les isles de Per-*

les. Nous y mouillâmes, & notre canot fut mis à l'eau pour prendre quelques tortues. Il y en a quelquefois beaucoup. Nous n'en prîmes qu'une, après quoi nous allâmes chercher de l'eau douce.

Dès le même soir nous fîmes voile, & le lendemain nous nous trouvâmes devant les isles de *Carneland*. Mais comme le vent étoit favorable, nous continuâmes notre route, & en peu de jours nous arrivâmes au cap de *Gracia à Dios*, accompagnés d'un Aventurier François qui avoit été avec nous, & qui nous avoit donné la peur devant la riviere de *Chagre*. Lorsque nous fûmes à terre, plusieurs Indiens nous vinrent recevoir, & nous firent mille caresses.

Jamais les Espagnols n'ont pu réduire ces Indiens, non plus que les Sauvages: cependant les premiers ont toujours traité sans répugnance avec les Aventuriers, tant Anglois que François sans distinction. L'origine de cette alliance vint de ce qu'un Aventurier passant par là, se hazarda d'aller à terre, & d'offrir quelques présents à ces Indiens, qui les reçurent, & lui apporterent en échange des fruits & ce qu'ils avoient de meilleur.

Indiens qui commercent avec les Aventuriers. Origine de ce commerce.

Quand l'Aventurier fut prêt à partir,

il déroba deux de ces Indiens, qu'il ſavoit être admirablement adroits à tirer du poiſſon au harpon; car il en avoit beſoin pour nourrir ſon équipage. Il traita bien ces Indiens, qui apprirent la langue Françoiſe. Les ayant gardés un an ou deux, il leur demanda s'ils vouloient retourner en leur pays. Ils répondirent qu'ils en ſeroient charmés. Il les y remena, & quand ils furent de retour chez eux, ils dirent tant de bien des Aventuriers à leurs compatriotes, qu'ils conçurent de l'amitié pour eux; mais ce qui l'augmenta encore davantage, c'eſt qu'ils leur firent entendre que les Aventuriers tuoient les Eſpagnols.

Dès-lors cette nation a commencé à careſſer les François, qui de leur côté leur faiſoient amitié, leur donnant des haches, des ſerpes, des cloux, & d'autres ferremens pour faire des armes. Par ce moyen ils ſe rendirent inſenſiblement ſi familiers avec eux, qu'ils apprirent leur langue, & prirent chez eux des femmes, que ceux-ci leur accordoient volontiers, de ſorte que quand les François partoient, il ſe trouvoit toujours des Indiens qui vouloient les accompagner; ce que les Aventuriers ne refuſoient jamais.

Par là suite des temps les François donnerent quelques uns de ces Indiens aux Anglois, leur apprenant la maniere dont il falloit les traiter, avertissant aussi les Indiens que les Anglois étoient de bonnes gens, qu'ils les traiteroient bien, & qu'ils les remeneroient chez eux. Ils se sont ainsi accommodés avec les Anglois, & ne font aujourd'hui aucune difficulté de s'embarquer sur les vaisseaux de l'une & de l'autre nation.

Quand ils ont servi trois ou quatre ans, & qu'ils savent bien parler la langue Françoise ou Angloise, ils retournent chez eux, sans demander d'autre récompense que quelques instumens de fer; méprisant l'argent, & les autres choses que les peuples de l'Europe recherchent avec tant d'empressement. Ils se contentent de ce qu'ils trouvent dans leur pays, & disent que s'ils ont peu, du moins ils sont en repos, & qu'on ne leur demande rien.

Ils se gouvernent à-peu-près en république; car ils ne reconnoissent ni roi, ni personne qui ait aucune domination sur eux. Quand ils vont en guerre, ils choisissent pour les commander, le plus apparent & le plus expérimenté, quelqu'un, par exemple, qui

Gouvernement des Indiens.

aura vécu avec les Aventuriers ; & quand ils reviennent du combat, ce commandant n'a pas plus de pouvoir que les autres. Les pays qu'ils habitent n'a que quarante ou cinquante lieues d'étendue. Ils sont environ quinze cens hommes en tout, séparés en deux bandes, qui forment comme deux colonies. Les uns sont au cap, & les autres à *Moustique*. Ce sont ceux de *Moustique* qui vont ordinairement avec les Aventuriers ; car les autres ne sont pas si courageux, & ont moins d'inclination pour la mer. Ils ne font ni alliance ni querelles avec leurs voisins ; mais si ceux-ci commencent à les attaquer, ils savent bien se défendre.

Religion des Indiens. Celle de leurs ancêtres.

Ils n'ont aucune religion ; cependant on tient que leurs ancêtres avoient autrefois leurs Dieux & leurs sacrifices. Je dirai un mot de leurs sacrifices, parce qu'ils avoient quelque chose de singulier. Ils donnoient tous les ans à leurs prêtres, un esclave qui devoit être la représentation de l'idole qu'ils adoroient. Dès que cet esclave entroit en office, après avoir été bien lavé, ils le revêtoient des habits & des ornemens de l'idole, l'appellant du même nom, en sorte qu'il étoit toute l'année honoré

& révéré comme leur Dieu. Il avoit toujours avec lui douze hommes de garde, tant pour le servir, que pour empêcher qu'il ne prît la fuite. Avec cette garde on le laissoit aller librement où il vouloit ; & si par malheur il s'enfuyoit, celui qui en étoit le chef étoit mis à la place pour représenter l'idole, & ensuite être sacrifié.

Cet esclave occupoit l'appartement le plus honorable de tout le temple ; il y mangeoit, il y buvoit, & les principaux de la Cité venoient l'y servir régulierement avec l'ordre & l'appareil dont on a accoutumé d'user envers les grands. Quand il alloit par les rues il étoit accompagné de seigneurs, & portoit à la main une petite flûte qu'il touchoit par intervalles pour faire entendre qu'il passoit. Aussi-tôt les femmes sortoient avec leurs petits enfans dans les bras, les lui présentoient pour les bénir, & l'adoroient comme leur Dieu. Le reste du peuple en faisoit autant. La nuit ils le mettoient dans une forte prison, de peur qu'il ne s'évadât, & ils continuoient ainsi jusqu'au jour de la fête, qu'ils le sacrifioient.

Ceci fait voir en passant, que l'ancienne coutume des Indiens étoit d'im-

moler des hommes à leurs fêtes solemnelles. Il est vrai que les Espagnols ont aboli cette coutume déteſtable en exterminant la nation ; mais en sont-ils moins coupables ? Si ces peuples ont sacrifié des hommes à leur superstition, les Espagnols n'ont-ils pas auſſi sacrifié des hommes à leur intérêt en maſſacrant ces malheureux ? Ils semblent même plus inexcuſables, car ces idolâtres croyoient honorer leur Dieu par ce sacrifice, les Espagnols au-contraire n'ont penſé qu'à ſatisfaire leur avarice par le maſſacre des Indiens.

Espagnols en quoi auſſi coupables que les Indiens Idolâtres.

Sentimens qu'ils ont de Dieu & de l'ame.

Pour revenir à ceux qui n'ont point de religion, quand on leur parle de Dieu, & qu'on les exhorte à se convertir, ils répondent que si Dieu est tout-puiſſant, il n'a que faire d'eux, & que s'il avoit voulu les appeller, il n'auroit pas attendu jusqu'alors. Ils croyent pourtant que nous avons une ame ; mais ils ne sauroient définir ce que c'est. Enfin ils font des cérémonies après la mort, & aux mariages. Lorſqu'un Indien recherche une fille qui ait son pere, il s'adreſſe à lui. Alors le pere lui demande s'il sait bien tuer du poiſſon, faire des harpons pour le prendre, & s'il est bon chaſſeur ? Quand

Cérémonies de leurs mariages.

le jeune homme a répondu à toutes ces questions, le pere prend une grande calebasse qui tient pour le moins deux pintes, il y verse une liqueur faite de miel & de jus d'ananas, & avale ce breuvage d'un seul trait ; il remplit ensuite la calebasse, la présente à son gendre futur, qui la boit de même, & reçoit alors la fille pour sa femme, après que le pere a pris le soleil à temoin qu'il ne la tuera point. C'est ainsi qu'ils se marient. Voyons de quelle maniere ils vivent ensemble lorsqu'ils sont mariés.

L'homme fait une habitation, & la femme la plante de toute sorte d'arbres fruitiers dont ils se nourrissent. Lorsque l'habitation est plantée, la femme a soin de l'entretenir, & de préparer ce qui en provient pour boire ou pour manger. Ils vivent la plupart de bananes qu'ils font rôtir étant mûres, & ils les écrasent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient réduites en bouillie. Ils nomment cette nourriture *Michela* ; elle est bonne & fort nourrissante. Il y a une sorte de palmiste, qui produit un fruit qu'ils préparent de la même maniere, si ce n'est qu'ils ne le font pas cuire, & qu'il est de couleur rouge.

La femme vient tous les matins pei-

gner son mari, & lui apporte à déjeune. Ensuite il va à la chasse, ou à la pêche, & à son retour elle apprête ce qu'il a apporté. Les femmes ordinairement s'occupent, outre le travail de leur habitation, à filer du coton, dont les hommes font des hamas & des ceintures pour cacher leur nudité. Ils n'ont que cela pour vêtemens, encore ne portent-ils pas tous des ceintures de coton; mais seulement d'une certaine écorce d'arbres, qui battue entre deux pierres devient douce comme de la soye, & dure longtemps. Ils font beaucoup de choses de ces écorces, comme des lits & des langes pour leurs enfans.

Quand ils commencent leurs Loges, les femmes amassent ce qui est nécessaire pour les faire, & les hommes les construisent. Ils sont si peu jaloux les uns des autres, que les hommes & les femmes parmi eux se communiquent également. Ces deux tribus de la même nation, savoir celle du cap, & celle de Moustique, se voyent réciproquement. Celui qui rend visite porte ses plus belles armes, & se noircit autant qu'il peut. Quand il arrive dans le lieu où sont ceux à qui il va rendre ses devoirs, (car cette visite est générale) il s'ar-

Ce qui se passe lorsqu'ils se visitent.

rête à la premiere maifon où on le mene. Au premier Indien qu'il apperçoit, il fe jette tout de fon long la face contre terre. L'autre qui le voit en cette pofture, & qui fait que c'eft un Indien de l'autre tribu, va avertir ceux de la fienne, que quelques-uns de leurs amis font arrivés, car ils ne vont jamais feuls en vifite, & il y en a toujours un qui précede les autres. Alors trois ou quatre Indiens des principaux fe noirciffent promptement, prennent leurs armes, & vont recevoir celui qui eft couché le ventre à terre. Ils le relevent, & vont enfuite aux autres, qui dès le moment qu'ils les apperçoivent fe jettent par terre comme le premier; ils les relevent encore, & les menent tous au lieu où les autres font affemblés.

Pendant que ces trois ou quatre Indiens font occupés à recevoir les nouveaux venus, le refte de leurs hommes fe noirciffent, & les femmes fe rougiffent avec du rocou, afin de recevoir auffi la vifite. Lorfque les étrangers font arrivés on leur prépare du *Michela*, de *l'Achioco*, & une boiffon auffi forte que le vin pour le lendemain; car ils s'enivrent quand ils en boivent. Pendant ce régal, ils fe réjouiffent, rient,

sautent & dansent, les hommes témoignent de grandes amitiés aux femmes, & néanmoins ils ne les baisent jamais au visage; au moins je ne l'ai point remarqué. Mais comme ils sont fort lascifs, ils ne laissent pas de faire beaucoup d'actions indécentes. Après toutes ces réjouissances, je ne sais s'ils vont reconduire ceux qui les sont venus voir; car je ne l'ai jamais vu, ni demandé à gens qui aient pu m'en rendre raison.

Comparaison de nos manieres avec celles des Etrangers.

Nous autres François nous sommes étonnés de voir des manieres si différentes des nôtres. Que dirons-nous donc de celles des autres nations qui le sont bien davantage? Par exemple, nous buvons l'eau froide, & les Japonois la boivent chaude. Nous estimons belles les dents blanches, eux les noires; & s'ils sont d'une autre couleur, ils les teignent aussi-tôt de quelque drogue qui les noircit. Ils montent à cheval du côté de la main droite, nous de la gauche. Pour saluer nous découvrons la tête, eux les pieds, en secouant légérement leurs pantoufles. Quand notre ami arrive vers nous, nous nous levons, au contraire ils s'asseient. Parmi nous les pierres précieuses sont fort esti-

mées, chez eux ce sont les communes. Nous donnons aux malades des choses fort douces & bien cuites, ils leur en présentent de salées & de crues. Nous les nourrissons de volailles, ils les nourrissent de poisson. Nous usons de médecines ameres & de mauvaise odeur, ils en prennent de douces & qui sentent bon. Nous saignons terriblement le malade, ils ne saignent jamais; & ce qui est bien remarquable, c'est qu'ils donnent de bonnes raisons de tous leurs usages. Ils prétendent, par exemple, que s'abaisser quand un ami se présente, au lieu de se relever, est une plus grande marque de respect; que les vases de quelque usage doivent être plus estimables que les pierres précieuses qui ne sont d'aucune utilité; que l'eau que l'on boit froide resserre les extrêmités des intestins, cause la toux & les autres maladies de l'estomac; & la chaude au contraire, entretient la chaleur naturelle; qu'aux malades il faut donner des médecines que la nature desire, & non pas celles qu'elle abhorre. Ils disent enfin qu'il faut ménager le sang, qui est la source de la vie. Pour les dents noires, outre qu'ils les trouvent plus belles de cette sorte, ils soutiennent qu'il

faut leur donner cette couleur, parce que si elles ne sont noires, elles le deviendront, par quelque accident qui les rendra telles. Ils raisonnent du reste à-peu-près de la même maniere. Ainsi les Indiens ont leurs coutumes, differentes des nôtres, & qui pour cela ne doivent pas nous paroître ridicules.

Indiens, ce qu'ils observent à la mort des uns & des autres.

Quand l'un d'entr'eux est sur le point de mourir, tous ses amis viennent le visiter, & lui demandent s'il est fâché contr'eux de vouloir ainsi les abandonner. Lorsqu'il est mort, sa femme va lui faire une fosse de trois ou quatre pieds tant de profondeur, que de largeur, selon qu'il est riche; & s'il a des esclaves, on les tue pour les enterrer avec lui. On jette aussi dans la fosse ses habits, ses armes, & tout ce qu'il a possedé. Sa femme lui porte pendant un an, qu'ils comptent par quinze lunes, à boire & à manger deux fois par jour; parce que selon la superstition des Indiens, elle s'imagine qu'il en a besoin après sa mort, & lorsqu'elle ne trouve plus ce qu'elle a apporté, elle tient cela à bon augure, croyant que son mari en a profité, quoique ce soit quelque animal qui l'ait mangé. Si au contraire elle trouve tout, comme il

arrive

arrive assez souvent, elle va l'enterrer, de peur que les bêtes n'y touchent. J'ai quelquefois fait bonne chere de ce que je trouvois sur ces fosses, car ce sont les meilleurs fruits qu'elles y apportent.

Lorsque les quinze lunes sont passées, la femme va ouvrir la fosse, prend les os de son mari; les lave & les nettoye le mieux qu'il lui est possible; elle les enveloppe, & les lie si bien les uns avec les autres, qu'ils ne peuvent se désunir; enfin elle les porte sur son dos autant de temps qu'ils ont été en terre. Après cela elle les met au haut de son habitation, si elle en a une; & si elle n'en a point, chez les plus proches parens qui en ont.

Les veuves ne peuvent prendre d'autres maris, qu'elles ne se soient acquittées de tous ces devoirs. On ne déterre point les os de ceux qui meurent sans avoir été mariés: mais on leur porte à manger. Les maris dont les femmes meurent, ne sont point obligés à ces cérémonies.

Quand leurs veuves peuvent se remarier.

Quand les Aventuriers sont chez cette nation, ils y prennent des filles, & les épousent à la maniere que les Indiens observent entr'eux; & après la mort du mari, la femme Indienne fait

autant de cérémonies que s'il étoit Indien.

Devoirs que les Indiens rendoient aux morts.

Autrefois quand un grand Seigneur mouroit parmi eux, ils l'exposoient quelque temps dans une chambre; alors ses parens & ses amis accouroient de toutes parts, apportoient des présens au mort, & le saluoient comme s'il eût été en vie. Outre les esclaves qu'il avoit, ils lui en offroient encore de nouveaux pour être mis à mort avec lui, afin de l'aller servir en l'autre monde. Ils faisoient aussi mourir son prêtre, ou son chapelain; car tous les grands Seigneurs avoient un prêtre chez eux pour faire les cérémonies de leur Religion. Ils le tuoient donc dans ce même moment, pour aller faire son office en l'autre monde; & ce qui est étrange, c'est que tous ces domestiques s'offroient volontiers pour aller servir leur maître défunt; & cela avec d'autant plus d'empressement, qu'ils en avoient été bien traités durant sa vie. Ils tuoient aussi le sommelier, le Cuisinier, les Nains & les Bossus.

A ce propos on raconte qu'un Portugais étant esclave parmi ces Barbares, avoit perdu un œil d'un coup de fleche qu'il avoit reçu au combat. Comme ils

vouloient le tuer pour accompagner un grand Seigneur qui venoit de mourir, il leur remontra que les habitans de l'autre monde ne pouvoient souffrir ceux qui avoient le moindre défaut, & qu'ils feroient peu d'état du défunt, si on voyoit à sa suite un homme qui n'eût qu'un œil; qu'il seroit bien plus honorable pour le même défunt, d'en avoir un qui eût deux yeux. Les Indiens approuverent ces raisons, & par cette adresse le Portugais sut éviter la mort.

Comment les Esclaves Negres sont venus chez les Indiens.

Ils ont maintenant beaucoup de negres pour esclaves; il y en a aussi beaucoup de libres, à qui leurs maîtres en mourant ont donné la liberté : ces negres ne sont pas naturels du pays, la race en est venue de Guinée, voici de quelle maniere.

Un navire Portugais qui venoit de traiter en Guinée pour porter des negres au Brésil, s'en trouva si chargé, que les Negres mêmes s'en rendirent les maîtres, & qu'ils jetterent tous les Portugais à l'eau. Alors ne sachant de quel côté tourner, ils allerent où le vent les conduisit, & arriverent au *cap de Gracia à Dios*, sans savoir où ils étoient. Plus de la moitié moururent de faim & de soif, & ceux qui échape-

rent furent faits esclaves] par les Indiens : ils sont encore plus de deux cens de cette race. Ils parlent comme les Indiens, & vivent de même, sans avoir aucun souvenir de leur pays, sans pouvoir dire ni comment, ni d'où ils sont venus.

Indiens sujets à de grandes maladies. Le remede qu'ils y font.

Les Indiens sont sujets à des maladies dangereuses, comme la petite verole, les fiévres chaudes, le flux de sang. Quand ils ont la fiévre chaude, ils se mettent dans l'eau jusqu'au col, & par ce moyen ils se guérissent parfaitement; mais quand il leur survient quelque maladie d'une autre nature, ils n'y font rien. Aussi en meurt-il un grand nombre, & ne multiplient-ils guéres; car au rapport des Aventuriers qui ont le plus fréquenté cette nation, il y a plus de soixante ans qu'on les voit toujours dans le même état, quoique l'air du pays soit fort bon, & que la terre en soit fertile. Voilà ce que j'ai pu remarquer dans tout le temps que j'ai séjourné en cet endroit. J'aurois encore beaucoup de choses à dire, si j'écrivois tout ce qu'on m'en a rapporté; mais je ne veux écrire que ce que j'ai vu, & ce que j'ai appris de personnes dignes de foi.

Pendant notre séjour nous amassâmes

autant de fruits qu'il nous en falloit pour gagner les côtes de *Cuba*, où nous voulions aller, & pour ces fruits nous donnâmes aux Indiens ce qu'on a coutume de donner. Nous en emmenâmes deux, qui s'embarquerent volontairement avec nous, ayant envie de faire autant de progrès que deux de leurs camarades que nous avions ramenés de *Panama*, & qui en avoient rapporté beaucoup d'instrumens de fer qu'ils regardent comme de grands trésors. Je me souviens que lorsque les deux premiers dont je parle étoient au pillage de Panama, s'ils trouvoient quelque argent, ils nous l'apportoient, & ne vouloient pas même mettre la main sur les habits, disant qu'ils n'en avoient pas besoin en leur pays, où l'air n'étoit point incommode. Ils ne s'attachent précisément qu'aux choses les plus nécessaires à la vie ; enfin ils boivent & mangent peu.

CHAPITRE VI.

Histoire de l'Aventurier Monbars, surnommé l'Exterminateur.

DÈs que nous fumes embarqués, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile vers *l'isle de Cuba*, où nous arrivâmes quinze jours après notre départ. En vérité il étoit tems que nous arrivassions ; car nous ne pouvions plus tenir notre navire à l'eau, le fonds étant pourri & mangé de vers. Les deux Indiens que nous avions, & nos chasseurs, allerent dans un canot à terre. Sur le soir les Indiens revinrent avec de la Tortue & du Lamentin, & les chasseurs avec du sanglier & de la vache ; en sorte qu'ils apporterent à manger pour plus de deux cens hommes.

A cette vue notre chagrin se dissipa, nous oubliâmes nos fatigues, & au lieu que durant notre misere nous nous nuisions à dix pas les uns des autres, nous prenions alors plaisir à nous approcher, & à nous faire mille amitiés, ne nous appellant plus que freres. En un mot nous étions tous satisfaits, & résolus de

demeurer long-temps dans ce lieu, afin de nous bien rétablir. Par bonheur nous n'avions là d'ennemis que les Eſpagnols ; mais nous les cherchions plutôt qu'ils ne nous cherchoient.

Il ſemble que la providence ait ſuſcité les Aventuriers pour châtier les Eſpagnols. En effet, comme les Eſpagnols ont été le fleau des Indiens, on peut dire que les Aventuriers ſont le fleau des Eſpagnols ; mais je n'en ſache point qui leur ait plus fait de mal que le jeune *Monbars*, ſurnommé *l'Exterminateur*.

L'Olonois même, à ce qu'on prétend, ne leur a jamais été ſi redoutable. On trouve ſur ce ſujet une grande différence entre ces deux Aventuriers, l'Olonois a ſouvent fait mourir pluſieurs Eſpagnols qui ne lui réſiſtoient pas, au-lieu que Monbars n'en a jamais tué un ſeul qui ne lui ait réſiſté.

Ceci me fait ſouvenir d'un incident que je rapporte maintenant, de peur qu'il ne m'échappe dans la ſuite ; car les choſes qui regardent Monbars, ſont à l'heure que je parle ſi confuſes dans mon eſprit, que je les réciterai plutôt ſelon l'ordre qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire, que ſelon le temps qu'elles ſont arrivées. J'écris celle-ci moins

pour la rareté du fait, que pour la singularité de l'aventure qui y a donné lieu.

Un jour que Monbars étoit en mer, il se vit obligé de descendre à terre pour les besoins de son vaisseau, & fut bien surpris de trouver des Espagnols dans un lieu où l'on n'en devoit point rencontrer. Ils marchoient en bon ordre, & bien armés dans une plaine assez éloignée de l'endroit où étoient les Aventuriers. Monbars craignant qu'ils ne prissent la fuite, s'ils voyoient tout son monde, ne fit paroître que quelques Indiens qui ne l'abandonnoient point, parce qu'ils l'aimoient, & qu'il les aimoit aussi. Les Espagnols ne manquerent pas de se jetter sur ce petit nombre d'Indiens, qui s'étoient avancés exprès pour les faire donner dans l'embuscade. Monbars qui observoit les ennemis, fondit sur eux & ne leur fit point de quartier. A l'heure même il avança dans le pays, où il trouva beaucoup de choses nécessaires à la vie, dont il munit son vaisseau. Après cette expédition les Aventuriers se rembarquerent, & firent voile toujours étonnés d'avoir rencontré des ennemis en cet endroit; & certainement ils avoient raison de l'être, car les Espagnols n'y

étoient venus que par une aventure extraordinaire, comme on le va voir par ce qui suit.

Les Espagnols montoient une barque remplie de Negres, qui alloient commercer à leur ordinaire. Ces Negres étant tous d'intelligence ; & dans le dessein de se sauver, trouverent le moyen de percer la barque en plusieurs endroits ; ils avoient aussi des tampons faits exprès, qu'ils mettoient & qu'ils ôtoient selon qu'ils vouloïent donner ou fermer le passage à l'eau ; & ils faisoient cette manœuvre si adroitement qu'on ne pouvoit en appercevoir rien.

Un jour que les Espagnols s'entretenoient assez tranquillement, comme ils ont coutume de faire à cause de leur humeur flegmatique, l'eau survenant tout-à-coup, les obligea d'interrompre leur entretien, & de courir par-tout pour retirer des hardes que l'eau gâtoit considérablement. Les Negres qui avoient causé le désordre, s'empresserent comme à l'envi pour l'arrêter, & y réussirent si bien, que les Espagnols admirerent leur promptitude & leur adresse. Ce fut-là le premier essai de leur ruse, & ils résolurent de la mettre en pratique jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un

temps favorable pour en profiter au gré de leurs desirs. Ainsi ils prenoient occasion du moindre vent & de la moindre tempête pour faire entrer l'eau, & ils la faisoient entrer autant de fois qu'ils le jugeoient à propos, pour faire croire que la barque étoit mauvaise.

Les Espagnols commençoient à en être persuadés, parce que le plus souvent au milieu de leur repas, & de leur sommeil même, ils étoient surpris par des inondations d'autant plus incommodes, qu'elles étoient toujours imprévues. Un jour que la barque étoit proche d'un recif où les Negres l'avoient conduite à dessein, ils déboucherent toutes les ouvertures, de maniere que les Espagnols se voyant prêts d'être submergés, abandonnerent la barque & les Negres, & se jetterent sur le recif, d'où ils gagnerent une langue de terre voisine, & enfin l'endroit où Monbars les tailla en pieces.

Cependant un Negre étonné de ce que l'eau entroit de toutes parts, & avec une impétuosité qu'il n'avoit point encore vue, jugea qu'il falloit promptement boucher les ouvertures, ou se résoudre à périr. Mais il n'en put trouver aucune, & il crut ses camarades dans

la même peine, ne pouvant s'imaginer qu'ils eussent laissé inonder la barque de cette sorte, s'ils avoient pu l'empêcher. Alors effrayé d'un péril si évident, il fut assez malheureux pour se sauver avec les Espagnols. Il regarda ce qu'étoient devenus ses compagnons, & les apperçut en pleine mer qui avoient arrêté l'eau ; & qui jouissoient de la barque. A cette vue le Negre parut au désespoir, ce qu'il ne fit que trop connoître en trépignant & en s'arrachant les cheveux. Les Espagnols s'en étonnerent, parce qu'ils croyoient sa destinée meilleure que celle de ses camarades, qu'ils regardoient comme des gens perdus, ou prêts à se perdre : prévenus qu'ils étoient du mauvais état de la barque.

Mais comme de leur naturel ils sont méfians, ils soupçonnerent quelque chose de l'emportement du Negre, ils lui firent plusieurs questions qui l'embarrasserent, & qui redoublerent leurs soupçons. Enfin ils le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne leur disoit la vérité ; & comme il ne les contentoit pas, des menaces ils en vinrent aux effets, le tourmenterent cruellement, & le forcerent d'avouer la chose.

C'est de lui qu'on a su tout ce que l'on vient de raconter.

Cependant Monbars continuoit son voyage pour une grande expédition, dont je ne dis rien à présent, parce qu'avant que de passer outre, il est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre, de reprendre de plus haut l'histoire de cet Aventurier.

L'Olonois qui le connoissoit particuliérement, m'a assuré qu'il étoit d'une des bonnes familles du Languedoc, qu'il a été très-bien élevé, & qu'il s'est appliqué sur-tout à tous les exercices qui peuvent former un Gentilhomme.

On prétend que dans sa jeunesse il avoit lu plusieurs relations de la conquête que les Espagnols ont faite des Indes, & par conséquent des cruautés inouies qu'ils y ont exercées. Cette lecture fit naître dans son ame la haine pour les vainqueurs, & la compassion pour les vaincus. Il témoigna toujours dans la suite un grand desir de venger ceux-ci, & il sentoit une joie excessive, lorsqu'il apprenoit que les Indiens avoient battu les Espagnols.

On avoit fait une comédie qui devoit être jouée par les écoliers du col-

lége où il étudioit. Parmi les acteurs on introduisoit sur la scene un François & un Espagnol. Monbars représentoit le François, & un de ses camarades l'Espagnol. Celui-ci déclama une longue tirade d'invectives contre la France, mêlée de rodomontades offensantes. Monbars sentit aussi-tôt émouvoir sa bile, & réveiller l'aversion qu'il avoit contre les Espagnols; aversion qui étoit née, & qui croissoit tous les jours avec lui. Impatient & furieux tout ensemble, il interrompit son camarade au milieu de son discours, des paroles il en vint aux coups, & si on n'étoit venu lui ôter des mains le prétendu Espagnol, il l'auroit tué infailliblement.

Cependant Monbars se formoit de jour en jour, & son pere songeoit à l'établir, lorsqu'il se déroba de sa maison, & alla trouver au Havre-de-Grace un de ses oncles qui commandoit un vaisseau pour le roi, avec ordre de croiser sur les Espagnols, contre lesquels nous étions alors en guerre. Il fit part de son intention à son oncle, qui le voyant bien fait & né pour les armes, en écrivit à son pere, & peu de jours après Monbars fit voile pour

joindre la flotte que l'on équipoit.

Pendant le voyage, au moindre vaisseau que l'on découvroit, il demandoit s'il étoit Espagnol. Il en parut un de cette nation; son oncle lui fit donner la chasse, & en approcha d'assez près pour s'appercevoir qu'on se disposoit à mettre le feu au canon. Comme il craignoit que son neveu ne s'exposât inconsidérément, il le fit enfermer, & essuya le canon des ennemis, qui par bonheur ne lui fit pas grand mal. Il joignit ensuite le vaisseau Espagnol, & on en vint à l'abordage. Alors on lâcha le jeune Monbars, qui fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & suivi de quelques-uns, que sa valeur animoit, passa deux fois d'un bout à l'autre du vaisseau, renversa tout ce qui se trouva sur son passage, & ne cessa de combattre que lorsqu'on fût maître du vaisseau. Ce bâtiment étoit richement chargé. On y trouva trente mille balles de toile de coton, des tapis velus, & d'autres ouvrages des Indes de grande valeur; deux mille balles de soye reprise; deux mille petites barriques d'encens, mille de cloux de gerofle; enfin une cassette remplie de diamans bruts,

dont quelques-uns paroiſſoient de la groſſeur d'un bouton commun. Elle étoit garnie de pluſieurs barres de fer, & fermée à quatre ſerrures.

Pendant que les autres conſidéroient avec plaiſir les richeſſes qui leur tomboient entre les mains, Monbars ſe réjouiſſoit à la vue du grand nombre d'Eſpagnols qu'il voyoit ſans vie; car il ne reſſembloit pas à ceux qui ne combattent que pour le butin, il ne hazardoit ſa vie que pour la gloire, & pour punir les Eſpagnols de leur cruauté.

Je me ſouviens de l'avoir vu en paſſant aux *Honduras*. Il étoit vif, alerte, & plein de feu, comme ſont tous les Gaſcons. Il avoit la taille haute, droite & ferme, l'air grand, noble & martial, le teint baſané. Pour ſes yeux, on n'en ſauroit dire ni la forme, ni la couleur, ſes ſourcils noirs & épais ſe joignoient en arcade au-deſſus, & les couvroient preſque entiérement; en ſorte qu'ils paroiſſoient cachés comme ſous une voute obſcure. On voit bien qu'un homme fait de cette ſorte ne peut être que terrible. Auſſi dit-on que dans le combat il commençoit à vaincre par la terreur de ſes regards, & qu'il achevoit par la force de ſon bras.

Malgré la fureur du carnage, on épargna les Matelots dont on avoit besoin, & quelques officiers, parce qu'ils n'étoient pas Espagnols. Ils donnerent avis que le vaisseau qu'on venoit de prendre étoit suivi de deux autres encore plus richement chargés, que la tempête avoit écartés, qui arriveroient infailliblement dans peu de jours, parce que le rendez-vous étoit au *Port Margot.* J'avois oublié de dire que ce combat s'étoit donné vers *Saint Domingue*, dont ce port n'est pas éloigné.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on lui donnoit, & crut que les vaisseaux dont on parloit valoient bien la peine d'attendre dans le port, sept ou huit jours, & plus même s'il le falloit. Il ne douta nullement que la prise n'en fût certaine, ne laissant paroître au port que le vaisseau Espagnol dont il venoit de s'emparer, persuadé que les vaisseaux de cette nation le voyant au rendez-vous, ne manqueroient pas de le joindre, & d'être pris.

Là-dessus Monbars apperçut plusieurs canots qui tiroient vers les vaisseaux. Il demanda ce que c'étoit; on lui répondit que c'étoit des Boucaniers qui venoient, attirés par le bruit du com-

bar. Ils présenterent quelques paquets de chair de Sanglier, qu'ils savent si bien apprêter, qui est, comme je l'ai dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la rose, & dont on auroit envie de manger en la voyant seulement. On reçut très-bien leur présent, & on leur donna de l'eau de vie. Ils s'excuserent sur ce qu'ils présentoient si peu de cette viande, & dirent pour raison, que depuis peu la cinquantaine Espagnole avoit battu le pays, ravagé leurs Boucans, & tout emporté. *Comment souffrez-vous cela*, dit brusquement Monbars? *Nous ne le souffrons pas non-plus, repliquerent-ils* avec la même brusquerie, *& les Espagnols savent bien qui nous sommes; aussi ont-ils pris le temps que nous étions à la chasse : mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus maltraités que nous; & leur cinquantaine, fût-elle devenue centaine, & même millieme, nous en viendrons bien à bout. Si vous voulez*, dit Monbars, qui ne demandoit que l'occasion de se signaler, *je marcherai à votre tête, non pour vous commander; mais pour m'exposer tout le premier.*

Les Boucaniers voyant à son air &

à son port, qu'il étoit homme d'expédition, l'accepterent volontiers ; & Monbars en demanda la permission que son oncle ne put lui réfuser, considérant qu'il avoit encore long-temps à demeurer-là, & que cependant il ne pourroit jamais retenir son neveu de la vivacité dont il étoit. Il lui donna quelques gens de son âge, & de sa valeur, pour l'accompagner ; mais il lui en donna peu, parce qu'il ne vouloit pas dégarnir son vaisseau, ayant peur d'être attaqué lui-même. Sur le champ le neveu quitta l'oncle, en lui promettant néanmoins qu'il seroit bientôt de retour auprès de lui. *Vous ferez bien*, lui dit-il, *car je vous assure que les vaisseaux que j'attens, pris ou manqués, je partirai à l'heure même.* Il lui parloit de la sorte, non pas qu'il eût dessein d'en user ainsi, il l'aimoit trop tendrement ; mais pour précipiter son retour.

Monbars suivi des siens, passa avec joie dans un des canots des Boucaniers. Cependant un chagrin secret se mêloit à cette joie, & son cœur souffroit un rude combat. D'un côté il appréhendoit que les vaisseaux, qu'on attendoit n'arrivassent, qu'on ne se battît en son absence, & qu'il ne pût par-

tager le péril ou la gloire de l'action. De l'autre les Boucaniers l'assuroient qu'ils ne seroient pas long-temps sans rencontrer les Espagnols ; ce qui le détermina enfin, dans l'espérance que s'il trouvoit dans peu l'occasion de battre les Espagnols sur terre, il seroit assez tôt revenu pour les battre encore sur mer.

Il pensoit juste ; car à peine fut-il descendu dans une prairie environnée de bois & de collines, qu'on découvrit quantité de cavalerie Espagnole leste & bien montée, qui s'étoit ainsi assemblée sur la nouvelle que les Boucaniers s'assembloient aussi. Monbars alloit donner sur eux tête baissée, sans considérer leur multitude & le petit nombre des siens, lorsqu'un Boucanier qui étoit auprès de lui, homme de cœur & d'expérience, lui dit : *Attendez, nous allons avoir ces gens-là sans qu'il en échappe un seul.* Ces mots, *sans qu'il en échappe un seul*, arrêterent Monbars. En même temps le Boucanier fit faire alte à ses camarades, & tourner le dos aux Espagnols, comme s'ils ne les avoient point vus. Il déroula une tente de toile, qu'il portoit en bandouliere ; (c'est de cette sorte que les Boucaniers ont coutume de porter leurs tentes lorſ-

qu'ils vont en campagne) & l'ayant dressée, ses camarades aidés de leurs engagés, qui les avoient joints dans la prairie, dresserent pareillement les leurs, sans trop pénétrer son intention : ils se confioient sur son adresse, qui les avoit déja plusieurs fois tirés d'affaire.

Dans ce moment on fit paroître des flacons d'eau-de-vie, & d'autres choses propres à se bien réjouir. Les Espagnols qui observoient la contenance des Boucaniers, crurent qu'ils les tenoient déja, s'imaginant qu'ils ne campoient de cette sorte que pour se regaler. Ils jugerent à propos de leur donner tout le temps de s'accabler d'eau-de-vie, comme les Boucaniers ont coutume de faire quand ils en ont à souhait ; & cela à dessein de les surprendre dans cet accablement, & de les vaincre sans peine. Dans le dessein de même de mieux tromper les Boucaniers, ils se déroberent à leurs yeux, & quitterent le haut de la colline pour descendre dans le vallon.

Cependant le Boucanier qui étoit l'auteur du stratagême, le fit savoir de main en main à ses camarades, envoya secrettement avertir les autres Boucaniers de l'état où étoient les siens, &

les pria de les venir secourir ; mais surtout de se cacher dans les bois, & cependant, de peur de surprise, il fit observer les Espagnols.

Sur la brune les Boucaniers quitterent secrettement leurs tentes, & passerent sans bruit dans les bois, où ils trouvent ceux qu'ils avoient mandés, bien armés, & prêts à combattre ; aussi-bien que leurs engagés qu'ils avoient amenés avec eux. Monbars mouroit d'impatience de voir les Espagnols, & s'imaginoit qu'ils ne viendroient jamais. Ceux-ci cependant attendoient le plus qu'il leur étoit possible, se figurant que plus ils attendroient, plus ils trouveroient les boucaniers plongés dans la débauche, & que les trouvant yvres morts, ils n'auroient plus qu'à les ensevelir sous leurs tentes.

A la pointe du jour on apperçut qu'ils faisoient quelque mouvement. Peu de temps après on les vit descendre en bon ordre de la même colline où ils avoient paru la premiere fois, quelques Indiens à la tête, en maniere d'enfans perdus. Les Boucaniers les attendoient de pied ferme, & bien postés ; en sorte pourtant qu'ils ne pouvoient être vus, & qu'ils avoient l'œil attentif à tous les mouve-

mens de leurs ennemis. Comme ils avoient eu la précaution de dresser leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cette ruse obligea les Espagnols de diviser leur cavalerie par petits escadrons, & de fondre séparément sur chacune des tentes, où ils croyoient trouver les Boucaniers, qui les surprirent étrangement en sortant de toutes parts, chargeant à propos & sans relâche ces pelotons de cavalerie ainsi dispersée, abattant tantôt les hommes, tantôt les chevaux, & le plus souvent tous les deux ensemble.

Monbars monté sur un cheval Espagnol, dont il avoit tué le maître, couroit partout où l'on faisoit résistance. Il alla presque seul charger inconsidérément un escadron de cavalerie, & plus inconsidérément encore s'en laissa environner. Il auroit sans doute cédé au nombre, s'il n'avoit été promptement secouru & dégagé par les Boucaniers; enfin voyant que les ennemis écartés fuyoient à droite & à gauche, il les poursuivoit à outrance.

Un Boucanier s'appercevant que les fleches des Indiens les incommodoient beaucoup: *Quoi*, leur cria-t-il en Espagnol, & en leur montrant Monbars, *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoye*

un libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols? A ces mots les Indiens s'arrêterent, crurent ce que le Boucanier leur disoit, en voyant ce que Monbars faisoit, ils se joignirent à ses côtés, & tournerent leurs fleches contre les Espagnols. Aussitôt les fleches, la mousqueterie & les autres armes assaillirent les Espagnols de toutes parts, & fondirent sur eux comme la grêle.

Monbars regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie, voyant les Indiens à ses côtés, qui le secondoient. Il prenoit plaisir à les venger des cruautés que les Espagnols avoient exercées contre eux, & se sentoit transporté de joie, en voyant ceux qu'il haissoit nager dans leur sang. Jamais peut-être, à ce que l'on m'a rapporté, n'a-t-on vu un carnage si horrible, & la déroute fut si grande, que les chevaux & les hommes, ne parurent plus avoir de force que pour fuir devant le vainqueur.

Les Boucaniers qui étoient en train de vaincre, & les Indiens qui ne respiroient que la liberté, prierent Monbars de vouloir profiter de sa victoire, & d'aller ravager les habitations des Espagnols, qu'on ne manqueroit pas de trouver

consternés de la défaite des leurs. Monbars y consentit, & marchoit à leur tête, lorsqu'il entendit un coup de canon qui venoit du port où étoient les vaisseaux de son oncle. Il partit en diligence, croyant que les vaisseaux Espagnols étoient arrivés, & qu'on en étoit aux mains, mais il trouva tout tranquille, le coup qu'il avoit oüi étoit le coup de partance, que son oncle avoit fait tirer pour l'avertir, jugeant au bruit de la mousqueterie qu'il entendoit, que le lieu où se donnoit le combat n'étoit pas éloigné. En effet son oncle ne vouloit pas attendre davantage, étant pressé d'aller où le service du roi de France son maître l'appelloit. Il fut ravi de voir son neveu de retour, victorieux, & sans blessures, & d'entendre les éloges qu'on donnoit à sa valeur.

Les Boucaniers qui ne pouvoient plus quitter Monbars, & qui n'ont point d'autre pays que celui où ils trouvent bonne chasse, s'embarquerent avec lui. Les Indiens qui prévoyoient le danger qu'ils risquoient, s'il leur falloit retourner dans leur pays après avoir abandonné les Espagnols, firent la même chose; en sorte que le vaisseau qu'on avoit pris sur les Espagnols, se trouva

rempli

rempli de brâves gens. On arma les Indiens de fusils & de sabres, dont ils se servoient aussi adroitement que de l'arc & des fléches. L'oncle donna le commandement du Vaisseau à son neveu, & nomma pour Lieutenant un Officier habile, afin qu'il pût l'aider dans le besoin, de son conseil & de son expérience; après quoi il fit mettre à la voile.

Je n'ai point sçu quelle route il tint; mais je sçais bien qu'après avoir vogué huit jours, il fut attaqué au sortir d'une grande Baye, par quatre vaisseaux de guerre Espagnols, qui coururent sur lui avant qu'il pût les éviter. Ils alloient, dit-on, au-devant de la grande Flotte chargée de l'argent des Indiens.

L'oncle de Monbars fut donc insulté par deux de ces grands navires. Il se défendit vaillamment, & fit reculer bien loin ceux qui penserent l'aborder. Ayant combattu plus de trois heures, & ne voyant aucun secours, parce que son neveu étoit extrêmement pressé par les deux autres, il se résolut à un dernier effort, & le fit avec tant de furie, que les deux navires Espagnols allerent à fonds les premiers, & qu'il les suivit de près, avec la satisfaction néanmoins d'avoir vû périr ses ennemis.

Ainsi périt l'oncle de Monbars, grand homme de mer & de guerre, après s'être défendu fort long-temps avec autant de bonheur que d'adresse; ses ennemis n'auroient pu triompher de lui, tout goutteux qu'il étoit, pour peu qu'il eût été secouru.

Monbars, outré de la perte de son oncle, & impatient de le venger, soutenoit les efforts des deux autres Vaisseaux avec tant de valeur & de fortune, qu'après en avoir coulé un à fond, il aborda l'autre. Les Indiens qui le virent entrer par un côté, se jetterent promptement à la nage pour le joindre de l'autre côté; ils entrerent à l'improviste, & surprenant les Espagnols par derriere, ils en enleverent un grand nombre à brasse corps qu'ils jetterent dans la mer, & en expédierent aussi beaucoup d'autres à coup de sabre dans le navire même, tandis que Monbars, secondé des siens, passoit au fil de l'épée ceux qu'il trouvoit à sa rencontre; de maniere qu'il se vit maître en peu de temps d'un navire plus grand & mieux équipé que ceux qui avoient péri.

Si Monbars avoit conçu tant de haine contre les Espagnols, pour avoir massacré les Indiens, on peut bien s'i-

maginer que cette haine redoubla lorsqu'ils eurent causé la mort de son oncle. Il cherchoit tous les moyens de la venger, & se trouvoit même assez fort pour l'entreprendre; car il se voyoit monté de deux Vaisseaux des plus beaux & des meilleurs voiliers qui fussent peut-être alors sur la mer; & quoique celui de son oncle fût coulé à fond, il s'en étoit sauvé les plus braves gens, & il avoit perdu peu des siens. Les Boucaniers lui proposerent donc de faire une descente dans un lieu qui se rencontroit sur leur route, & qui étoit tout propre à exercer sa vengeance, à cause de la multitude des Espagnols qui l'habitoient.

Il n'en fallut pas davantage pour l'y résoudre; mais il ne put exécuter son dessein avec tant de promptitude, ni de secret, que le Gouverneur du pays n'en fût averti, & qu'il ne donnât bon ordre à tout: car il mit en embuscade dans les bois & dans les crevasses des montagnes, quelques negres qu'il avoit, & d'autres Soldats de la milice du Roi d'Espagne. Outre cela il prit avec lui cent hommes de pied, qu'il disposa en trois bataillons, & quelques cent à six-vingt chevaux, à la tete desquels il se mit, avec

quatre pieces de canon, lesquelles commencerent à tirer pour incommoder la descente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canon de ses Vaisseaux.

Les canonnades des ennemis, loin de faire peur aux Boucaniers & aux Indiens, ne firent qu'allumer leur ardeur; car suivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'étoit jetté à terre, ils le suivirent de si près, que celui qui se trouva le dernier à s'y jetter s'estima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment en bataille & aux mains avec les ennemis, qui croyant les surprendre à demi-débarqués, avoient fait avancer un de leurs bataillons, soutenu des deux autres, pour les charger avant qu'ils fussent en ordre. Mais les Espagnols furent eux-mêmes si brusquement chargés par les boucaniers, qu'à peine la salve des mousquetades fut achevée, qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec les Indiens, qui les enfonça. Ainsi le premier bataillon des ennemis étant renversé sur les deux autres, & poursuivi chaudement, ils regagnerent la côte plus vîte qu'ils n'en étoient descendus; & Monbars les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le

pays, le parcourant en victorieux, & eut la satisfaction de venger pleinement sur cette nation la mort de son oncle, & le massacre des Indiens.

CHAPITRE VII.

Combat d'un Aventurier Portugais dans l'Isle de Cuba.

IL est bon de se ressouvenir que lorsque j'ai commencé cette Histoire, nous étions à l'isle de Cuba. Comme cette isle étoit pleine de crocodiles, nous nous divertissions à les prendre & à les assommer. Une partie de nos gens continuoient toujours à chasser & à pêcher, pendant que l'autre s'occupoit à raccommoder notre vaisseau, afin qu'il pût nous porter jusqu'à la Jamaïque.

Crocodiles dangereux.

Nos chasseurs alloient ordinairement dix ou douze ensemble, afin de se garantir des crocodiles; car cette isle est la seule de toute l'Amérique où il y en ait qui courent après les hommes. Voici le moyen d'empêcher qu'ils ne vous atteignent. Il faut aller tantôt à droite tantôt à gauche. Si vous allez tout droit, fussiez-vous montés sur les meilleurs

Moyen de s'en garantir.

chevaux du monde, ils vous joignent en un moment: ce qu'ils ne peuvent faire lorsque vous biaisez; car la nature de ces animaux est telle, que la grandeur de leur corps ne les empêche point de courir; mais seulement de se retourner; & comme les éléphans ont de la peine à se relever quand ils sont tombés, de même ces monstres, qui sont pesans & roides, ont de la peine à manier leurs corps, & se trouvent embarrassés lorsqu'il faut faire tant de détours. Pendant qu'ils sont dans cet embarras, on a le temps de prendre avantage sur eux, jusqu'à ce qu'enfin on les fatigue si fort, qu'on les laisse bien loin derriere; autrement on n'échapperoit jamais de leurs poursuites.

Quelques vieux Aventuriers nous ont appris la raison pourquoi ces crocodiles sont si âpres sur les hommes. Ils disent qu'un navire Portugais étant venu en cette isle chargé de negres, la plûpart devinrent malades, & moururent en si grand nombre, que les Portugais ne faisoient que les jetter à l'eau, & que ces corps étant poussés par la vague le long de la côte, les crocodiles les dévoroient, en sorte que depuis ce temps ils sont devenus fort carnassiers. Ils dé-

truiſent même tout le bétail que les Eſpagnols ont mis ſur cette iſle, qui eſt très-propre pour les nourrir, à cauſe de l'abondance des pâturages. Ces crocodiles ſurprennent ces animaux lorſqu'ils vont boire, & mangent les petits lorſque leurs meres les mettent bas.

Nos gens n'alloient point de jour à la chaſſe, qu'ils n'en rencontraſſent quelques-uns prodigieuſement gros, & ils les tuoient quoiqu'ils y couruſſeut d'aſſez grands dangers.

Un des nôtres, Portugais de nation, qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit vécu avec les François, s'étant fait Boucanier, & enfin Aventurier, voulut aller à la chaſſe, accompagné ſeulement d'un Eſclave nouveau venu de Guinée, & encore demi-ſauvage, Il avança dans le Bois pour chercher de quoi tirer, & en paſſant un ruiſſeau, un crocodile, qui comme il nous l'a dit, avoit plus de cinq pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abbatit par terre & ſe jetta ſur lui. L'Aventurier qui étoit vigoureux, ſe défendit & appella ſon eſclave; mais celui-ci à la vue de ce terrible animal, prit la fuite, & alla ſe tapir dans un buiſſon.

Le crocodile avoit déja preſque em-

porté une jambe à l'Aventurier qui perdoit beaucoup de sang, & qui ne laissa pas malgré cela, de donner tant de coups de coûteau à cette furieuse bête, qu'il la mit hors d'état de lui faire plus de mal. Enfin se relevant le mieux qu'il lui fut possible, il acheva de la tuer. Mais comme il ne pouvoit plus marcher, il appella encore son esclave à son secours.

Plaisant aveu d'un Esclave.

Ce pauvre garçon nous a avoué depuis, que dans sa frayeur il n'avoit pas pris garde au lieu où il s'étoit jetté, & que quoiqu'il fût alors presque nud dans ce buisson, & percé de mille pointes d'épines, il les souffroit plutôt que de se résoudre à sortir parce qu'il craignoit encore plus les morsures du crocodile. Ainsi son maître avoit beau lui crier que le crocodile étoit mort, il ne se hâtoit pas davantage. Notre Aventurier fut donc obligé de se traîner jusqu'au lieu où étoit son Esclave, qui le chargea sur ses épaules, & le porta deux grandes lieues dans le pays le plus incommode du monde, par de si mauvais chemins, qu'ils étoient tous deux extrêmement fatigués ; le maître de la douleur de ses blessures, & l'Esclave de la pesanteur de son fardeau.

Le soleil commençoit à baisser, de sorte qu'ils se voyoient réduits à demeurer tous deux dans le bois, à la merci de ces bêtes carnassieres, & d'y passer la nuit. L'Aventurier qui avoit de la vigueur, & de la présence d'esprit, se fit porter sur une petite montagne, d'où il découvrit le bord de la mer qu'il montra à son esclave, & le chemin qu'il devoit tenir pour y aller, afin de nous avertir de le venir prendre. Avant que de le quitter; il lui fit bander ses plaies avec sa chemise qu'il déchira, & mit son fusil avec ses couteaux auprès de lui pour se défendre, en cas qu'il fût encore attaqué par quelque crocodile. L'esclave vint nous avertir de l'état où étoit son maître que nous fûmes aussi-tôt chercher; nous l'apportâmes dans le vaisseau, où après l'avoir visité, je trouvai que d'une jambe il ne lui étoit resté que les muscles & les nerfs qui pendoient tous déchirés: il avoit encore plusieurs blessures à la cuisse, & les parties génitales entiérement emportées. Destinée du Portugais.

Je le pansai, & la fievre qui depuis peu l'avoit quitté, le reprit. Deux jours après la cangrene se mit à sa jambe, en sorte que je fus obligé de la lui couper. Après cette opération ses plaies al-

lerent fort bien, & nous parlions déja de lui faire une jambe de bois, lorsqu'en une nuit il lui vint une éréfipelle à la jambe saine, depuis la hanche jusqu'au talon. Je le saignai, le purgeai doucement, & tâchai d'appaiser l'inflammation avec des remedes convenables; cependant sa jambe tomba en pourriture, & quelques soins que je pusse y apporter, il mourut. Je fus curieux d'ouvrir toute la jambe depuis la hanche, d'où il disoit que son mal provenoit; je trouvai que le périoste, qui est une petite peau qui couvre l'os, étoit mangé par une matiere séreuse & noire, d'une puanteur inconcevable.

Je ne puis pourtant attribuer sa mort au venin du crocodile, car j'en ai vu plusieurs qui en ont été mordus, & dont la guérison n'a été suivie d'aucune mauvaise suite. Je crois donc que celui-ci n'est mort que parce qu'il étoit mal-sain, & d'une humeur sombre & mélancolique.

Telle fut la malheureuse destinée de ce Portugais, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui l'avertissoient de n'aller point seul dans ce bois; mais, comme je l'ai déja dit, il étoit d'une humeur chagrine, & si opiniâtre, qu'il ne déferoit à rien.

Enfin notre vaisseau étant en état, nous partîmes gros & gras, il ne paroissoit pas que nous eussions fait un voyage si pénible. Nous ne songions plus qu'à retourner à la Jamaïque, pour trouver un autre vaisseau afin d'aller en course; car le nôtre ne valoit plus rien. Nous prîmes notre route le long de la côte de *Cuba*, au travers des petites isles où nous fûmes pris d'un calme qui dura près de quinze jours, & qui nous réduisit à une telle nécessité d'eau, que nous fûmes obligés de nous contenter d'un demi-setier par jour; parce que nous ne pouvions aborder en aucun lieu pour en prendre.

Départ & bonne disposition des Aventuriers.

Après avoir passé quelques jours dans cette disette, & même sans boire, nous arrivâmes enfin dans le golfe de *Xagua*, que les Aventuriers nomment *Grand Port*, où nous trouvâmes deux navires Hollandois, qui étoient ceux que notre flotte avoit vu quand elle partit de l'isle Espagnole, pour aller à *Panama*.

Ces navires avoient été obligés de relâcher en ce lieu-là pour se raccommoder; car l'un des deux avoit été démâté de son grand mât par un coup de tonnerre, qui avoit même tué beaucoup de ses gens. Je m'embarquai sur ces vais-

Occasion que trouve l'Auteur de quitter les Aventuriers.

seaux pour repasser en Europe, remerciant Dieu de m'avoir retiré de ce misérable genre de vie; car ce fut là la premiere occasion que j'en trouvai depuis cinq années que j'en faisois le métier.

J'ai fait trois autres voyages dans l'Amérique, tant avec les Hollandois qu'avec les Espagnols, & j'ai eu le temps d'y perfectionner la connoissance de toutes les choses que j'y avois remarquées la premiere fois. Je reviens à mon histoire, & je compte sur l'indulgence de mon lecteur, qui voudra bien me pardonner cette petite digression.

Les Aventuriers avoient toujours sur le cœur le tort que Morgan leur avoit fait, & ils ne perdoient point l'envie de s'en venger. Ayant appris qu'il se préparoit à aller prendre possession de l'isle de *Sainte Catherine*, soit qu'il ne se crût pas en assurance à la Jamaïque, soit qu'il se défiât du gouverneur, ils avoient résolu de l'attendre sur son passage, de l'enlever lui, sa femme & les siens, & de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce qu'il leur eût fait raison de son vol, lorsqu'ils en furent empêchés par un incident qui rompit leurs mesures. Un navire du roi de la Grande Bretagne arriva à la Jamaïque avec un

nouveau gouverneur, & un ordre exprès à Morgan de repasser en Angleterre, pour y répondre sur les plaintes du roi d'Espagne & de ses sujets.

Ordre à Morgan d'aller en Angleterre.

Si en même temps on avoit écouté celles des Aventuriers, on auroit pu voir par ce qui s'est passé, qu'ils auroient eu sujet d'en faire de grandes contre lui. Morgan fut donc obligé d'aller en Angleterre, & j'ai fait tout mon possible pour savoir l'évenement de cette affaire; mais je n'en ai pu rien apprendre.

Nouveau gouverneur de la Jamaïque.

Le nouveau gouverneur étant établi à la Jamaïque, ménagea mieux les Espagnols que n'avoit fait son prédécesseur. Il envoya le vaisseau qui l'avoit apporté, & qui étoit parfaitement bien équipé en guerre, dans tous les principaux ports du roi d'Espagne, sous prétexte de renouveller la paix avec eux, & de tenir la mer de la part du roi son maître, pour détruire les Aventuriers qui commettroient des hostilités sans son aveu. Cependant les Aventuriers ne laisserent pas de piller presque à sa vue, une ville qui appartenoit aux Espagnols.

Hardiesse des Aventuriers.

Il sera mal-aisé, pour ne pas dire impossible, de s'opposer aux desseins de

ces gens là, qui animés par le seul espoir du gain, sont capables des plus grandes entreprises. Il est vrai qu'ils succomberoient souvent dans ces entreprises, s'ils n'avoient ni bâtimens, ni vivres, ni munitions de guerre, ni ports.

Mais premiérement pour ce qui est des bâtimens ils n'en manquent pas, & on les voit souvent s'embarquer sur la mer avec les moindres vaisseaux, & prendre les plus grands, qu'ils rencontrent presque toujours remplis de vivres & de munitions de guerre.

A l'égard des ports, ils n'en sauroient non plus manquer; comme les Espagnols fuient devant eux, ils y entrent avec facilité, & s'en rendent les maîtres aussi-bien que des autres lieux; qu'ils parcourent en victorieux, & où l'on voit qu'ils agissent aussi tranquillement que s'ils en étoient les possesseurs légitimes: de sorte que l'on ne voit rien qui puisse arrêter leurs courses & leurs progrès, qu'une vigoureuse résistance.

Nouvelles de Carthagene.

Par exemple, si l'on en croit les nouvelles apportées depuis peu à la Jamaïque par des vaisseaux venus de Carthagene, on a su que les Aventuriers étant entrés dans la mer du sud, n'ont

pu exécuter le dessein qu'ils avoient de se saisir de quelques postes avantageux, pour troubler la navigation de *Lima* à *Panama*; parce que les Indiens s'étant mis en armes en plusieurs endroits de la côte, les ont empêchés de débarquer, & même de se pourvoir d'eau & de vivres. De plus, que l'escadre du Vice-roi du *Perou*, qui croisoit entre *Lima* & *Panama*, leur donnoit la chasse, & avoit ouvert par ce moyen le commerce entre ces deux places. Enfin, que quelques Aventuriers qui avoient débarqué dans la mer du sud, avoient été défaits, & contraints de se retirer.

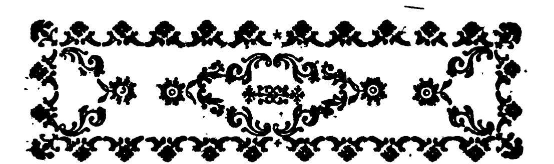
De pareils efforts, & souvent réitérés par les Espagnols, pourroient peut-être à l'avenir faire perdre aux Aventuriers la coutume & l'envie de les attaquer. Je dis peut-être; car dans le fond les Aventuriers sont de terribles gens.

Ces efforts pourroient même leur être plus utiles, que les soins qu'ils prennent pour empêcher que le nombre de leurs esclaves ne diminue. C'est pour ce sujet que dans l'Amérique les Espagnols sont si inexorables & qu'ils punissent très-rigoureusement les Negresses qui s'abandonnent à des hommes blancs; c'est-à-dire, à des hommes

de l'Europe. Ils n'en usent pas de même lorsqu'elles s'abandonnent à des Negres qui sont esclaves comme elles.

Comme ces Negresses pourroient nier qu'elles aient eu habitude avec un homme blanc, & soutenir le contraire, on ne baptise leurs enfans, que neuf jours après leurs couches; au bout de ce temps la nature de l'enfant mâle ou femelle devient blanche, & ainsi on est convaincu de la vérité.

On ne prend pas tant de précaution sans intérêt; c'est que l'enfant qui vient d'un Negre est toujours esclave, au lieu que celui qui vient d'un homme blanc, est né libre. Il n'est donc pas surprenant qu'on observe les Negresses avec tant de soin.



HISTOIRE DES AVENTURIERS FLIBUSTIERS,

Qui ſe ſont ſignalés dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant diverſes courſes que les Flibuſtiers ont faites, depuis l'année 1686 juſqu'à préſent ; avec un état des revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique.

CHAPITRE PREMIER.

Diverſes courſes des Flibuſtiers qui ont précédé la priſe de la ville de Campêche.

LE 16 août 1683 quarante-ſix Aventuriers-Flibuſtiers partirent dans un bateau de 40 tonneaux avec 4 pieces de canon, pour

joindre la flotte du général Grammont à l'isle de la Tortille. Ils y trouverent quatre bâtimens François, venant d'une expédition sur la riviere d'Ynocq ; & pendant six semaines qu'ils y demeurerent, les capitaines Laurent & Michel, qui commandoient chacun un vaisseau de 36 pieces de canon & de 300 hommes y vinrent aussi, & furent suivis du capitaine Pednau, monté sur un vaisseau de 14 pieces de canon & de 130 hommes. Tout cela joint ensemble faisoit environ 900 hommes propres à une descente.

On détacha les capitaines Vigneron & la Garde, pour faire quelques prisonniers sur la côte de Sainte Marguerite & de Cumana, & savoir d'eux quelque endroit où il y eût de l'argent ; mais ceux qni furent pris assurerent qu'il n'y en avoit point.

Les Flibustiers sur cette réponse se séparerent. Le capitaine Pednau alla à la côte de Carac se carener ; les autres allerent à l'isle d'Or : Et comme il est libre à chaque Flibustier de choisir & de changer de vaisseau en payant les vivres, ils emmenerent avec eux ceux qui voulurent être de leur partie, & firent de cette maniere près de 400

hommes. L'isle d'Or est voisine du golfe d'Arien, côte de Carthagene. Ils prétendoient en traversant cet espace de terre, qui n'est que de 14 lieues, passer dans la mer du sud.

A l'égard du capitaine Michel avec qui j'étois, il alla au cap Cordiere pour faire de l'eau, & pour surprendre le vaisseau qui vient tous les trois ans recevoir les épingles de la reine d'Espagne qui montent à trois millions de piastres, la plus grande partie en perles que l'on tire de la Marguerite & de la riviere de la Hache. Il manqua cette prise, parce que les Flibustiers s'étoient tellement attachés à boire en célébrant la fête des Rois, qu'ils ne purent équiper assez promptement des canots pour envoyer après une pirogue Espagnole qui les avoit découverts, & qui revira dans le moment pour en donner avis.

Cet événement obligea le capitaine Michel à sortir du cap Cordiere. Comme il tournoit vers Corrosel, il rencontra le capitaine Laurent avec un bâtiment chargé de quinquina & de 50000 liv. en especes. La nuit les empêcha de se reconnoître ; le capitaine Laurent, dans la crainte que ce ne fus-

sent des Espagnols, avoit résolu de se brûler plutôt que de se rendre. C'est sa maniere, il la garde encore aujourd'hui, & lorsqu'il reçoit quelques Aventuriers dans son bord, il leur dit qu'ils peuvent s'assurer de n'être jamais pris des Espagnols avec lui.

Il fut agréablement surpris d'avoir rencontré ses amis ; mais cette joie fut traversée par la fâcheuse nouvelle des épingles de la reine d'Espagne qu'ils lui apprirent. Ce coup lui donna du chagrin ; il lui tenoit trop au cœur pour ne pas tenter une seconde fois la fortune. On leva l'ancre, & on alla au cap de la Vêle à 14 lieues de la riviere de la Hache, où les Flibustiers ayant appris qu'on avoit déchargé le vaisseau de ce qu'ils cherchoient, & qu'on avoit trop bien pourvû à sa sûreté, cent d'entr'eux descendirent à l'isle d'Or, & allerent dans la mer du sud joindre ceux qui y étoient déja passés ; d'où ils ont écrit qu'il ne leur manquoit que du monde, & que ceux qui voudroient les venir trouver se donnassent de garde des eaux croupies qui avoient fait périr plusieurs des leurs, avant que de s'appercevoir qu'elles étoient empoisonnées.

Les cent Flibustiers qui avoient quit-

té le capitaine Laurent, l'affoiblirent aussi considérablement. Il ne put faire autre chose avec le capitaine Michel, que de croiser le long de la côte de Carthagene, en attendant le retour de leurs deux meilleurs voiliers, qu'ils avoient envoyés pour s'informer s'il n'y auroit point quelques Aventuriers dans ces mers : mais ils ne rencontrerent que deux vaisseaux ennemis qui leur donnerent la chasse, & peu de temps après parut la flotte Espagnole, forte de cinq à six mille hommes, qui contraignit les Flibustiers d'abandonner leur dessein sur Carthagene. C'est ce qui donna lieu à l'entreprise de Campêche, dont le succès paroissoit comme assuré, à cause que cette ville n'ayant point d'armée pour la défendre, demandoit aussi moins de monde pour la forcer.

Dessein sur Carthagene.

CHAPITRE II.

La prise de la ville de Campêche, faite en l'année 1686.

QUOIQUE l'entreprise des Flibustiers sur Campêche ne leur ait pas été aussi avantageuse que celle de

la *Vera Cruz*, elle n'a pas laissé de leur être glorieuse, l'on ne sera pas moins satisfait d'en apprendre le récit.

Le rendez-vous des Flibustiers étoit à l'isle à Vaches, ils s'y trouverent au nombre d'environ douze cens hommes. Après avoir fait la revue de toutes leurs forces, on proposa la prise de Carthagene dans l'espérance de se joindre encore à 700 hommes que l'on croyoit être à l'isle d'Or, & que l'on ne trouva point. On s'arrêta à l'expédition de Campêche, quoique l'on vît bien qu'elle ne devoit pas être si profitable que celle de la *Vera Cruz*; mais on crut qu'elle étoit nécessaire aux Aventuriers, parce qu'ils manquoient de vivres, & que par ce moyen ils seroient en état de faire de plus grandes entreprises.

Nouveau dessein sur Carthagene.

Cette expédition ayant été approuvée dans le conseil, on recommanda le secret, on prit garde que personne ne s'échappât de la flotte, on ne dit aucunes nouvelles aux barques d'avis qui s'en alloient à la Jamaïque & ailleurs, & on dépêcha vers monsieur de Cussy, gouverneur de la Tortue, pour avoir une commission d'aller en course contre les Espagnols, sans spécifier l'entreprise.

Mais il prévint les Aventuriers, il avoit eu avis depuis peu de jours, qu'on lui envoyoit des ordres avec quelques frégates pour aller contr'eux, & pour les réduire à se soumettre aux ordres du roi, qui n'approuve point ces sortes de courses.

Monsieur de Cussy se transporta donc à l'isle à Vaches, où les Aventuriers étoient en attendant sa commission. Ils furent bien surpris de le voir en personne, & encore plus de lui entendre dire que leur dessein étoit contraire à la volonté du roi.

Le capitaine Grammont qui a beaucoup de vivacité d'esprit, lui répondit :
„ Hé, monsieur, comment le roi sau-
„ roit-il notre dessein, pendant que la
„ plus grande partie de la flotte ne le
„ sait pas encore ? Il est impossible que
„ Sa Majesté vous ait fait savoir son in-
„ tention là-dessus : mais ce que je puis
„ conjecturer de tout ceci, c'est que vo-
„ tre bonté ordinaire ne peut souffrir que
„ l'on exerce des cruautés contre les Es-
„ pagnols : je vous promets, foi de capi-
„ taine, qu'il n'en sera fait aucune, &
„ que nous garderons si bien le secret,
„ que nous espérons de surprendre la ville
„ où nous allons, de nous en rendre maî-

„ tres sans coup férir, & même de la piller sans que les habitans aient le temps de s'en appercevoir ni de s'en plaindre.

„ Raillerie à part, *repartit monsieur de Cussy*, capitaine Grammont, le roi n'approuve point cela, il m'a fait savoir depuis peu ses ordres là-dessus, & il m'envoie quelques frégates pour réduire ceux qui y seront rebelles. C'est pourquoi je vous exhorte tous d'abandonner ces sortes d'entreprises, & je vous promets de vous rendre en cour tous les bons offices imaginables, & de procurer à chacun de vous des emplois selon son mérite & sa qualité; vous savez que S. M. se fait un plaisir de contenter tout le monde.

„ Je n'en doute point, *poursuivit Grammont*, & si nos freres, qui sont ici présens, veulent renoncer au dessein que nous avions pris, j'y consens. Tous se recrierent à l'instant que l'affaire étoit trop avancée pour la quitter, & que si Mr. de Cussy, ne vouloit pas leur accorder une commission pour aller contre les Espagnols, ils se serviroient de celle qu'il leur avoit donnée pour la chasse & pour la pêche; faisant entendre par là que s'ils rencontroient des hommes qui voulussent leur résister, ils leur donneroient

toient indifféremment la chaſſe comme aux bêtes. Monſieur de Cuſſy les voyant dans cette réſolution, les quitta bruſquement, après les avoir exhortés à rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, pour ne pas le forcer de les y réduire.

Ce diſcours ne fut pas capable de les détourner du deſſein qu'ils avoient formé. Monſieur de Cuſſy ne fut pas plutôt parti qu'ils profiterent du vent qui leur étoit favorable, firent voile, & arriverent en un endroit nommé *Champeton*, à quatorze lieues de *Campêche*. Sans perdre temps ils débarquerent en des canots neuf cens hommes & nagerent doucement avec des Avirons, depuis deux heures du matin juſqu'à cinq heures du ſoir. Leur flotte étoit compoſée de vingt-deux Canots, avec chacun leurs étendards : ce qui formoit un ſpectacle aſſez agréable. Ils camperent le ſoir devant la ville à la portée du canon, & paſſerent la nuit dans leurs canots. La néceſſité d'avoir des vivres qui leur manquoient, les animoit bien plus à pourſuivre cette entrepriſe, que l'eſpérance du gain, à quoi ils ne s'attendoient pas.

Dès le lendemain ſur les neuf heures du matin, Monſieur de Grammont don-

na les ordres néceſſaires pour la deſcente. C'étoit un coup bien hardi, & néanmoins aſſez ordinaire aux Aventuriers, que d'aller ainſi attaquer en plein jour & à découvert une Place de cette force. On fit donc mettre à terre toutes les Troupes qui étoient dans les vingt-deux canots, & celles qui étoient en trois bateaux & dans notre grand vaiſſeau que l'on avoit fait avancer, & elles parurent auſſi-tôt en bataille à la vue des ennemis qui ne ſavoient que penſer, pouvant croire auſſi facilement que c'étoit une armée Royale, qu'un amas de Flibuſtiers.

Ils ne trouvoient aucune réſiſtance pendant leur marche; & ce qui les favoriſa encore, c'eſt qu'il y avoit ſous la Fortereſſe un vaiſſeau du Roi d'Eſpagne de vingt-quatre pieces, qui périt en tirant pluſieurs coups de la Sainte Barbe.

Chacun le regardoit comme un obſtacle capable de retarder l'entrepriſe, & de donner aux Eſpagnols le temps de ſe préparer à bien recevoir les Aventuriers.

Mais le feu prit aux poudres & fit ſauter ce vaiſſeau avec tout ce qui étoit dedans. Ce fut grand dommage; car il étoit fort bien fait, & ne [illegible]toit que

quatre pieds d'eau, quoiqu'il portât vingt-quatre pieces, ce qui n'est pas commun. Aussi les Espagnols firent-ils courir le bruit qu'ils y avoient mis le feu exprès, de crainte qu'il ne tombât entre nos mains, & cela paroît assez vraisemblable; cependant si on fait la moindre attention à ce qui suit, il sera bien difficile de ne se pas persuader que ce fût un pur accident. En effet, le vaisseau sauta avec son pavillon Royal au derriere, & au grand mât; ce qui ne seroit pas arrivé de la sorte, si on l'avoit fait exprès. Mais c'est la coutume des Espagnols de se prévaloir de leurs prospérités, & de tirer avantage de leurs malheurs mêmes.

On marcha plus d'un quart de lieue sans trouver qui que ce fût qui résistât. Les Aventuriers toujours attentifs & sur leurs gardes tomberent à la fin dans une embuscade de 800. hommes, qui firent sur eux une furieuse décharge avec si peu de succès, qu'il n'y eut que deux hommes de tués & cinq ou six de blessés. Les Aventuriers donnerent sur les Espagnols en gens déterminés, & les obligerent à décamper au plus vîte. Ils entrerent ensuite dans la ville de Campêche, qu'ils trouverent fortifiée à chaque

Carrefour de quatre pieces de canon.

Tout autre que le Capitaine Grammont eût peut-être reculé; mais en homme d'esprit & d'expérience, il s'avisa sur le champ de faire monter du monde sur les maisons qui sont bâties, comme celles des Turcs en platte-forme. En sorte que voyant les ennemis du haut en bas, & à découvert, principalement ceux qui gardoient le canon, on faisoit feu sur eux avec tout l'avantage possible. Les Aventuriers qui étoient dans les rues, profitant de l'occasion, fondirent en même temps sur leurs ennemis, les forcerent d'abandonner leur canon, & s'en emparerent au nombre de quarante pieces toutes en batterie.

Cette entreprise, qui auroit demandé un Siege dans les formes, & occupé plusieurs jours d'autres gens qui prennent plus de précaution, & qui gardent plus de mesures que les Aventuriers, fut exécutée par eux en une demi journée, sans avoir perdu plus de quatre hommes.

Après la prise de cette Ville, il ne restoit plus qu'à se rendre maître de la Forteresse. Elle étoit défendue de dix-huit pieces de canon de 24 livres de balle & de six pieces plus petites, avec

400 hommes de Garniſon. On ſe repoſa durant trois jours, ſi c'eſt repoſer que d'être jour & nuit ſur ſes gardes & ſous les armes : On ne laiſſa pas de prendre quelques rafraîchiſſemens.

Cependant le Capitaine Grammont qui ne vouloit pas en demeurer là, donna ordre de faire venir de ſon bord cent boulets de canon, cent gargouges pleines de poudre, & dix affuts, ſur leſquels il fit auſſi-tôt monter dix pieces de canon de celles que l'on avoit priſes dans la ville. Il commanda de faire une embraſure dans une maiſon voiſine de la Fortereſſe, qui ſervoit de priſon, & d'y placer les dix pieces de canon. On commença dès-lors à canonner la Fortereſſe, ſans diſcontinuer pendant huit heures, à deſſein d'y faire breche, d'y monter, & de donner un aſſaut général.

Pendant que l'on canonnoit ainſi, les Flibuſtiers au nombre de 600 hommes avec leurs armes, étoient poſtés dans des maiſons prochaines, & faiſoient un feu continuel ſur le Fort, tirant néanmoins à coup perdu, parce qu'ils ne voyoient perſonne. Ils eurent ſeulement le plaiſir de hacher en pieces trois Drapeaux plantés ſur la Fortereſſe, ſans que l'on osât en arborer de nouveaux ; les

balles, qui tomboient alors comme la grêle, en ôtoient l'envie & le moyen.

On tira sur la Forteresse plus de quatre-vingt coups de canon sans aucun effet ; ce qui en fit differer la prise jusqu'au lendemain, que l'on espéroit trouver quelque stratagême pour s'en rendre maître. Mais les Espagnols tirerent les Flibustiers de peine en l'abandonnant la même nuit, n'y laissant que le canonnier, un Anglois & l'enseigne de la Forteresse, homme de cœur & de naissance, puisqu'il aima mieux se défendre jusqu'à l'extrêmité, & être fait prisonnier de guerre, que de se sauver lâchement comme les autres. Aussi fut-il traité du Capitaine Grammont selon le mérite de sa personne, & sa fidélité envers son Prince : il le renvoya généreusement, après lui avoir fait rendre toute sorte d'honneurs, avec les biens qu'il possédoit dans le pays. Il y joignit même beaucoup de présens de sa part.

On apprit l'évacuation de la Forteresse par l'Anglois dont je viens de parler, qui cria au Corps de garde avancé des Enfans perdus, que les Flibustiers pouvoient entrer. On le fit savoir au Général, qui ne se fia à cet avis que de bonne sorte : car pour en avoir une en-

tiere assurance, il fit dire à cet Anglois de tirer tous les canons à la volée ; il obéit, & l'on connut qu'ils étoient chargés de mitrailles. Le Général jugea à propos de remettre au lendemain à en prendre possession, parce qu'il étoit nuit, & qu'il se méfioit des Espagnols, dont il est plus difficile de prévenir la trahison, que d'arrêter la bravoure.

Le Capitaine Laurent, qui fut choisi pour en être le Gouverneur, prit avec lui 80. hommes dont on composa la garnison. On songea ensuite à loger les Flibustiers dans les maisons qui étoient autour de la place-d'armes, & à s'y fortifier ; parce que tous les jours on pouvoit y être attaqué par plus de 1500 hommes que les Espagnols auroient assemblés facilement s'ils l'eussent voulu ; mais ils n'en firent rien.

On demeura plus de deux mois dans la ville, allant tous les jours en parti à dix ou douze lieues à la ronde, sans rencontrer d'autres gens que quelques Sauvages, ou quelque butin qui consistoit en peu de chose.

Un jour les Flibustiers firent un parti de 1300. Cavaliers montés sur des chevaux & sur des Mulets ; ils tomberent dans une embuscade d'Espagnols, qui

firent si à propos une décharge sur eux, qu'ils leur tuerent plus de vingt hommes, & en blesserent beaucoup davantage. Leur plus grande perte fut le Capitaine Garderies, brave s'il en fut jamais. Cet échec leur apprit à ne plus aller à cheval, & en effet ce n'est pas-là leur métier.

Il y avoit dans cette embuscade plus de 900 hommes, & le Gouverneur de Mérida y étoit en personne. Il est étonnant qu'il ne les ait pas tous taillés en pieces.

Pendant ces deux mois on prit plus de 600 Prisonniers, la plupart sauvages. Le Capitaine Grammont, qui aimoit les siens autant qu'il en étoit aimé, envoya vers le Gouverneur de Mérida demander deux Flibustiers que ses gens avoient fait prisonniers; à condition de lui rendre tous les siens, sans en excepter le commandant, le Major, & le Castillan qu'il avoit entre ses mains; sinon qu'il mettroit tout à feu & à sang dans la ville. Le Gouverneur de Merida lui fit réponse qu'il pouvoit brûler & massacrer tout ce que bon lui sembleroit, qu'il avoit de l'argent pour rétablir la Ville, & des hommes pour le combattre; qu'il s'approchoit à cette fin.

Le Capitaine Grammont outré de cette rodomontade, prit l'Envoyé par la main, & le promenant par la Ville il y fit mettre le feu en sa présence, & couper la tête à cinq Espagnols. Cela fait il dit à cet Envoyé : *Allez, & assurez votre maître de ma part que j'ai ponctuellement exécuté ses ordres.* Il le chargea en même temps, de lui témoigner qu'il en feroit autant à ceux qui étoient encore entre ses mains ; sur quoi peu de jours après il ne reçut pas d'autre réponse que la premiere.

Malgré tout cela Mr. de Grammont fut aussi humain que le Gouverneur Espagnol étoit cruel, il donna la liberté à tout le monde ; mais il fit sauter la forteresse, & brûla généralement toute la Ville.

Ce furent les fruits de l'indiscrétion & de la rodomontade Espagnole ; car si le Gouverneur de Merida avoit écrit & fait parler plus honnêtement au Capitaine Grammont, on ne se feroit pas apperçu que les Flibustiers eussent été à Campêche. Ils y arriverent le 7. Juillet 1686. & n'en partirent que le 29. Août au soir, qu'ils s'embarquerent après y avoir célébré la Fête du Roi, qui est le jour de Saint Louis, à grands coups de

canon & de mousqueterie. On brûla dans le feu de joye pour plus de deux cens mille écus de bois de Campêche.

Cette expédition eut tout le succès que l'on pouvoit en espérer, à l'argent près que les Flibustiers cherchent toujours, & qu'ils ne trouverent pas. Le sieur de Grammont y fit voir toute la conduite, l'expérience & la valeur que l'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine.

On dit qu'il est de Paris, & qu'il étoit fort jeune lorsque son pere mourut. Le mari que la veuve épousa dans la suite, donna entrée dans sa maison à un Officier de ses amis, qui devint amoureux de la sœur de Grammont. Sa grande jeunesse sembloit le mettre hors d'état de se mesurer avec un homme de valeur. Cependant un jour son beau-pere étoit absent, il voulut écarter l'amant de sa sœur, & l'ayant prié de régler ses visites, il lui refusa sa porte. Mais la mere étant survenue avec sa fille, l'une & l'autre le traiterent d'enfant, & firent monter le cavalier.

Grammont indigné de ce procédé, fit quelques menaces dont le galant se sentit piqué : le lendemain il rencontra Grammont, il le traita de petit mutin

qui faisoit le brave. Grammont repliqua que s'il étoit dans un âge plus avancé, il lui feroit l'honneur de tirer l'épée contre lui. La fierté du jeune homme irrita l'officier, qui mit aussi-tôt l'épée à la main; Grammont en fit autant, & blessa son ennemi de trois coups dont il mourut, laissant dix mille livres à la sœur de Grammont, & à lui-même de quoi se sauver. Il lui procura encore sa grace par le moyen de Monsieur de Castelan, major des gardes, que le Roi avoit envoyé pour s'informer du fait. Il lui fit entendre que c'étoit lui-même qui s'étoit attiré ce malheur, & que bien-loin que l'on eût commis un assassinat en sa personne, les choses s'étoient passées avec honneur.

Peu de temps après Grammont fit quelques campagnes en qualité de Cadet, au Régiment Royal des vaisseaux, dans la compagnie de la Leuretiere. Il y acquit de la réputation, & fit très-bien son devoir quelques années sur mer: en sorte qu'ayant eu le commandement d'une fregate armée en course, avec un cinquieme du profit qu'il feroit, il passa à la Martinique, & prit une flotte Hollandoise appellée *les Boarses d'Amsterdam*, de la valeur de plus de quatre cens mille livres.

Grammont amena cette prise à Saint Domingue, sans se mettre en peine s'il ne lui en appartenoit qu'un cinquieme, parce que les intéressés étoient bien éloignés de là; & ayant presque tout consommé au jeu & à la débauche, il fallut retourner en course. Le malheur voulut qu'il perdît la fregate dont il sauva néanmoins le canon, les armes & tous les agrés: il se trouva encore assez à son aise pour acheter un autre bâtiment de 50 pieces, & il s'acquit une grande réputation à Saint Domingue; les Flibustiers l'aimoient & l'estimoient, d'autant plus qu'il étoit libéral & bienfaisant. Il a été fort long-temps leur Commandant; il s'est signalé en plusieurs rencontres, & se signale encore tous les jours; quoiqu'il soit âgé de plus de cinquante années, & que la goutte ne le quitte presque point, la maladie ne l'empêche pas d'être toujours actif & entreprenant. C'est un des plus braves Capitaines qui se soit encore trouvé parmi les Aventuriers, qui le suivent volontiers & s'attachent à lui. Il a un secret tout particulier pour gagner leurs cœurs, & s'insinuer dans leurs esprits. Il est bien fait dans sa taille, quoiqu'elle soit médiocre. Il a le teint brun, les cheveux

noirs, la mine guerriere, & agréable. La débauche du vin & des femmes l'a rendu perclus de tous ses membres. Il est impie, sans religion, & exécrable dans ses juremens. En un mot, il est fort attaché aux choses terrestres, & ne croit point aux célestes. C'est-là son grand défaut.

CHAPITRE III.

La prise de la Ville de Carthagene, faite en l'année 1697. *Et la Relation de ce qui regarde les Flibustiers, à ce sujet.*

APrès l'expédition de Panama, célebre par la conduite que Morgan y a tenue, & par une marche qu'il a faite dans un Pays, désolé par deux Camps-volans qu'il avoit sans cesse sur les bras, tout entre-coupé de rivieres & de rochers; on peut dire que rien n'est impossible aux Flibustiers bien commandés.

C'est ce que l'on a déja vu dans les entreprises de Marecaye, de Gibraltar, de Porto-Rico, de Campêche & de l'isle Sainte Catherine; on le verra encore

dans le récit que je vais faire de ce qui s'est passé à Carthagene.

En effet toutes ces entreprises sont remarquables ; les unes par la valeur des combattans, les autres par les grandes difficultés qu'il a fallu surmonter, & par la vigoureuse résistance que l'on y a trouvée ; les autres enfin, comme la *Vera-Cruz*, par les immenses richesses que l'on en a remportées. Mais l'expédition de Carthagene est considérable par toutes ces choses ensemble.

Cette expédition est distinguée des autres, en ce qu'elle a été exécutée dans un temps de guerre ouverte, par des troupes réglées, & si bien accoutumées à vaincre, que par les choses qu'elles ont déja faites, elle sont presque sûres de celles qu'il leur reste à faire.

On me dira peut-être que je devrois ne parler ici que de ce qui regarde les Flibustiers ; je l'avoue, c'étoit aussi mon dessein ; mais je n'ai pû me dispenser de rendre justice à la valeur des Officiers & des Troupes, que j'ai vu moi-même tant de fois s'exposer pendant le Siége de Carthagene.

Si cette entreprise a eu des suites qui ont tant fait de bruit dans le monde, il est à présumer qu'avant que de rien

entreprendre, on avoit mûrement refléchi, & pourvu à tout ce qu'il falloit pour porter avec succès dans les Indes, aussi-bien que dans l'Europe, la gloire des armes de France.

Ainsi donc, comme méditer une entreprise & l'exécuter est pour les François la même chose, à peine eut-on arrêté ce dessein qu'on agissoit déja sur les lieux. Le Baron de Pointis, homme de tête & d'expédition, avoit détaché deux mois auparavant la fregate le Marin, sous le commandement du Sieur de Saint Vandrille; avec des ordres adressés au Sieur du Casse, Gouverneur sur l'isle de Saint Domingue, pour assembler le plus de Flibustiers, d'Habitans, de Boucaniers ou de Chasseurs, & de Negres qu'il pourroit trouver sur la côte.

Toutes ces sortes de gens sont braves & propres au coup de main: Ils joignent à leur adresse une intrépidité insurmontable, & rien ne peut les faire reculer. Il falloit cela, c'est pourquoi Monsieur de Pointis avoit donné ses ordres pour les trouver prêts à son arrivée, afin de les joindre aussi-tôt à l'Escadre dont il avoit le commandement.

Cette Escadre armée en course au

profit des Particuliers, partit de Brest le 9. Janvier 1696 pour l'isle de Saint Domingue. Elle faisoit plaisir à voir, tout y étoit dans un ordre charmant. On pouvoit bien l'appeller une Armée; je ne craindrai pas même de la nommer ainsi dans la suite de cette Relation.

Elle étoit composée de dix-sept Voiles, savoir.

Le Sceptre, commandé par M. de Pointis.

Le Saint Louis, par Mr. de Lévy.

Le Fort, par Mr. le Vicomte de Coëtlogon.

Le Vermandois, par Mr. du Buisson.

Le Furieux, par M. la Mothe Michel.

L'Apollon, par Mr. Gombaud.

La Mutine, par Mr. Maffiat.

Le Saint Michel, par Mr. Marolles.

L'Avenant, par Mr. Francine.

La Galliote, par Mr. de Monts.

La Providence, Corvette, par Mr. du Bouchel.

La Diépoise, Flûte, par Mr. Tanberleau.

La Ville d'Amsterdam, par Mr. Monier.

Quatre Traversiers, par quatre Officiers Matelots.

En cet état le baron de Pointis passa par le Raz de Fontenay, à dessein d'éviter une escadre Angloise beaucoup plus forte que la sienne, qui l'attendoit à l'embouchure de Siroise.

Le 25 février il fit route sur Finisterre, & aterra sur l'isle de Saint Domingue, sans qu'il se soit rien passé dans cette traversée de douze cens lieues, qui mérite d'être écrit.

Le premier mars il envoya la Providence au *Port Real* ou *Cap François*, qui est le quartier le plus au vent de ceux que nous habitons dans cette isle.

Le sieur de Galiffet, qui y commandoit, ayant exactement pourvu de sa part à tout ce que le sieur du Casse lui avoit ordonné de tenir prêt, s'embarqua sur la Providence avec le sieur de Saint Vandrille, pour aller à bord du Sceptre recevoir les ordres de Mr. de Pointis qui étoit demeuré au large avec l'Escadre, & lui rendre compte des vivres qu'il avoit amassés, & des autres secours qu'il pouvoit attendre du pays, pour l'exécution de ses projets. Il avertit Mr. de Pointis que la frégate du roi, le Favori, de l'escadre que commandoit le chevalier des Augers, étoit en rade; que le vaisseau le Christ, vice-

amiral de l'Armadille de Varloviente, avoit été pris par le sieur des Augers, & qu'il en avoit donné le commandement au sieur de la Motte d'Airan, pour le mener en France par le plus court chemin.

Mr. de Pointis profitant de cet avis dépêcha vers le sieur de la Motte, & lui fit dire de joindre incessamment au petit Goave, pour le suivre dans ses expéditions.

Le 14 mars tous les officiers monterent sur l'amiral, & y demeurerent la journée à tenir conseil sur ce que l'on avoit à faire, pendant que l'armée resta en panne, c'est-à-dire sous voile, sans changer de place, à cause de la maniere dont les voiles sont orientés. Et sur les cinq heures du soir les vaisseaux la Mutine & l'Avenant eurent ordre d'aller mouiller au port François à 14 lieues sous le vent, pour y prendre les Flibustiers & nos rafraîchissemens; parce que les vaisseaux qui étoient dans cette rade ne suffisoient pas pour contenir les troupes & les munitions qu'on avoit pris soin d'y amasser.

On fit route à six heures du même soir, ayant le cap à l'ouest; & le matin on se trouva à deux lieues du cap St. Nicolas au sud-ouest.

Le lendemain l'armée appareilla à cinq heures du matin, & fit route pour le petit Goave, où elle mouilla, & fit de l'eau & du bois pour trois mois.

Le petit Goave est un quartier situé à trente lieues sous le vent du cap François, & à sept lieues de Leogane. C'est l'endroit que les Flibustiers choisissent ordinairement pour s'assembler; & Leogane le lieu où Mr. Ducasse, Gouverneur de l'isle Saint Domingue, fait son séjour. Il vint à bord de l'Amiral, & ils eurent conférence ensemble. On trouva dans cette rade environ mille hommes Flibustiers dans plusieurs petits navires, avec lesquels ils ont coutume de faire leurs courses.

Les vaisseaux partis le 13 mouillerent le 17. Le 18 on mit à la Côte la fregate le Favori, qui n'étoit armée qu'en flute. Son équipage avoit passé dans le Christ, & on embarqua dans chaque vaisseau les troupes qui devoient composer un même bataillon pour la facilité du débarquement.

Sur ces entrefaites il arriva une affaire assez particuliere. On arrêta au corps-de-garde de la marine un Flibustier qui avoit fait quelque désordre. Ses camarades se trouverent choqués de sa

détention; ils le demanderent avec assez d'arrogance, & sur le refus qu'on leur fit de le rendre, ils résolurent de l'enlever de force.

Un garde de la marine qui commandoit, les voyant approcher, leur cria de se retirer, ou qu'il feroit tirer sur eux. Cette menace ne les étonna point, ils continuerent; on fit sur eux une décharge de laquelle il en resta trois sur le carreau, l'Officier se renferma dans son fort, les Flibustiers coururent tous aux armes, & s'assemblerent, se proposant de sauver la vie à quelque prix que ce fût à leur camarade.

On fit tout ce que l'on put pour empêcher cette sédition; & comme on avoit affaire de ces sortes de gens, il étoit de l'intérêt de détourner cette espece de guerre civile. Mais leurs oreilles n'entendoient aucune raison, & ils méprisoient tout ce qui pourroit leur en arriver. Ils avoient résolu de se retirer dans les bois, & d'y faire des cabales, ou de passer au pays ennemi.

Ce qu'on pouvoit leur dire, loin de les détourner de leurs desseins, en hâtoit l'exécution. On avertit Mr. de Pointis, du désordre qui alloit arriver, Mr. Ducasse malheureusement étoit absent.

On fut surpris de les voir arriver deux cens en très-bon ordre, marchant quatre à quatre, leurs fusils sur l'épaule, leur drapeau déployé. Ils entourerent le fort, & se mirent en devoir d'exécuter les projets qu'ils avoient formés. Révolte des Flibustiers.

On leur représenta de nouveau, qu'ils couroient à leur perte ; qu'ils s'alloient faire une affaire dont ils seroient fâchés dans la suite. Ils répondirent qu'ils vouloient avoir l'officier qui avoit fait tirer sur eux, mort ou vif. Sans les contredire on tâcha de les ramener à la raison. Leur mauvais procédé usa la patience des troupes, & les choses commençoient à s'aigrir, quand Monsieur de Pointis qui arriva heureusement, calma l'orage par sa prudence ordinaire. Il se rendit au fort ; quoique l'officier eût fait son devoir, on l'envoya à bord du Pontchartrain dont il étoit.

Monsieur Ducasse arriva le lendemain de cette révolte, il réprimanda les Flibustiers, & leur dit que l'intention du roi étoit qu'on gardât une exacte discipline dans l'armée. Les Flibustiers marquerent par leur soumission, le profond respect qu'ils avoient pour Sa Majesté. On se reconcilia avec eux, & l'on fit en sorte que la férocité de leur esprit

s'accommodât avec la douceur de celui des troupes réglées; ce qui a continué pendant toute l'entreprise.

Pour rapporter ici avec autant de vérité que d'exactitude, ce qui a pu contribuer au succès de cette expédition, voici en quoi consistoient toutes les forces de cette armée. On a déja vu celles des navires. L'équipage étoit composé d'environ 2638. Officiers, d'un assez grand nombre de mariniers ou de matelots, de 1700 soldats, de 190 autres soldats d'augmentation pris à Saint Domingue, & d'environ 130 Officiers ou gardes de la marine.

Quoique le vaisseau le Pontchartrain, commandé par le sieur Monjay, fût destiné pour d'autres Armateurs, il ne laissa pas comme Flibustier de se joindre à cet armement; ce fut celui que Mr. Ducasse, Gouverneur de St. Domingue, choisit pour s'embarquer; & la Ville-au-Glamma, Armateur de St. Mâlo, en fit de même.

Il est à propos de marquer ici le nom & le nombre des navires Flibustiers qui se sont trouvés à cette expédition: j'en sépare les Habitans & les Negres pour éviter la confusion.



Vaisseaux Flibustiers.

La Serpente commandée par Godefroy.
La Gracieuse, par Blouc.
La Pembrock, par Galet.
Le Cerf-volant, par Pierre.
La Mutine, par Pays.
Le Brigantin, par Sales.
Le Jersé, par Macary.
L'Anglois, par Colong.

Compagnies d'Habitans.

Le Cap Bourg, par Lessan.
Le Cap Limonade, par Grenier.
Le Port de Paix, par Pin.

Compagnies des Negres.

Léaugane, par Janot.
Le Cap, par Guimba.

Tout cela faisoit environ seize cens hommes, tous gens de bonne volonté, & qui n'avoient d'autre desir que d'arriver promptement au lieu où on devoit les employer, pour donner des marques de leur zele & de leur valeur. Ainsi l'armée partant du petit Goave étoit composée de vingt-neuf voiles &

d'environ 6500 hommes, tant pour la garde des navires que pour l'entreprise du siege. A l'égard des Negres, comme ils étoient destinés à un emploi particulier, on les mit sous les ordres du sieur Paty, capitaine d'infanterie à Saint Domingue. Les habitans & les Flibustiers faisoient un corps séparé sous le commandement du sieur Ducasse.

Enfin tous les matelots furent armés d'espontons & de faux, & passerent sous les ordres de plusieurs capitaines de vaisseau.

Après avoir réduit toutes les compagnies à cinquante hommes, on augmenta le nombre des officiers, faisant servir en cette qualité tous les gardes de la marine. On forma ensuite un bataillon de cinq compagnies de grenadiers, & six autres bataillons du reste des troupes, dont le commandement fut donné aux plus anciens capitaines d'infanterie. Le vicomte de Coëtlogon étoit général de l'artillerie, & les autres capitaines de vaisseau servoient comme lieutenans généraux sous Monsieur le baron de Pointis.

Le commandement de l'armée étant ainsi réglé, on songea aux choses nécessaires à sa subsistance.

Le

Le 20 on appareilla dans ce dessein pour le cap Tibron, situé sur la pointe de l'isle Saint Domingue à l'ouest de cette isle, à 175 lieues au nord de Carthagene.

Le besoin que l'on avoit d'eau & de bois, fut cause que l'on prit cette route. Les troupes mirent pied à terre pour faire la revue, afin de ne manquer à rien quand on seroit arrivé à Carthagene : on fit reconnoître tous les officiers à la tête de leurs bataillons, & on régla un billet de convention qui fut envoyé à Monsieur Ducasse, tant pour les Flibustiers que pour les soldats de la côte. La plupart s'étoient retirés sur une montagne, prétendant qu'on ne leur avoit pas rendu justice dans l'invasion de la Jamaïque ; mais on les fit revenir sous l'espérance que l'expédition de Carthagene leur seroit avantageuse. Comme ces gens-là ne font guères de courses qu'ils n'en rapportent de très-bonnes prises, ils ont coutume d'arrêter, avant que de rien entreprendre, ce que chacun aura pour sa part ; c'est ce qu'on trouva à propos de leur faire savoir.

Flibustiers; ce qu'ils pratiquent dans leurs courses.

Cette maniere de vivre procede de ce que leur armement se fait à leurs dé-

pens, & que c'est à leurs risques & fortunes qu'ils entreprennent des courses. Celui d'entr'eux qui fournit le bâtiment a tant de lots pour le corps du vaisseau, & tant de lots pour les pieces de canon sur les prises qui se font; ainsi du reste, comme on le peut voir dans la chasse-partie faite pour l'exécution de Panama.

Pendant le temps de l'embarquement, ils sont aussi grands maîtres que leur capitaine. S'ils n'en sont pas contens, ils en nomment un autre à la pluralité des voix, & celui qu'ils croyent le plus mériter cet emploi.

Quelquefois ils sont eux-mêmes les matelots. Quand le capitaine veut croiser en quelque endroit, il faut le consentement de tous, & la plus forte voix l'emporte.

Les prises sont portées au pied du grand mât, où l'on en fait le partage. Ils ont de bonnes qualités & de bonnes maximes parmi eux; la fidélité leur est naturelle, & quand quelqu'un d'eux a volé ses camarades, il est dégradé du nom & de la qualité de Flibustier, ils le mettent dans une isle déserte, sans vivres & sans habits, à la merci du sort. Ils sont sans pitié, & même cruels sur ce sujet.

Le premier Avril la flotte fit route pour la côte de terre-ferme, elle marchoit dans un ordre à faire trembler toutes les Indes, les équipages & l'armement étoient disposés à bien faire ; & en attendant l'occasion de se signaler, les jeux & les plaisirs de la mer ne leur manquoient pas. Quoiqu'il n'y eût que 30 lieues du cap Tibron au petit Goave, on fut 5 jours sans y arriver. La premiere terre que l'on découvrit fut la montagne de Sainte Marthe, que l'on voit de 40 lieues dans un temps clair. On croit que c'est la plus haute montagne du monde.

On passa à l'embouchure de la *Grande Riviere*, ainsi appellée à cause de sa largeur ; elle vient se perdre dans la mer avec une si furieuse impétuosité, qu'à dix lieues de terre l'eau y est encore douce. La plupart des vaisseaux y firent de l'eau, & paroissoient plus calmes qu'à l'ordinaire ; la raison que j'en appris est que l'eau douce n'a pas la force de l'eau de la mer.

Le sixieme, la flotte mouilla aux Zembles, à 15 lieues au vent de Carthagene, où elle essuya un coup de vent qui l'agita jusqu'au onzieme qu'elle appareilla, & alla ranger à deux lieues de la Ville.

Les *Zembles* sont de certaines isles sur la côte de Carthagene. Elles ont peu d'étendue. Les François les appellent ainsi par corruption ; & les Espagnols, *islas de San-Blas*, qui signifie, *isles de Saint-Blaise*.

On tenta la même nuit de mettre les Flibustiers à terre ; mais la mer étoit alors si haute, qu'il fut impossible d'en approcher.

Le douzieme d'Avril à deux heures après midi, on mouilla devant Carthagene. Le Saint Louis y tira plusieurs bordées d'assez loin & sans effet ; mais on ne put mieux faire à cause des brisans qui avancent dans la mer, & qui empêchent que les vaisseaux n'abordent près de la ville. On en peut voir la force sur le détail que j'ai jugé à propos de faire dans cet endroit, & que j'ai écrit moi-même sur les lieux. Outre cela, voici la description de cette Place & des forts dont elle est défendue. On verra par ce moyen l'ordre que les François ont gardé pour réussir dans une entreprise où il ne falloit pas moins de prudence que de valeur.

Description de Carthagene.

La ville de Carthagene est située sur la côte du même nom à 15 lieues au vent des Zembles. Elle est divisée en

Sud est

Sud

Sud Oüest



haute & basse ville. La ville haute s'appelle *Carthagene*, & la ville basse se nomme *Gezemanie*, ou *Imanie*, mot Indien qui signifie Fauxbourg. Les rues de ce Fauxbourg sont enfilées du canon & du mousquet de la ville haute, parce qu'il n'a point de remparts du côté qui la regarde, & qu'il n'en est séparé que par un fossé où la mer dégorge, sur lequel est un pont levis qui sert de communication pour aller de l'un à l'autre. On voit de ce Fauxbourg ou ville basse, une fort belle Maladerie qui n'en est éloignée que d'une portée de fusil.

Les fortifications de Carthagene sont bonnes & assez régulieres. La rade de cette ville est la même que celle de la côte, & les vaisseaux qui veulent y aborder sont obligés de passer devant trois forts qu'elle a pour sa défense, à cause des brisans qui en défendent l'accès du côté de la mer.

Le premier est le fort *de Saint Lazare*, éloigné de Carthagene d'environ 400 toises, & situé à l'est de cette ville. Il la commande, & il n'est commandé que d'une petite montagne de difficile accès. On ne peut aller à ce fort que par un petit sentier du côté de

la ville ; mais il est tellement exposé à ses batteries, qu'elles foudroient tout ce qui ose y paroître. Notre-Dame de la Poupe, que l'on voit au-dessus de Carthagene, n'en est éloignée que de 1150 toises.

Le second est le *fort de Sainte Croix*, situé à une lieue au sud de Carthagene ; ses fortifications ne sont pas extrêmement régulieres ; mais sa situation le rend presque inaccessible, il ne peut y aborder à la fois que peu de chaloupes. On ne sauroit y aller par terre, à cause des marécages dont il est environné, & d'un grand fossé plein d'eau où la mer dégorge.

Le troisieme est le *fort de Boucachic*, à trois lieues au sud-ouest de Carthagene. Il a quatre bons bastions, la mer bat au pied du rempart d'un côté, & les trois autres côtés sont entourés d'un fossé à sec taillé dans le roc, dont le glacis est tout roc aplani. Les remparts de Boucachic sont à l'épreuve de la bombe, & un boulet de 36 livres tiré de la portée du mousquet contre ses murailles, ne fait que blanchir.

Ce fort est appellé *Boucachic*, de *Bocca-chicca*, qui signifie en Espagnol petite bouche, parce que l'entrée du

golfe de Carthagene est si étroite en cet endroit, qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau; encore est-il obligé de ranger le fort, pour éviter un écueil qui se rencontre au milieu de cette entrée.

Le vaisseau Saint Louis tira, comme j'ai dit, sa bordée sans effet. Il vouloit s'approcher de plus près de la ville de Carthagene; comme il touchoit il fut obligé de revirer de bord au plus vîte. Le Vermandois & les autres vaisseaux ne jugerent pas à propos de tirer, ils allerent mouiller au-delà de la portée du canon de la ville.

La Galiote bombarda toute la nuit jusqu'au lendemain à la distance de la grande portée du canon. Ces machines inconnues jusqu'alors dans les Indes, firent au premier abord plus de bruit que d'effet, & plus de peur que de mal; mais on s'approcha de maniere que toutes les bombes porterent dans la ville. La plupart des femmes l'avoient abandonnée; celles qui y étoient demeurées redoublerent leur empressement à en sortir, lorsqu'elles virent le fracas du bombardement. Les Espagnols ont avoué que dans ce moment ils commencerent à douter de leur sort, & à craindre ce qui leur est arrivé.

Le quatorze on mouilla devant le fort de *Boucachic*. J'en donne encore ici la description, pour faire connoître l'intérêt que les Espagnols avoient de le conserver. Il commande par-tout, on ne sauroit en approcher par terre, & les bâtimens n'y peuvent aborder, ni du côté de la mer, ni du côté de la riviere. Ce fort est éloigné de trois lieues de Carthagene, & muni de quatre bastions; la mer bat au pied du rempart de quatre côtés différens; il est défendu par un fossé à sec taillé dans le roc, & le glacis de ses fossés est fait de ce même roc applani; les remparts sont à l'épreuve de la bombe, & les murailles à celle du canon; il y en avoit trente-trois pieces en batterie lorsqu'on l'attaqua.

Le vaisseau Saint Louis étant à portée se mit à canonner; la galiote & deux traversiers commencerent à bombarder. Ils firent les uns & les autres si bien leur devoir pour faciliter la descente des troupes, qu'elles furent à terre en bon ordre, se mirent aussi-tôt en bataille, & avancerent jusques à un quart de lieue du fort, sans trouver qui que ce fût qui osât s'opposer à leur marche.

Descente des Troupes.

Les Flibuſtiers qui connoiſſoient le pays, repréſenterent qu'il falloit traverſer les bois; que par ce moyen on marcheroit à couvert, & que c'étoit le plus court chemin pour arriver à Boucachic. Leur propoſition fut approuvée, & on fit à cet effet un détachement de trois mille hommes du nombre deſquels ils furent. Ils marcherent avec une fermeté héroïque, quoiqu'ils fuſſent obligés de ſuivre de petits ſentiers où il ne pouvoit paſſer qu'un homme de front, & qu'ils euſſent lieu de craindre quelque embuſcade ſur la route, où 500 hommes retranchés auroient défait tout ce qui ſe feroit préſenté au paſſage. Siege de Boucachic.

En ſortant de ce défilé ils trouverent un chemin où l'on pouvoit marcher deux hommes de front : c'étoit le chemin pour aller de Carthagene au fort. Ils ſe mirent en état de paſſer la nuit dans cet endroit, que l'on fortifia des deux côtés, afin d'arrêter le ſecours que les Eſpagnols pourroient envoyer de Carthagene, & d'empêcher la communication du fort & de la ville.

Les Troupes étoient en devoir de remuer la terre & de couper des arbres, lorſque la garde avancée cria, *qui vive*, chacun quitta la hache, prit ſes armes,

& serra la file, parce qu'on ne pouvoit aller qu'un à un. Après une demi-heure de marche ils arriverent dans un petit village, où six Negres furent pris, le reste se sauva au fort de Boucachic, qui n'étoit qu'à une portée de mousquet de cet endroit. Quelques drapeaux furent aussi-tôt plantés sur une boule de terre qui se trouva là, & sur les maisons qui sont fort basses.

La garnison fut fort étonnée à cette vue, parce qu'il n'y avoit que très-peu de temps que les troupes avoient mis pied à terre. Elle tira cinq coups de canon qui tuerent cinq hommes, sans faire d'autre mal.

Toute l'armée passa la nuit sans dormir; on s'occupa à reconnoître la place, à faire des détachemens de tous côtés, & à mettre doubles sentinelles, de crainte de surprise. Celle du poste le plus avancé donna l'alarme au camp, en faisant sa décharge sur cinq hommes des ennemis qui s'enfuirent à toute bride, après avoir mis en croupe un des leurs qui fut démonté, comme ils le dirent dans la suite. On y courut aussi-tôt, & on trouva le cheval blessé d'un coup dans l'épaule.

Cependant quelques-uns allerent sur

le glacis ventre à terre, pour observer les mouvemens des ennemis. D'un autre côté Mr. de Pointis, Mr. de Levy & Mr. Ducasse hasarderent beaucoup en allant reconnoître un poste au bord de la mer. Un enseigne qui étoit à leurs côtés eut son chapeau percé d'une balle de mousquet.

Le 15 d'Avril à la pointe du jour, il parut une pirogue Espagnole qui nageoit pour gagner le fort à dessein d'y jetter du secours. Les Flibustiers firent une décharge dessus, se jetterent dans d'autres pirogues qu'ils trouverent sur le bord de la mer, coururent après, tuerent une bonne partie de ceux qui étoient dedans, & la prirent. On fit 20 prisonniers, du nombre desquels étoient deux moines & deux des principaux du pays. Ils dirent qu'il n'y avoit pas plus de 200 hommes de garnison dans le fort, que le même jour après midi il devoit y arriver deux demi-galeres chargées d'hommes & de vivres.

On envoya un des moines avec un de nos tambours & un trompette pour sommer le gouverneur de se rendre, sinon qu'on passeroit la garnison au fil de l'épée. Un tambour de la garnison vint avec nos gens, & répondit que

ſon maître s'étonnoit de la propoſition qu'on venoit de lui faire; qu'il verroit quand on l'auroit bien battu, le parti qu'il auroit à prendre; qu'on l'attaquât bien, qu'il ſe défendroit de même.

On le fit auſſi, les Negres avoient applani le chemin pour dreſſer une batterie de mortiers & de canon au bourg, où une partie de l'armée étoit venue camper. Dans ce moment les bombes, le canon, les troupes, les Flibuſtiers, tout joua ſon jeu, les Aſſiégés répondirent de même. Sur les deux heures après midi on vit venir les deux demi-galeres dont nous avons parlé, elles tâchoient de gagner le fort malgré le feu des Flibuſtiers. Cette réſiſtance les obligea de s'avancer à découvert ſur la gréve, où le canon chargé à cartouches donnoit ſans relâche; cependant ils firent fermer, & les deux galeres furent obligées de virer de bord pour retourner à Carthagene.

Ils ſe trouverent trop engagés pour pouvoir ſe retirer ſans une perte conſidérable; ils avancerent juſqu'aux foſſés avec ceux qui les ſoutenoient, afin de ſe mettre à l'abri du canon. Cet incident devoit faire périr beaucoup de braves gens. On ſe battit à coup de

fuſil pendant près d'une heure. Le combat étoit chaud, parce que l'on étoit ſi près des ennemis, que les uns & les autres ne pouvoient ſe manquer.

Les Grenadiers avoient déja gagné le pont-levis, ils étoient prêts de l'abbattre ; les troupes arrivoient de toutes parts, tout ſe diſpoſoit à monter à l'aſſaut ; on voyoit les échelles plantées, les ordres ſe donnoient pour cet effet, lorſque les aſſiégés arborerent un pavillon blanc, & demanderent à capituler.

Ils vouloient avoir des conditions avantageuſes ; mais on leur ſignifia qu'il falloit ſe rendre tous priſonniers de guerre : Que ſi cette condition ne les accommodoit pas, on alloit monter à l'eſcalade. Il y avoit trente échelles poſées, & on y montoit pour tenir ſa parole. Tant de fermeté les obligea de ſe rendre, ils jetterent leurs armes du haut des remparts en bas, & ouvrirent la porte.

Les troupes que l'on commanda pour entrer dans le fort ſe ſaiſirent auſſi-tôt du rempart & des batteries, enfermerent la garniſon, qui ſe trouva de cent ou ſix vingts hommes, dans une chapelle, avec de bonnes ſentinelles pour les garder. Lorſque le gouverneur

se vit devant Monsieur de Pointis, il jetta son épée à terre : Monsieur de Pointis en fit apporter une autre à la Françoise, & la lui mit lui-même au côté. Sa générosité alla jusqu'à lui donner encore la liberté de se retirer lui troisieme, & d'emporter ce qui lui appartenoit.

On prit ainsi cette place importante, & le 16 on y mit garnison Françoise. Plusieurs Flibustiers se distinguerent en cette occasion, & réparerent bien la faute de quelques faux freres qui avoient fait difficulté d'y marcher.

Le sieur Marin, lieutenant de vaisseau, fut tué à ce siége, le sieur Ducasse y fut blessé d'une mitraille à la cuisse, & le sieur Canet, premier ingénieur, d'un coup de mousquet dans le bras.

Pendant que les troupes se reposoient, monsieur de Pointis fit sommer Dom Sanche Ximenés, gouverneur de Carthagene, de se rendre, & lui offrit une capitulation très-avantageuse. Ce gouverneur répondit fiérement qu'il ne manquoit ni de munitions, ni d'hommes, ni de courage pour se défendre : Qu'il feroit le devoir de sa charge, & que si dans la suite il se trouvoit pressé, il tâcheroit de profiter des offres obli-

geantes qu'on lui faisoit de sa part.

Après cette réponse il ne se passa rien de nouveau ; on fit seulement embarquer les Flibustiers dans tous les traversiers, pour aller à Notre-Dame de la Poupe, qui est à une portée du canon de la ville de l'autre côté du fort. C'est un couvent de religieux situé sur le haut d'une montagne vis-à-vis de Carthagene. Ce couvent étoit très-riche ; mais par précaution les moines n'y avoient rien laissé, croyant bien que l'on ne manqueroit pas de leur rendre visite.

Les Flibustiers passent de l'autre côté pour investir

En effet, les Flibustiers avoient reçu l'ordre de s'en emparer, d'occuper les hauteurs & les passages, & d'arrêter tout le butin qui pourroit sortir de la ville ; ils ne rencontrerent que quelques embuscades qu'ils eurent bientôt dispersées.

Le 17 l'armée ayant décampé, on marcha au fort de Sainte-Croix, qui est à deux lieues de là & à une lieue de la ville. Tant qu'elle suivit le bord de la mer, elle eut un assez beau chemin ; mais à mesure qu'elle entra dans les bois, dont le pays est tout couvert, elle fut obligée de passer par des défilés impraticables, & de souffrir une soif extrême, parce qu'il n'y a point d'eau, &

qu'il faisoit des chaleurs excessives. On fit alte dans un vallon pour se reposer, & le hazard voulut que quelques-uns ayant creusé un peu avant dans le sable, trouverent de l'eau. A leur exemple chacun creusa, & but à souhait, quoique l'eau fût un peu douceâtre.

L'armée va au Fort de Sainte Croix.

Après que les troupes se furent rafraîchies, elles continuerent leur chemin pour le fort de Sainte-Croix. Elles y arriverent un peu avant le soleil couché.

Description du Fort de Sainte Croix.

Ce fort est situé sur le bord de la mer, & défend l'entrée aux vaisseaux pour aller à Carthagene. Ils sont obligés, pour éviter un banc qui est au milieu de la riviere, de se ranger presque à portée du pistolet. Ses fortifications ne sont pas si régulieres que celles de Boucachic; néanmoins il est plus meurtrier, en ce qu'il est revêtu d'un bon chemin couvert & d'un fossé où la mer entre. Il bat généralement de tous les côtés, & l'on y peut mettre soixante pieces de canon. Sa situation fermoit le passage tant par mer que par terre à Carthagene, les troupes avoient de la peine à en approcher, parce que c'est un pays plat & marécageux : Elles ne trouverent qu'un petit chemin où on entroit dans la boue jusqu'à mi-jambe, encore

falloit-il y aller à découvert. Aucun obstacle ne put les arrêter; elles arriverent au fort, & leur surprise ne fut pas médiocre quand elles virent un pavillon blanc. Elles entrerent sans tirer un seul coup, après avoir capitulé avec la garnison, que les Espagnols avoient affoiblie pour renforcer la ville de Carthagene. Sa prise.

Le même jour Monsieur de Pointis, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement & au succès de l'entreprise, résolut d'attaquer *Gezemanie*, qui est la ville basse, ou le principal fauxbourg de Carthagene, & très-fort par sa situation.

Il falloit pour cela se rendre maîtres du fort de Saint Lazare, parce qu'il commande *Gezemanie*; & comme il est de l'autre côté de la ville, on se trouvoit dans la nécessité d'embarquer du monde pour y passer, & de gagner Notre-Dame de la Poupe, qui n'en est éloignée que d'une portée de fusil; ensorte que de là on pouvoit en former l'attaque. On détacha dans ce dessein les grenadiers & le bataillon de la Chevau; mais lorsqu'ils s'embarquoient on vit paroître des signaux d'assurance, & l'on apprit que les Flibustiers, sous

les ordres de M. Galifet, avoient passé dans des chaloupes ; qu'ils avoient mis pied à terre ; qu'ils s'étoient emparés de Notre-Dame de la Poupe, & qu'ils étoient à la portée du canon du fort de Saint Lazare. Cette nouvelle fit plaisir à monsieur de Pointis ; néanmoins il ne pouvoit se dispenser de faire défiler les troupes à découvert du canon de Carthagene. Il usa de stratagême pour couvrir le dessein qu'il avoit formé. Dans ce moment il partit avec un détachement de grenadiers pour sommer la garnison de se rendre, & parlementa tout le temps qu'il fallut pour défiler sans danger.

Sur les dix heures du soir il envoya le sieur de la Chevau avec 50 hommes pour reconnoître le port de plus près. Ils passerent dans les bois avec le moins de bruit qu'il fut possible, afin de cacher leur marche. Cette précaution n'empêcha pas que les Sentinelles ne les entendissent ; les Espagnols firent aussi-tôt un grand feu de mousqueterie & de grenades ; malgré cela ils ne purent empêcher que leurs ennemis ne vinssent jusqu'au pied du fort.

Monsieur de Pointis fit visiter les postes qui pouvoient être avantageux,

& voulut être présent à tout ce qui se passeroit. Monsieur de Lévy en fit autant de son côté ; ensuite on retourna au camp, & on essuya encore le feu des Espagnols, dont le sieur de Vigny fut tué, le sieur de Simonet blessé, & plusieurs soldats tués ou blessés.

Le lendemain on fit des chemins dans une colline, d'où l'on pouvoit approcher du fort à la faveur des bois ; & on alla se poster à la portée du pistolet de la place, derriere une petite hauteur qui mettoit l'armée à couvert du feu des Espagnols. Cela ne se fit pas sans perte de quelques hommes ; mais lorsque les Flibustiers eurent le fort à découvert, & qu'ils purent voir les assiégés derriere leurs embrasures, leur feu les obligea de quitter la partie : & de se retirer en désordre dans la ville, après avoir tué leur commandant qui vouloit se défendre jusqu'à l'extrêmité.

Cependant nos Flibustiers tiroient sans cesse. On en avoit posté vingt ou trente sur une petite montagne qui commande le fort, & qui est de très-difficile accès. Ce fut de là que continuant leur feu, non-seulement ils abbatoient autant d'ennemis qu'il en pa-

roissoit ; mais qu'ils favoriserent encore les troupes destinées pour l'escalade, leur faciliterent le moyen de monter dans le fort, & d'y introduire ceux des leurs qui étoient campés au pied de la montagne où est situé le fort de Saint Lazare, à une portée de mousquet de Gezemanie.

Ce fort n'est considérable que par sa situation, il n'y avoit que six pieces de canon montées, que l'on fit pointer aussi-tôt sur la ville. Le lendemain on en monta quatre autres, afin de battre un bastion qui étoit sur la gauche de la porte, & qui incommodoit notre grande batterie royale. On y mit aussi plusieurs Flibustiers, avec d'autres troupes sous le commandement du sieur de Mornay, qui forcerent les assiégés de couvrir leurs batteries, & rendirent les rondes moins fréquentes. Ils tiroient si à propos, que la plûpart des rues étoient enfilées du feu de leurs fusils & de la mousqueterie.

Les ennemis rendirent bien le change ; leur canon démonta plusieurs fois le nôtre. Le sieur de Mornay fut blessé de plusieurs éclats, & l'on y perdit beaucoup de monde, eu égard au petit nombre qu'il y avoit dans le Fort de Saint Lazare.

Pendant que ce feu duroit de part & d'autre, l'armée alla camper entre le fort & Gezemanie. Elle se prépara à former le siége de la ville.

Le 21 on fit venir deux pieces de canon de six livres de balle, on les mit en batterie dans la chapelle d'une Maladerie qui étoit à une portée de fusil de Gezemanie. A peine s'en étoit-on servi, qu'on fut obligé de les retirer, & de les faire monter au fort de Saint Lazare.

Les ennemis tuerent ou blesserent plus de trente personnes dans cette occasion. Ils ne cesserent point de tirer sur notre camp : ce qui diminuoit tellement le nombre de l'armée, que Monsieur de Pointis donna ordre d'aller camper derriere le fort de Saint Lazare, où l'on étoit à l'abri du canon.

Comme il s'avançoit pour observer la contenance des assiégés, il reçut un coup de mousquet qui lui découvrit l'estomac d'une épaule à l'autre. L'armée fut dans une consternation étrange à cette nouvelle; mais elle se rassura lorsqu'elle apprit que la blessure n'étoit pas mortelle.. Monsieur de Lévy prit aussi-tôt sa place, il continua le siége, & fit travailler à quelque épaulement,

où l'on mit un mortier en batterie.

Le 22, le 23 & le 24 on travailla jour & nuit à débarquer les canons, les mortiers & d'autres instrumens. On étoit obligé de les traîner sur leurs affuts près d'une demi-lieue; car il n'y avoit pas moins de chemin à faire depuis le débarquement jusqu'au camp. Cette rude occupation & les chaleurs excessives donnoient beaucoup de peine aux soldats que monsieur de Lévy encourageoit par sa présence.

Le 26 les batteries se trouverent fort avancées; la premiere étoit de six pieces de canon, dont quatre étoient de 26 & de 36 livres de balles. Elle fut placée directement sous le fort, à l'opposite de la portée de Gezemanie, & destinée pour faire brêche.

La seconde batterie étoit encore de six pieces de canon, dont cinq étoient de 18 livres de balles, & la sixiéme de 36 livres. Cette batterie fut dressée sur une hauteur à la droite du fort, pour battre deux bastions qui étoient entre ces endroits & le fossé; on y joignit un mortier.

La troisieme étoit de trois pieces de canon, [illegible] livres de balles : elle pouvoit [illegible] porte de Gezemanie à

droit & à gauche. Les ennemis avoient mis derriere de gros arcs-boutans & une infinité de pierres. Cette précaution n'empêcha pas qu'elle ne fût abattue par notre grande batterie royale.

Toutes les batteries tiroient si à propos, qu'elles démonterent plusieurs canons de la place, & diminuoient à tout moment le feu des assiégés ; d'où l'on jugea que la résistance ne seroit pas longue.

La galiote qui étoit à la rade, & les mortiers qui étoient à terre ne discontinuerent pas de bombarder la nuit avec tout le succès possible. On alla reconnoître la tranchée, que l'on ne trouva pas encore praticable.

Le lendemain, sur l'avis qu'on avoit eu que 800 Indiens venoient au secours de la place, on détacha 350 Flibustiers qui battirent la campagne plus de quatre lieues. Ils rapporterent environ quatre mille écus & quelque butin. Ils firent cinquante prisonniers, & se saisirent de quantité de bestiaux qu'ils amenerent au camp.

Le 28 & le 29 on canonna jusqu'à cinq heures du soir que la brêche parut fort avancée. Les sieurs [illegible]ëtlogon & de la Chevau, qui étoi[illegible]chée,

firent défiler les grenadiers que l'on avoit postés dans la chapelle; & soutenus de quelques autres troupes, ils allerent jusqu'au pont-levis qu'ils voulurent abbattre, pour monter ensuite à la breche. Le bruit que l'on fit en abbaissant ce pont découvrit l'entreprise, la sentinelle des ennemis fit un faux feu, ils tirerent du canon à cartouche, & obligerent les assiégés de se retirer dans leur tranchée, qui étoit entre la ville & leur batterie.

Le 30 on canonna jusqu'à trois heures après midi, & on avertit Monsieur de Pointis que la breche étoit assez grande; toutes les batteries eurent ordre d'y venir pour la rendre plus facile à monter. On résolut ensuite de donner l'assaut général, & on fit prendre les armes à toute l'armée. La marche fut réglée de cette sorte.

Monsieur Ducasse qui étoit de tranchée, marcha à la tête des grenadiers, quoique sa blessure demandât du repos, & fut accompagné des volontaires, qui étoient bien-aises de se trouver à cette occasion.

Ensuite marchoient les Flibustiers comm[illegible]par le sieur Macharis, & soute[illegible]taillon de la Chevau. Les autres

autres troupes marcherent selon leur rang, & défilerent toutes par dedans la tranchée.

Lorsqu'elles se trouverent au bout du pont, le bastion de Sainte Catherine qui étoit dans la ville, battoit en face, & tua beaucoup de monde. Cet obstacle n'empêcha pas que l'on ne passât le pont levis sur des planches que l'on fut obligé d'y mettre, parceque les assiégés l'avoient rompu la nuit du 28 qu'on l'avoit abbaissé.

Le feu des ennemis redoubla dans ce moment ; & comme ils étoient à couvert derriere leurs remparts, ils tuerent plusieurs personnes, sans qu'on pût leur rendre la pareille. On remarqua qu'ils s'attachoient à tirer sur les Sieurs de Lévy & Coëtlogon. Enfin malgré leur résistance on monta à l'assaut, & l'exemple des officiers fit tant d'impression sur les soldats, qu'ils arriverent enfin au haut de la breche.

La prise de Gezemanie ou ville basse de Carthagene.

Elle étoit si difficile, qu'on n'y pouvoit monter qu'un à un ; ainsi les assiégés se contenterent d'y laisser la garde ordinaire, & remirent au lendemain à la redoubler ; d'ailleurs la tranchée avoit si peu d'étendue, qu'allant tous à découvert, la plupart des officiers les plus

avancés y furent blessés, & les soldats commençoient à s'ébranler.

On eut à combattre les Lanciers. Ce sont des gens sur qui les Espagnols comptent beaucoup. Ils ont des lances de neuf à dix pieds, & quelquefois plus longues. Ils attendent que la décharge des armes à feu soit faite, après quoi ils foncent & dardent leurs lances de 12 à 15 pas, avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Il en parut un grand nombre sur les bastions. D'ailleurs plusieurs Espagnols firent feu des guérites où ils s'étoient retirés pour se mettre à couvert, & tuerent ou blesserent quantité de personnes.

Le sieur de Marolle eut une cuisse cassée de plusieurs coups de lances. Le chevalier de Pointis, enseigne de vaisseau, neveu du commandant, eut le genou fracassé.

Le sieur de Fouilleuse, Aide d'Artillerie, eut une jambe emportée.

Le sieur du Rolond, enseigne de vaisseau, fut blessé à la cuisse, qu'on lui a coupée, & est mort deux jours après.

Le sieur de Marolle, dont on a parlé, eut le même sort.

Le sieur de Foril, inspecteur Géné-

ral de la marine, eut un coup de mousquet dans l'épaule.

Le sieur de Marigny, enseigne, fut blessé au visage.

Le sieur Houillon, enseigne, fut blessé au pied d'un coup de lance.

Le sieur de Montrosié, lieutenant de vaisseau, commandant les premieres compagnies des Grenadiers, eut un coup de lance dans le ventre.

Monsieur le Comte de Coëtlogon, Vice-Amiral, fut blessé à l'épaule & en est mort.

Le sieur Marquis de Boury, enseigne de vaisseau, fut blessé au visage.

Le sieur de Vaujour, Lieutenant de vaisseau, Major des Grenadiers, fut blessé au bras d'un coup de mousquet.

Le sieur la Garde, sous-brigadier, eut deux coups dans le ventre.

Le sieur Francine fut blessé au bras.

Les Officiers dont on vient de parler ne furent pas tous blessés sur la breche, quelques-uns le furent en poursuivant les ennemis, lorsqu'ils abandonnerent Gezemanie pour se sauver à Carthagene. Si on avoit eu encore une heure de jour, on seroit entré dans la ville avec eux.

Il y eut un très-grand carnage dans

cette expédition. Deux cens Espagnols qui s'étoient réfugiés dans une Eglise, furent passés au fil de l'épée. On en trouva plusieurs autres qui s'étoient cachés sous la voute du bastion par où nous étions entrés, & qui voulurent se défendre. Ils en payerent bien cher leur résistance. On ne fit quartier à pas un excepté au Gouverneur, qui se nomma & se rendit. Il s'étoit fait porter sur la breche dans un fauteuil pour animer ses gens, & n'en sortit que quand il vit les choses déseſperées.

Plusieurs Flibustiers furent tués ou blessés pendant le siege. Monsieur de Pointis en avoit posté cinquante sur une éminence qui commandoit le fort Saint Lazare, d'où ils désolerent à coups de fusil la garnison de la place ; & lorsqu'elle fut prise, les Flibustiers qu'on y mit, obligerent ceux de Gezemanie de se couvrir de cuirs de bœuf ; leur feu incommodoit tellement les Espagnols, qu'ils furent obligés, pour l'arrêter, de pointer toute leur Artillerie sur cet endroit : ce qui donna lieu aux Assiégeans de dresser leurs batteries pour battre en breche. Il ne se passoit point de jour que quelque Flibustier n'allât faire le coup d'arme avec les Assiégés au pied

de leurs murailles. Les Negres ne furent pas non plus inutiles, un d'entr'eux alla sonder la fosse de Carthagene, & ç'en fut encore un autre qui alla sonder celui de Gezemanie à la faveur des coups de mousquet.

Je ne donne point ici la description de Gezemanie, parce que je l'ai faite avec celle de Carthagene.

Dès qu'on fut maître de la Place, on s'empara de tous les postes, on établit des corps-de-garde dans toutes les rues & sur les bastions, on s'approcha le plus près qu'il fut possible du pont de communication pour entrer dans Carthagene. Les ennemis ayant été vigoureusement repoussés à deux sorties qu'ils voulurent faire, rentrerent dans la ville de Carthagene, & ne parurent plus que sur les remparts, d'où ils tuoient toujours quelqu'un.

Comme la rue où nous étions se trouvoit en fil vis-à-vis la porte de Carthagene, on fut obligé de faire un retranchement au bout de cette rue, pour mettre la Garde à couvert. A la pointe du jour on fit retirer nos troupes dans les maisons, pour les garantir des coups qu'on tiroit continuellement, & on passa deux jours à soulager les blessés, à pointer

le canon de Gezemanie sur Carthagene, & à disposer des batteries en divers endroits pour faire breche. Dès qu'elles furent en état, on songea aux moyens de faire agir utilement le peu de troupes qui restoient, dont les uns étoient malades, les autres blessés, & d'autres fort fatigués.

Attaque de Carthagene.

Les ennemis avoient beaucoup de monde en état d'agir, des munitions & des vivres pour six mois. La ville de Carthagene étoit environnée d'un fossé plein d'eau, & les remparts garnis de quatre-vingt pieces de canon. S'ils avoient su profiter de tous ces avantages, il n'y a pas d'apparence qu'on eût pu les réduire, & nous fûmes étonnés de voir quelque temps après deux pavillons blancs, qu'ils arborerent pour parlementer.

Tout étoit en mouvement pour commencer le siége dans les formes, lorsqu'on eut nouvelle que deux mille Indiens venoient pour se jetter dans la ville. On détacha aussi-tôt un bataillon avec cinq cens Flibustiers pour s'opposer à leur passage; mais leurs coureurs ayant reconnu nos gens pendant la nuit, ils se retirerent, & ne firent alte qu'à deux lieues de l'endroit où ils apprirent de nos nouvelles.

Le 2 de Mai notre détachement revint au camp, où l'on proposoit de faire nouvelle attaque ; le Sceptre, Amiral, & le Vermandois canonnerent toute la journée, & sur les trois heures après midi les Assiégés demanderent à capituler. C'étoit à quoi nous pensions le moins ; & comme on avoit lieu de craindre quelque surprise, on envoya un nouveau détachement pareil à celui du jour précédent pour observer la contenance des Indiens, & en même temps on fit savoir au Gouverneur qu'on n'entreroit point en conférence, qu'il ne les eût fait retirer.

La prise de Carthagene.

Cependant on cessa de tirer de part & d'autre. Tous les Officiers s'assemblerent pour tenir conseil, & il fut résolu d'envoyer Mr. Ducasse pour entendre les propositions des Assiégés. Il se transporta dans la ville ; mais ils ne voulurent traiter qu'avec Monsieur de Pointis. Quatre des principaux d'entr'eux furent députés pour savoir ses sentimens. Ils furent fort long-temps à disputer. Enfin Mr. de Pointis leur ayant dit, que si les propositions qu'il venoit de leur faire ne les accommodoient pas, ils pouvoient se retirer ; ils demanderent jusqu'au lendemain, n'ayant pas ordre de conclure.

On leur laissa le traité entre les mains, & ils furent reconduits à la ville, nous laissant deux des leurs en ôtage.

Le 3 de Mai, le Gouverneur voyant la nécessité où il étoit de prendre son parti, & ayant devant les yeux l'exemple de Gezemanie que l'on venoit de prendre d'assaut l'épée à la main; considérant enfin que ses gens ne tendoient plus qu'à une sédition s'il ne se rendoit pas, il envoya le même jour, qui étoit le temps qu'on avoit demandé, vers Mr. de Pointis, pour signer la capitulation.

Elle contenoit six articles, & elle étoit conçue en ces termes.

1°. Le Gouverneur sortira accompagné de la garnison composée des troupes & des milices qui voudront suivre, tambour battant, meche allumée, avec deux pieces de canon de campagne. Le Gouverneur emportera aussi tous les effets qui lui appartiendront.

2°. Il ne sera fait aucun tort aux Eglises.

3°. Les canons, tous les trésors & autres biens appartenans au Roi Catholique, seront incessamment remis entre les mains de Mr. de Pointis, par ceux

qui en sont chargés, avec leur livre de certification.

4°. Il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans emporter aucune chose de leurs biens, excepté ce qui leur sera laissé de hardes & d'argent pour se conduire, & d'esclaves pour les servir chacun selon sa qualité.

5°. Les marchands porteront à Mr. de Pointis leur livre de comptes, & remettront en entier l'argent & les autres effets dont ils se trouveront chargés pour leurs correspondans.

6°. Les Habitans qui voudront demeurer sous l'obéissance du Roi Très-Chrétien jouiront des privileges, droits, & immunités dont ils jouissoient sous celle du Roi Catholique. On les laissera dans la paisible possession de leurs biens, à la réserve de l'or, de l'argent, & des pierreries qu'ils seront tenus de déclarer fidélement : auquel cas on leur en laissera la moitié, sinon ils en seront entiérement privés.

Tous ces articles ayant été signés de part & d'autre, on envoya un détachement de Flibustiers pour occuper un des côtés des bastions que le Gouverneur venoit de céder, avec un côté de la porte de la ville. On y fit entrer aussi une

partie de nos troupes, qui se saisirent des remparts & de toutes les avenues. On fit défenses à tous les soldats & matelots d'entrer dans aucune maison sur peine de la vie. Le charpentier de l'Amiral entra dans une maison, & y prit quelque chose; on l'arrêta, on le fit confesser, & sur le champ il eut la tête cassée. Les Espagnols en furent très-satisfaits, & nous en marquerent leur reconnoissance.

Le 4 de Mai, le Gouverneur sortit suivi d'environ 700 hommes sous les armes. Mr. de Pointis entra immédiatement après dans la ville, avec les troupes qu'il jugea nécessaires pour la garder, & alla d'un même pas faire chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Cathédrale, où les François & les Espagnols firent des prieres pour le Roi. On peut bien juger que leur joie étoit aussi feinte, que la nôtre étoit naturelle & véritable.

Cette cérémonie achevée, Mr. de Pointis alla à la *Confedorie*, où il devoit loger. C'est une grande maison où l'on met ordinairement l'argent du Roi d'Espagne, en attendant que les galions viennent le prendre. Ce fut dans cette confedorie que l'on apporta l'or, l'argent & les pierreries que l'on trouva

chez les Espagnols qui en avoient caché.

Le 12, le 13, le 14 & le 15 se passerent à recevoir l'argent des particuliers. Leur empressement faisoit plaisir à voir, c'étoit à qui en apporteroit le plus. Ils se déclaroient les uns les autres, & crioient tous qu'on les expédiât promptement ; c'est-à-dire, qu'on les débarrassât de notre présence.

Il y en eut qui apporterent jusqu'à quatre cens mille écus. Nous poussâmes l'honnêteté si loin, que bien souvent nous leur en laissions une bonne partie, & cela nous attiroit mille remercimens & quelquefois des présens. La perquisition que l'on fit dans toute la ville ne fut pas inutile ; car on trouva beaucoup d'or & d'argent caché, tant en vaisselle qu'en monnoie.

Le reste du mois fut employé à ramasser tous les trésors, à les numéroter & à les embarquer. Cependant on fit mettre sur les vaisseaux tous les canons de fonte, au nombre de 86 pieces ; on creva ceux de fer, & on mina les principales fortifications de la ville.

On avoit résolu de garder les trois forts pour être maîtres de tout le pays : Le gouvernement en avoit été donné

au sieur de Galifet, Lieutenant de Roi sur la côte de Saint Domingue, & la garde devoit être composée de dix compagnies d'Infanterie, de 80 Negres & 150 Flibustiers, armés, sur un navire pour la garde de la rade & celle de la côte.

On auroit pu par ce moyen attirer un grand commerce à la France, d'autant plus qu'une partie des habitans qui étoient demeurés dans la ville commençoient à entrer en confiance avec nous, & nous assuroient du prompt retour des autres. Mais la maladie qui augmentoit tous les jours dans l'armée, ayant beaucoup diminué le nombre des troupes, & mis les équipages hors d'état de ramener tous les navires en France, il ne fut pas possible d'y laisser un seul homme; & ainsi toutes les mesures de commerce dans le pays, & d'établissement dans la ville, furent rompues.

Dès ce moment on prit le parti de tout abandonner. Dans ce dessein on fit sauter le 27, le fort de Saint Lazare, & le 28 partie de celui de Boucachic; car on n'acheva de le ruiner qu'après que toute l'armée fut sortie de la rade. Le même jour elle vint mouiller devant ce fort; les Flibustiers resterent les der-

niers à terre ; & le sieur de Galifet les fit embarquer suivant l'ordre qu'il reçut de Mr. de Pointis & de Mr. Ducasse, sans qu'ils eussent fait aucun désordre.

Avant que de passer outre on envoya de l'argent pour les payer sur le pied des matelots : Mais Mr. Ducasse, bien qu'ils en prétendoient davantage, refusa de le recevoir ; car leur coutume est à chaque prise de la ville ou de vaisseau, de faire autant de parts du butin qu'ils font d'hommes, & de tirer chacun la leur.

Les Flibustiers voyant qu'on ne les satisfaisoit pas, remirent à la voile & retournerent à Carthagene, où ils refuserent de recevoir le Major de Saint Domingue, & les ordres que Monsieur Ducasse leur envoyoit. Je ne doute point qu'ils n'y ayent commis toute sorte d'hostilité. On peut juger des cruautés qu'ils sont capables d'exercer, par celles qu'ils ont si souvent exercées. Accoutumés au sang, on les a vu en répandre dans les rencontres, plus par inclination que par néceffité, & suivant cet instinct barbare, traiter les hommes comme des animaux. Car enfin, pour peu qu'ils eussent eu d'humanité & de bon sens, n'auroient-ils pas

fait réflexion que ceux de Carthagene ne devoient pas être responsables de leur mécontentement, & qu'ils ne pouvoient rien exiger d'eux après une capitulation aussi authentique que celle que l'on venoit de conclure ? Mais uniquement attachés à leurs droits, ils ne se mettent guéres en peine de celui des gens.

On vient de rapporter avec autant de verité que d'exactitude, ce qui s'est passé durant le siége de Carthagene & après sa prise. Pour ne rien omettre de ce qui mérite d'être su, & suivre quelque ordre, il est nécessaire d'y joindre encore ce qui s'est passé depuis le départ des troupes jusqu'à leur arrivée en France.

On pressa notre départ, à cause des maladies qui commençoient à nous attaquer plus cruellement que jamais, & à nous enlever beaucoup de monde.

Le premier jour de Juin, après avoir entiérement ruiné le fort de Boucachic ; on appareilla de Carthagene pour aller à la *Grande Riviere* faire de l'eau, & de là continuer notre route au cap Tibron. Le Pont-Chartrain où le sieur Ducasse avoit fait la campagne, & le Malouin, forcerent de voiles, & nous

quitterent le même jour pour se rendre à Saint Domingue, & porter incessamment le sieur Galifet en France, que Mr. Ducasse y envoyoit pour rendre compte au roi de la campagne. Il pouvoit s'en acquitter dignement, lui qui s'étoit fait distinguer dans cette expédition par sa conduite & par son courage; outre cela il étoit encore chargé de demander justice pour les Flibustiers & les soldats de la côte de Saint Domingue. Il se défendit autant qu'il put de cette commission; mais M. Ducasse l'en pressa tellement, qu'il fut obligé de l'accepter.

Le cinq faisant route, nous rencontrâmes un petit Flibustier de la Martinique, qui nous cherchoit avec des Lettres de Messieurs d'Amblimont & Robert, par lesquelles ils donnoient avis à Mr. de Pointis, qu'il y avoit à la Barbade vingt vaisseaux de guerre Anglois, qui ne pouvoient être en ces mers que pour nous combattre; ou pour quelque autre entreprise considérable sur les isles Françoises.

Ce même bâtiment, après avoir donné ses dépêches, alla à Carthagene avertir aussi les habitans & les Flibustiers du danger où étoit la colonie de Saint Domingue. Le succès de son voya-

ge, fut que les Flibustiers se rembarquerent, & que ceux qui échapperent des mains des Anglois, allerent demander pardon à Mr. Ducasse, & l'aiderent à repousser les ennemis qui vinrent faire descente sur la côte de Saint Domingue.

Sur les avis dont je viens de parler, on résolut de débouquer par le canal de *Bahama*, sans passer à Saint Domingue. On faisoit route suivant ce dessein, quand le septieme au point du jour on apperçut les ennemis au nombre de 27 voiles, si près de nous, qu'un de leurs vaisseaux tira toute sa bordée sur le Furieux, qui allant mieux, gagna bientôt la tête de notre escadre où étoit son poste.

La ville d'Amsterdam, qui servoit d'hôpital à nos malades, fut prise dès neuf à dix heures du matin. Les ennemis n'avoient que quatre vaisseaux qui nous gagnassent; & comme ils n'osoient nous approcher de trop près, ils carguerent leurs menues voiles, & se mirent à l'entrée de la nuit à la portée de notre amiral ou commandant, pour observer sa manœuvre & la contenance de l'armée. L'amiral avoit averti par un pavillon, de faire fausse route, & de se

tenir prêt à revirer dans le commencement de l'obscurité de la nuit qui ne duroit alors que deux heures, la lune se levant à neuf & demie. Par malheur notre vaisseau étoit celui de l'armée qui alloit le plus mal, & par conséquent le plus près des ennemis, étant hors d'état de faire aucune diligence sans en être apperçu. Il ne nous restoit que 13 officiers mariniers, & 30 soldats qui pouvoient agir ; on nous avoit ôté le reste de notre équipage pour remplacer les morts des grands navires ; on avoit aussi désarmé le même Christ pour le même sujet ; ce vaisseau avoit été remis aux Flibustiers avant que de sortir de la rade de Carthagene.

Si on avoit été à Saint Domingue, on avoit résolu d'y laisser ce vaisseau ; mais comme on avoit changé d'avis, on devoit le brûler au premier calme. Je marque toutes ces particularités, pour faire connoître combien nous étions foibles, & hors d'état de nous défendre & de manœuvrer.

Sceptre, qui est le plus gros de nos vaisseaux, & celui sur qui on pouvoit compter le plus, avoit 180 malades dans son bord, hors d'état de se défendre. Le Vermandois en avoit cent. Le

Fort 150, & il en étoit de même des autres vaisseaux à proportion de leur grandeur & de leurs forces. Nous n'avions pas de quoi servir la moitié de nos batteries, & le peu que nous en avions étoit si foible des fatigues qu'il avoit essuyées, qu'il faisoit pitié. Les trois quarts des officiers étoient malades.

En cet état il est aisé de juger quel étoit notre embarras: Nous allions avoir affaire à une escadre fraîche, où il paroissoit six navires à trois ponts, & douze autres de 50 à 60. pieces de canon, sans compter plusieurs autres bâtimens, ce qui faisoit en tout 25 ou 26 voiles. On mit, autant qu'il fut possible, les choses en état de se défendre, ne voyant aucune apparence de pouvoir s'en dédire.

Cependant nous avions le vent sur eux; par bonheur il vint du frais l'après-midi, & nous remarquâmes que leurs plus gros vaisseaux ne nous approchoient pas beaucoup; en sorte que si nous pouvions conserver le même avantage, nous n'aurions affaire au plus qu'à 8 ou 9 vaisseaux qui étoient leurs meilleurs voiliers. Trois de ces vaisseaux étoient déja mêlés parmi nous. Comme la nuit approchoit, & qu'il fai-

soit assez sombre, nous crûmes qu'en faisant fausse route, nous pourrions les éviter.

Le 9 de Juin au matin nous nous trouvâmes assez éloignés de l'escadre ennemie. Il n'y avoit que ces trois vaisseaux, dont je viens de parler, qui nous gardoient toujours à vue, & qui faisoient à tout moment de faux-feux, pour avertir leur armée de la route que nous tenions.

Nous fîmes le plus de voiles qu'il nous étoit possible, ayant toujours avec nous les trois vaisseaux Anglois. Enfin le soir du 10 au 11, le vent se tourna, & affraîchit considérablement avec une brume fort épaisse ; nous les perdîmes de vue, & nous arrivâmes sur les 10 heures du soir, vent arriere, passant entre la terre & eux. Nous fîmes route pour le canal de *Bahama*.

Le 11 nous n'en vîmes aucun, nos ennemis ne s'étant point apperçus que nous avions fait vent arriere. Toute notre escadre en conçut d'autant plus de joie, qu'elle fut encore agréablement surprise de voir le Marin à nos côtés, & l'Apollon dans nos eaux. Le premier s'égara pendant la route, soit par les courans qui le séparerent de nous, ou par

la brume qui nous le fit perdre de vue.

Le 25 Juin, nous donnâmes le matin dans le *Golfe de Bahama*.

Le lendemain sur le midi nos pilotes prirent hauteur, & trouverent que nous étions débouqués dans ces parages. Les courans y sont si forts, qu'ils nous firent faire quatre-vingt lieues en moins de 24 heures ; ils nous emportoient comme la foudre, quoiqu'il fit calme tout plat.

Notre amiral avoit fait une prise Angloise le jour précédent. Je m'informai du capitaine, des nouvelles des ennemis ; il me dit que les Anglois avoient ordre de ne point perdre de temps, de nous chercher partout, & de nous livrer combat à quelque prix que ce fût.

Ils ne devoient séjourner que 24 heures à la Jamaïque pour y faire de l'eau, & ils n'y seroient pas demeurés plus long-temps, si heureusement pour nous ils n'eussent eu le vent contraire ; ce qui les empêcha de sortir. Ils savoient tout ce que nous faisions, & la prise de Carthagene. Des chaloupes venoient incessamment de la côte leur rendre compte de tout ce qui s'y passoit.

Si nos ennemis avoient fait diligen-

ce, ils nous auroient fort embarrassés, parce que nous avions fait défaire toutes les fortifications de cette ville. Comme ils avoient des troupes fraîches, ils n'auroient pas manqué de faire descente, nous nous serions trouvés entre les Espagnols & eux, il auroit fallu périr, quoiqu'il leur en eût coûté un peu cher.

Le 28 nous rencontrâmes le marin sur l'atterage de Plaisance, d'où il sortoit pour aller en France. Le même jour nous trouvâmes dans la baye l'escadre commandée par Monsieur le Marquis de Nesmond, qui attendoit celle que les Anglois avoient envoyée pour prendre Plaisance.

Le 29 nous y mouillâmes n'ayant presque plus personne qui pût naviger; nos équipages étoient si maltraités, & nous-mêmes si fatigués de la longueur de notre traversée, que sans le bon accueil, que nous firent le gouverneur & le lieutenant du roi de cette isle, sans le prompt secours & les bons ráfraîchissemens qu'ils nous donnerent, nous n'aurions jamais eu la force de regagner la France, où nous sommes enfin arrivés.

Nous y trouvâmes le Fort qui étoit arrivé avant nous, & qui s'étoit sauvé

quand les ennemis nous donnerent la chasse au sortir de Carthagene. Nous apprimes aussi que la fregate le Marin étoit au Port-Louis : Que l'Apollon & l'Avenant avoient joint Monsieur de Nesmond en Canada.

La joie que nous eûmes d'apprendre que tous nos vaisseaux étoient heureusement sauvés, & le plaisir que nous ressentions de nous voir en France, ne se peuvent décrire. Les malades en furent soulagés plus que de tous les remedes des Chirurgiens du royaume.

Nous n'attendions que le moment qu'il nous fût permis d'aller à terre, pour rendre grace au Seigneur qui nous a par sa bonté infinie conservés contre tous les dangers qui se sont présentés ; & faire des prieres pour quelques-uns des nôtres dont nous n'avons point appris de nouvelles. En faisant route on les avoit envoyés dans un canot à terre, pour les besoins de la flotte.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer, que les Flibustiers & les autres gens de la côte ont été fort zélés pour le succès de l'expédition de Carthagene. On a vu leur empressement dans le service, lorsqu'ils se sont offerts pour recevoir les ordres de Monsieur de Pointis,

toutes les fois qu'ils ont cru que la connoissance qu'ils avoient du pays pouvoit leur attirer cet honneur.

En effet, aussi-tôt que la flotte fut à la vue de Carthagene, on les mit dans des canots pour aller investir cette ville du côté de Notre-Dame de la Poupe; mais il fallut revenir dans les vaisseaux, parce que la mer étoit haute, & on alla au fort de la Boucachic, où ils furent les premiers à terre, percerent les bois, & ouvrirent le chemin à l'armée. Ensuite ils firent descente en terre ferme, ils traverserent quatre lieues de bois, forcerent deux embuscades, assurerent la seconde descente de l'armée, en occupant les Dunes du nord. Ils seconderent les troupes qui les devançoient à l'attaque de Gezemanie, & prirent une partie des pavillons & des drapeaux qui ont été présentés au roi.

Voilà ce qu'ils ont fait. Que ne pouvoient-ils point faire, animés de la présence des François disciplinés, prévenus de leurs exemples, aidés de leur valeur, & de plus, soutenus partout de leur intrépidité, & de l'invincible ascendant qu'ils ont sur toutes les nations, sans avoir rien trouvé de contraire que le changement de climat. Ainsi les gens

de la côte n'ont eu aucun avantage sur eux, que par leur tempérament accoutumé à l'air d'un climat si différent du nôtre, & par la connoissance qu'ils avoient du pays.

Il est remarquable que tant de contrées si différentes & si éloignées les unes des autres, ayent fourni presqu'en même temps une ample matiere à la gloire des François, par la prise d'Ath en Flandres, de Carthagene dans les Indes, & par celle de Barcelone en Espagne, par les efforts de deux armées toujours agissantes, pendant que l'on a vû d'un autre côté cinq armées en état de tout conquérir demeurer en suspens, se contenter de tenir la campagne & de la parcourir en victorieuse; qu'enfin au moment que toute l'Europe étoit en mouvement, on a vu succéder à cette agitation universelle le calme subit d'une paix générale.

Tant d'événemens extraordinaires, sont les productions du puissant génie d'un seul Prince; mais supérieur à tous les autres en force, en équité & en grandeur d'ame; puisqu'il est constant, que si le roi est grand par la maniere dont il a soutenu la guerre, il ne l'est pas moins par celle dont il a conclu la paix.

paix, & il eſt vrai que l'une & l'autre ſont ſurprenantes.

Pour ce qui regarde la guerre : veut-on l'attaquer ? Il prévient. Cherche-t-on à l'accabler ? S'efforce-t-on de diminuer ſon Royaume par des entrepriſes conſidérables ? Il l'augmente par de nombreuſes conquêtes.

A l'égard de la paix, on s'étoit imaginé qu'il ne relâcheroit rien de ſes conquêtes. Il les abandonne généreuſement pour le repos de l'Univers, lors même qu'il étoit le plus en état de les conſerver & de les accroître, ſans en tirer d'autre avantage que la gloire de les avoir faites. D'où l'on peut conclure que le Roi n'a jamais armé que pour ſe défendre, ni triomphé que pour donner la paix. Toutes ſes entrepriſes ont été importantes à l'Egliſe, glorieuſes à lui-même, & avantageuſes à ſes Sujets.



ÉTABLISSEMENT

D'UNE

CHAMBRE DES COMPTES

DANS LES INDES

OCCIDENTALES D'ESPAGNE,

CONTENANT

Un état des Offices, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, où le Roi d'Eſpagne pourvoit; des revenus qu'il tire de l'Amérique, & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y poſſedent.

Q 2

AU LECTEUR

LE Traité qui suit est pris d'un Manuscrit Espagnol que j'ai traduit en notre Langue. Il contient des choses particulieres, & jusques ici inconnues, parce qu'il est composé de Pieces secretes & authentiques, trouvées dans les Archives dont j'ai vû moi-même les Originaux.

Ce Traité contient trois Parties. La premiere parle de l'Etat politique des Indes, & de la maniere dont le Roi d'Espagne le gouverne. La seconde de l'Etat Ecclésiastique, & des Bénéfices ausquels ce Roi pourvoit. La troisieme fait connoître les revenus qu'il tire de l'Amérique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe possedent dans ce Pays.

Il y a beaucoup d'autres particularités dont on ne dit rien; il sera aisé de s'en instruire par la lecture.



ETABLISSEMENT D'UNE CHAMBRE DES COMPTES DANS LES INDES.



PREMIERE PARTIE.

De l'Etat politique des Indes ; & de la maniere dont le Roi d'Espagne le gouverne.

CHAPITRE I,

Origine, cessation, rétablissement, & réforme de la Chambre des Comptes des Indes.

DEZ que les Espagnols commencerent à peupler l'Amérique, les Rois d'Espagne, pour régler les différens des peuples de cette contrée, y érigerent des tribunaux, ausquels ils donnerent le ti-

tre de Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes. Ces Chambres furent obligées de cesser pour quelque temps, à cause de la mésintelligence des Officiers, & de la révolte des peuples. Elles furent rétablies par Charles-Quint en 1524, & ensuite réformées par le même Prince, & elles recommencerent leurs fonctions dans le pays, que l'on partagea depuis en deux Royaumes, celui du *Perou*, & celui du *Mexique*, lesquels par succession de temps se sont augmentés & étendus jusqu'à quatre vingt sept mille lieues, qu'on a séparées encore en plusieurs Provinces, où ont été bâties quantité de villes célebres & d'Eglises considérables, & où enfin on a érigé un grand nombre de Dignités tant Ecclésiastiques que Séculieres; c'est-à-dire, des Archevêques, des Evêques, des Abbés, des Prieurs, des Doyens, des Chanoines, des Présidens, des Chanceliers, des Conseillers, &c. Il le falloit ainsi pour l'utilité, le gouvernement & le maintien des fameuses Colonies qui y sont présentement.

C'est pour cette même raison que le Roi d'Espagne a érigé trois Chambres des Comptes; la premiere à la *nouvelle Espagne*, la seconde au *nouveau royau-*

me de Grenade, la troisieme au *Perou*. Leur Jurisdiction est fort étendue, puisque seule elle tient lieu de toutes les Jurisdictions que nous voyons en France : car s'il y a des Officiers établis pour juger des affaires tant civiles que criminelles, ils sont pris de ces trois célebres Compagnies, qui connoissent particuliérement des affaires du Roi.

Ceux qui ont le maniement de ses deniers sont obligés de compter devant elles dans les bureaux & les départemens qui sont destinés à cet usage. C'est aussi dans ces Départemens qu'on trouve des mémoires très-curieux, où l'on peut apprendre le gouvernement politique du Roi d'Espagne dans l'Amérique, & toute l'histoire du pays. C'est de là qu'on a tiré les pieces qui composent ce manuscrit.

Lorsqu'il arrive quelque affaire de grande importance, c'est au roi immédiatement que ces chambres envoyent le paquet secret qui les contient, après l'avoir scellé ; & c'est à ces mêmes chambres que le Roi renvoye aussi immédiatement la réponse qu'il trouve à propos de leur rendre. Il a composé ces chambres des Officiers dont on va voir le dénombrement.

CHAPITRE II.

Charges des Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes.

Préſident, Maître, Auditeur des Comptes.

CHACUNE de ces chambres conſiſte en un Préſident, un grand Chancelier, douze Conſeillers ou Maîtres des Comptes, un Procureur du Roi, deux Avocats Généraux, un Sous-Chancelier, un Grand-Prévôt, quatre Auditeurs des Comptes, vingt-quatre clercs des deux greffes, cinq reſtaurateurs, deux ſubſtituts du Procureur du Roi, un Avocat & un Procureur des pauvres, un hiſtoriographe, un géometre, un arpenteur, un greffier de la chambre, un concierge, un ſous-concierge, dix huiſſiers, un chapelain, un ſous-chapelain.

Motifs du Roi d'Eſpagne pour l'établiſſement de la Chambre des Comptes.

Si les Rois ſont indiſpenſablement obligés de s'appliquer aux affaires publiques, ils ne ſont pas moins obligés de ſonger à celles qui les regardent en particulier, parce que les affaires publiques qui concernent les ſujets, dépendent abſolument des affaires particulieres qui regardent les Rois. C'eſt dans cette vûe que Philippe IV. Roi

d'Espagne & des Indes, forma un Conseil Privé, choisi d'entre les Officiers les plus expérimentés de la chambre dont il s'agit. Ce conseil s'assemble les lundis & les vendredis, pour résoudre des affaires les plus importantes.

Après avoir marqué le nombre des Officiers de ces chambres, il faut parler de leur pouvoir.

Etendue de sa jurisdiction.

Ces chambres exercent une Jurisdiction Souveraine sur tout ce qui concerne les Indes, tant par mer que par terre, tant pour la paix que pour la guerre, pour le criminel que pour le civil, établissant les juges & les gouverneurs, & tous les autres officiers, de quelque condition qu'ils puissent être; ordonnant les armées navales, les galions, les Envois extraordinaires des fregates d'avis, & le choix de navires. De plus, elles ont le pouvoir de donner des patentes aux particuliers pour le négoce des Indes, & pour tenir des conseils extraordinaires, d'envoyer des ordres aux Vice-Rois & aux Généraux des flottes. Elles ont droit encore de donner les Archevêchés & les Evêchés, & d'en disposer souverainement.

Temps auquel elle donne audience.

Ces chambres s'assemblent le matin pendant trois heures, le mardi, le mer-

credi, le Jeudi, & le Samedi, seulement; car le Lundi, & le Vendredi, comme je viens de le dire, sont destinés pour le Conseil Privé. L'Assemblée générale regle tout ce qui regarde le Gouvernement; & quand il y a quelques différens entre des particuliers, on tient deux autres Assemblées pour leur donner audience.

Outre cela il y a encore un Conseil de guerre, composé de quatre des plus anciens Conseillers, avec un Président. Il se tient le Mardi & le Jeudi de chaque semaine, on y resout tout ce qui regarde la guerre tant par mer que par terre, on y donne toutes les Charges militaires, tant celles qui sont vacantes, que celles qui sont nouvellement créées, aussi-bien que celles qui concernent le commerce.

CHAPITRE III.

Etat des Officiers qui gouvernent dans l'Amérique, sous l'autorité du Roi d'Espagne.

CE n'est pas d'aujourd'hui que les Rois ont reconnu ce que vaut dans un pays la Justice, sur-tout quand elle est

administrée par des Officiers d'une intégrité connue, soit pour établir la discipline & la police par-tout, soit pour les maintenir quand elles sont établies. Le Roi d'Espagne a créé pour cet effet des Officiers dans les lieux où il n'y en avoit pas; comme un Gouverneur, un Capitaine Général, & un Président dans les villes de *Saint Domingue*, de *Saint Christophe*, de *Santiago*, de *St. Jean de Puerto-Ricco*, de *St. Augustin*, de l'*Assomption*, à *Cumana*, capitale de la Province de *Nueva Andalouzia*; & dans les villes de *Merida*, de *Guadalaxara*, de *Durango*, de *Guatimala*, de *Laconisco*, de *Carthago*, de *Manilla* capitale des *Isles Philippines*.

Autrefois le Roi d'Espagne établissoit aussi des Gouverneurs dans les isles de *Ternates*; mais il a perdu ce droit depuis que les Hollandois en sont devenus les maîtres.

Officiers qui gouvernent dans le Royaume du Perou.

Un Vice-Roi, un Capitaine Général, & un Président de l'audience Royale & Chancellerie du Perou, résidant à *Lima*, capitale de ce royaume. De plus, il y a huit Conseillers, l'un desquels est

sur-Intendant des biens qui vaquent par mort. Il y a encore quatre Syndics, qui servent de Prévot, deux Procureurs du Roi; un pour le civil, l'autre pour le criminel, un Protecteur des Indiens, quatre Prévôts de l'Audience, trois Concierges, deux pour le civil, & un pour le criminel; un Chapelain de l'Audience.

Jurisdictions & Bailliages dépendans de cette Audience.

Bailliages.

De *Chiuco*, de *Cusco*, & de ses dépendances : du bourg d'*Ica*, de *Collaguas*, de la ville de *Guamangua*, de *Santiago de Miraflores*, *de Zama*, de *Saint Marc du port d'Arica*, de la ville d'*Arequipa*, de *Truxillo*, de *Saint Michel du port de Paita*, *de Castel Vireina.*

Charges Militaires.

Un Maréchal de camp, commandant la garnison de la ville de *Callao*. Un Commandant Général de l'équipage naval du *Perou.*

Officiers de l'Audience Royale de la ville de la Plata dans la Province de Charcas.

Un Gouverneur, un Capitaine, un

Préſident, ſix Conſeillers, un Syndic, un Procureur du Roi, deux Prévôts, deux Concierges, & un Juge avec le même pouvoir que tous ceux de l'Amérique.

Juriſdictions & Bailliages de cette audience.

La Province de *Tucuman*, de *Santa Cruz de la Sierra*, du *Paraguay*, de *Potoſi*, de *Saint Philippe d'Autriche*. Un Gouverneur & un Capitaine Général de la riviere de *la Plata*. Un grand Prévôt des Mines de *Potoſi*.

Officiers de l'Audience Royale de Santiago de la Province de Chile.

Un Gouverneur & un Capitaine Général de la même Province, quatre Conſeillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

Officiers de l'Audience Royale de la ville de Santa Fé de Bogota, capitale du nouveau Royaume de Grenade.

Un Gouverneur, un Capitaine Général, un Préſident, ſix Conſeillers, un Procureur Fiſcal, deux Prévôts, deux Concierges.

Jurisdictions & Bailliages de cette audience,

La Ville & Province de *Carthagene*, les Villes de *Fonja*, de *Toca Malbagne*, & plusieurs autres Bourgs.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la milice, un Gouverneur du château de *Saint Mathias*, trois Capitaines d'infanterie.

Les Provinces de *Santa Martha*, d'*Antioche*, de *Popayan*, de *Musos*, de *Merida*, ont aussi leurs Gouverneurs.

Officiers de l'Audience de St. Francisco de Quito.

Un Gouverneur, un Président, quatre Conseillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, deux Concierges, un Chapelain.

Jurisdiction de cette Audience.

Zurnaco & *Canale*, *St. Juan de Barca-Moros*, villes de *Cuença*, *de Quajaquel*.

Officiers de l'Audience de Panama, & de la Province de Terme-ferme.

Un Gouverneur, un Capitaine Gé-

néral, & un Préſident, quatre Conſeillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

La Juriſdiction de *Veragua*, avec le Bailliage de *Camaraca la grande*, & celui de la ville de *Nata*, dépendent de cette audience.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la garniſon de *Panama*, un Capitaine d'infanterie, un Gouverneur du château de *Saint Jerôme*, un Capitaine & Gouverneur du château de *Saint Jago*, un Gouverneur & Capitaine Général de la ville de *Santa Maria* & de la riviere de *la Hache*.

Officiers de la chambre des Comptes de Lima.

Huit Maîtres des Comptes; ſavoir trois pour l'audience, trois pour les départemens, & deux pour les ordonnances.

Trois Officiers pour les deniers royaux dans la même ville, un Correcteur des Comptes, un Tréſorier, un Auditeur.

Officiers de l'Audience Royale de Chile.

Un Commiſſaire & Directeur Géné-

ral de la Milice, un Auditeur des Comptes, & un Trésorier Général des deniers Royaux de cette Province.

Officiers du nouveau royaume de Grenade.

Trois Auditeurs des Comptes de cette Audience, deux pour les Ordonnances, un pour la Ville de *Bogota*, un pour celle de *Carthagene*, un pour celle d'*Antioche*, un Trésorier Général de la Province de *Santa Martha*.

Officiers de l'Audience de St. Francisco de Quito.

Un Auditeur des Comptes, un de *Popayan*, un de *Lojo*, un de *Saint Jago de Quajaquel*.

Officiers de l'Audience de Panama.

Un Auditeur des Comptes & Trésorier Général des deniers Royaux, un Garde & Commis Général du Roi à *Panama*.

Il faut remarquer que tous les Officiers dont nous parlons ici, tiennent leurs charges à vie, à moins que leur mauvaise conduite n'oblige à les déposséder. Mais pour les Vice-Rois, les Gouverneurs & les Capitaines Généraux

que le roi d'Espagne envoye dans l'Amérique, ils n'exercent cette charge que pendant trois années. Quelquefois pourtant le Roi les continue lorsque leur temps est expiré.

Ce que j'ai dit jusqu'à cette heure au sujet des charges Seculieres, est contenu dans un Manuscrit Espagnol, tiré des Archives les plus secrettes des Indes. Voici ce qu'il porte encore touchant les Dignités Ecclésiastiques.

Fin de la premiere Partie.



SUITE DE

L'ETABLISSEMENT

D'UNE

CHAMBRE DES COMPTES

DANS LES INDES.

SECONDE PARTIE,

De l'Etat Eccléſiaſtique, & des Bénéfices auxquels le roi d'Eſpagne pourvoit.

CHAPITRE I.

Du Clergé Eſpagnol de l'Amérique; des Bénéfices, avec leurs revenus en général.

Dignités Eccléſiaſtiques, Archevêché, Abbaye, &c.

ON voit que la puiſſance des Souverains n'eſt jamais mieux maintenue qu'au moment qu'ils établiſſent dans le pays où ils régnent, la Religion du vrai

Dieu qui les fait régner, & qu'ils ont soin de ses Ministres. C'est dans cette vue que le Roi Catholique a fait bâtir tant d'Eglises dans l'Amérique, & érigé tant de Dignités, auxquelles il a attaché de très-grands revenus, comme on le peut voir par ce qui suit.

L'Archevêché de *Lima*, dans le Royaume du *Perou*, a huit Evêchés Suffragans, quarante Chanoines, neuf Archidiacres, huit chantres, sept Maîtres d'Ecole, sept Trésoriers, dix-sept Aumoniers, six Agents; dont le revenu en général est de quatre cens vingt-neuf mille deux cens Ducats, qui font six cens quarante-trois mille huit cens livres de notre monnoie. Il est à remarquer qu'un Ducat ne vaut que trente sols. Ducat ne vaut que 30. sols.

L'Archevêché de *Sainte Foi de Bogota*, dans le nouveau royaume de *Grenade*, a pour Suffragans trois Evêchés, huit Doyennés. Il a encore quatre Archidiacres, quatre chantres, trois maîtres d'Ecole, trois Trésoriers, sept chanoines, trois Doyens; dont le revenu général est de cinquante-neuf mille huit cens quatre-vingt-dix Ducats, qui font quatre-vingt-neuf mille huit cent trente-cinq livres de notre monnoie.

L'archevêché de la Province de *Plata*, dans le même Royaume, a pour Suffragans cinq Evêchés, six Doyennés, six Archidiaconés, avec quatre Chantres, un Maître d'Ecole, trois Trésoriers, dix-sept Chanoines, trois Aumôniers, dont le revenu est en général de deux cens quatre-vingt-huit mille deux cens vingt-six ducats, & de notre monnoie trois cens quatre-vingt-huit mille trois cens trente-huit livres.

L'Archevêché de *Mexique*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a pour Suffragans neuf Evêchés, dix Doyennés, cent vingt-neuf Diaconés, dix Archidiacres, huit Chantres, sept Maîtres d'Ecole, six Trésoriers, cent quarante-trois Chanoines, vingt six Aumôniers; dont le revenu en général monte à un million cent cinquante-six mille deux cens quatre ducats, qui font un million sept cens trente-quatre mille trois cens six livres de notre monnoie.

L'Archevêché de l'*Isle de St. Domingue*, qui emporte la primatie des Indes de l'Amérique, a pour Suffragans quatre Evêchés & deux Abbayes, quarante-un Chanoines, quatre Doyens, quatre Archidiacres, quatre Chantres, deux Maîtres d'Ecole; & le revenu en géné-

ral est de cent vingt-deux mille huit cent ducats, & de notre monnoye cent trente quatre mille deux cens livres.

L'Archevêché de la Ville de *Manilla*, Capitale des Philippines, dépendante du Royaume de *Mexico*, a pour Suffragans trois Evêchés avec un Doyen, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréforier, trois Chanoines, quatre Aumôniers, deux Agents, dont le revenu en général eft de vingt-quatre mille huit cents ducats, qui font trente-fept mille deux cens livres de notre monnoie.

En forte que le nombre des Officiers du Clergé de l'Amérique, dépendant du Roi d'Efpagne, confifte en fix Archevêques, trente-huit Evêques, deux Abbés, cent quatre-vingt neuf Doyens, trente-trois Archidiacres, vingt-neuf Chantres, trente-un Maîtres d'Ecole, vingt-cinq Tréforiers, deux cens quatorze Chanoines, foixante-cinq Aumôniers, vingt Agents, qui font tous enfemble fix cens Officiers du Clergé, & qui ont en tout de revenu deux millions huit cens quatre vingt un mille trente ducats; c'eft-à-dire, trois millions huit cens vingt-un mille cinq cens quarante-cinq livres de notre monnoie.

Il y a encore outre cela quatre Uni- Univerfités,

versités, où l'on enseigne les arts Libéraux, & les sciences supérieures ; savoir à *Mexico*, *Lima*, à *S. Domingo*, & à *Manilla*.

Inquisition.

De plus, il y a trois chambres générales de l'Inquisition, *à Mexico*, à *Lima*, & à *Carthagene*. Outre les Archevêchés, Evêchés, Abbayes, &c. dont nous avons parlé ci-dessus, il y a dans l'Amérique soixante & dix mille Eglises tant Paroissiales que Claustrales, qui ont leurs rentes particulieres.

Nombre des Eglises dans l'Amérique.

Depuis que le Roi d'Espagne possede l'Amérique, jusqu'en l'année 1680, on compte neuf cens quatre vingt dix-sept Prélats, dont il y en a eu deux cens vingt-quatre choisis d'entre les Moines, & le reste d'entre les Prêtres séculiers.

CHAPITRE II.

Dénombrement & revenus des Bénéfices auxquels le Roi d'Espagne pourvoit dans l'Amérique.

Etat des Bénéfices auxquels le Roi d'Espagne pourvoit.

L'Eglise Cathédrale de la ville de *Los Reyes*, capitale du Perou, a eu depuis son institution huit Prélats, & est dédiée à l'Apôtre Saint Jean. Elle a en-

core huit Evêchés Suffragans, trente-deux chanoinies, un Doyen qui a quatre mille ducats de revenu, un chantre, un Archidiacre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, qui ont chacun trois mille ducats de rente; & dix chanoines, ayant chacun de revenu deux mille cinq cens ducats, ſix Partageurs, mille; quatre Chapelains, cinq cens.

Les Evêchés Suffragans ſont ceux qui ſuivent. Le premier eſt celui de la ville d'*Arequipe*, conſacré à la Vierge ſous le titre de l'Aſſomption. L'Evêque a ſeize mille piaſtres de revenu; le Doyen deux mille; l'Archidiacre, le Chantre, le Tréſorier, chacun dix-huit cens; & quatre chanoines, chacun quatorze cens ducats.

Le deuxieme eſt l'Evêché de la ville de *Truxillo*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque a quatorze mille ducats de revenu. Deux Doyens, chacun deux mille. Un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier chacun douze cens; & deux Partageurs, mille.

Le troiſieme eſt l'Evêché de *Sancto Franciſco de Quito*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a de revenu dix-huit mille ducats, le Doyen quinze cens; l'Ar-

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Trésorier, chacun treize cens. Six Chanoines, quatre Aumôniers, chacun cinq cens.

Le quatrieme est l'Evêché de la ville de *Cusco*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge. L'Evêque a de revenu vingt-cinq mille ducats, le Doyen dix-neuf cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Trésorier, chacun deux mille; six Chanoines, chacun douze cens, & trois Partageurs, chacun huit cens.

Le cinquieme Evêché est celui de la ville de *St. Juan de la Vittoria de Quamanga*, dédié à l'Apôtre Saint Jean. L'Evêque a huit mille ducats de revenu; le Doyen treize cens, l'Archidiacre, le Chantre, chacun onze cens; deux Chanoines, chacun huit cens.

Le sixieme est l'Evêché de *Panama*, dédié à Notre-Dame *del antiqua del d'Arien*. Il a été le premier établi en Terre-ferme. L'Evêque a six mille ducats de revenu, le Doyen onze cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Trésorier, chacun huit cens; & trois Chanoines, chacun six cens.

Le septieme est l'Evêché de *St. Jaques de Chile*, dédié à Sainte Marie.

L'Evêque

L'Evêque a de revenu cinq mille ducats; le Doyen neuf cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun huit cens.

Le huitieme eft l'Evêché de la ville Impériale de *Chile*, fous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque a quatre mille piaftres de revenu; le Doyen fept cens, l'Archidiacre cinq cens; deux Chanoines, chacun quatre cens.

CHAPITRE III.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Sainte Foi de Bagota.

CEt Archevêché eft établi dans le nouveau Royaume de *Grenade*, fous le titre de la Conception de la Vierge. Il a trois Evêchés pour fuffragans; favoir, *Carthagene*, *Popayan*, & *Sainte Marthe*. L'Archevêque a de revenu quatorze mille ducats; l'Archidiacre, le Chantre, le maître d'Ecole, le Tréforier, chacun quatorze cens; quatre Chanoines, chacun mille; deux Aumôniers, chacun fept cens; & le Doyen deux mille.

Revenus des Bénéfices.

Le premier Evêché suffragant est celui de *Popayan*, dédié à la Vierge. L'Evêque a de revenu cinq mille ducats, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Trésorier, chacun six cens, & cinq Chanoines, chacun cinq cens.

Revenu de l'Archevêché de Carthagene.

Le deuxieme est l'Evêché de *Carthagene*, consacré à Sainte Catherine. L'Evêque a de revenu six mille piastres, le Doyen sept cens, le Chantre, l'Archidiacre, le Maître d'Ecole, chacun cinq cens cinquante; deux Chanoines, chacun 4 cens.

Le troisieme est l'Evêché de *Sainte Marthe*, dédié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu mille huit cens ducats, le Doyen six cens, l'Archidiacre, le Chantre, chacun quatre cens, un Chanoine trois cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de la Plata.

L'Archevêché de cette ville a cinq Evêchés pour Suffragans; savoir, ceux de la *Paix*, de *Cucuman*, de *Santa Cruz*, de *Pariguay* & de la *Trinité*. Cet Archevêché est dédié à Sainte Marie, & a soixante mille écus de revenu tous les ans; le Doyen cinq mille piastres, l'Ar-

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun quatre mille piaſtres, ſix Chanoines, chacun trois mille, ſix Partageurs, chacun dix-huit cens.

Le premier Evêché Suffragant eſt celui de *Notre Dame de Paix*, dans la province de *Chiuqujago*. L'Evêque a tous les ans dix-huit cens trente-huit piaſtres, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre, le Chantre, le Tréſorier, chacun quatre cens, deux Chanoines, chacun trois cens.

Le deuxieme eſt celui de *Santiago del Eſtero*, dans la province de *Tucuman*, dédié aux Apôtres Saint Pierre & Saint Paul. L'Evêque a tous les ans de revenu ſix mille ducats, le Doyen, l'Archidiacre, le Tréſorier, chacun ſept cens cinquante.

Le troiſieme eſt l'Evêché de Saint Laurent de *las Barenças* de *Santa Cruz, de la Lierra*, dédié au même Saint. L'Evêque a tous les ans de revenu douze mille ducats, le Doyen dix-huit cens, l'Archidiacre ſeize cens, deux Chanoines, chacun treize cens.

Le quatrieme eſt l'Evêché de *Pariguay*, ſous le titre de la Viſitation de la Vierge. L'Evêque a tous les ans ſeize

mille ducats, le Doyen deux mille, l'Archidiacre & le Chantre, chacun dix-huit cens; cinq Chanoines, chacun treize cens; deux Partageurs, chacun deux mille.

Le cinquieme est l'Evêché de la Trinité de la ville de *Santa Maria del Puerto de Buenos Ayres*, dédié à Saint Martin. L'Evêque a cinq mille ducats tous les ans, le Doyen cinq cens, l'Archidiacre quatre cens cinquante, deux Chanoines, chacun quatre cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Mexico.

L'Archevêché de la ville de *Mexico*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a été premiérement institué en Evêché en 1518, & ensuite érigé en Archevêché en l'année..... que je laisse en blanc pour l'avoir trouvé ainsi dans le manuscrit Espagnol. Cet Archevêché est dédié à Nôtre-Dame; il a de revenu annuel vingt mille piastres, & dix Evêchés pour suffragans; savoir, ceux *del Pueblo de los Angelos*, de *Valladolid*, de *Guatimala*, de *la Vera-Cruz*, y compris celui de *Goaxaca*, celui de *Giriapia*, ceux de la *nouvelle Galice* de *Jucatan*, & de la *nouvelle Biscaye*.

Le Doyen de l'Archevêché de *Mexico* a de revenu annuel dix-neuf cens cinquante piaſtres; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun ſeize cent quatre-vingt-dix-huit piaſtres; dix Chanoines, chacun treize cens; ſix Aumoniers, chacun neuf cens quatorze; ſix Médiateurs, chacun quatre cens cinquante-ſept.

Le premier Evêché ſuffragant eſt celui de la ville de *la Puébla de los Angelos*, dédié à Notre-Dame. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille piaſtres, le Doyen quatre mille, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; vingt-ſept Chanoines, chacun trois mille; ſix Aumôniers, chacun trois mille.

Le deuxieme eſt l'Evêché de *Valladolid*, dans la province de *Mechacham*, dedié à Saint Sauveur. L'Evêque a de revenu annuel trente-quatre mille piaſtres, le Doyen dix-ſept cens; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole le Tréſorier, chacun deux mille ſix cens, huit Chanoines, chacun treize cens; ſix Aumôniers, chacun ſept cens.

Le troiſieme eſt l'Evêché *d'Antequera*, dans la vallée de *Guaxaca*, dédié à

Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille piaſtres ; neuf Diacres, chacun mille piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens piaſtres ; cinq Chanoines, chacun ſix cens.

Le quatrieme eſt l'Evêché de *Guadalaxara*, dans la province de la *Nouvelle Galice*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille piaſtres ; onze Doyens ; chacun mille piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens ; ſept Chanoines, chacun ſix cens.

Le cinquieme eſt l'Evêché de la ville de *Duranguo*, capitale de la *nouvelle Biſcaye*, dédié à Saint Matthieu. L'Evêque a de revenu annuel quatre mille piaſtres ; cinq Doyens, un Archidiacre, un Chantre, chacun huit cens ; deux Chanoines, chacun ſix cens ſoixante.

Le ſixieme eſt l'Evêché de la ville de *Merida*, capitale de la province de *Jucatan*, dédié à *Santo Idelfonſo*. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaſtres ; neuf Diaconés de chacun mille piaſtres ; le Doyen en a mille ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cens ; deux Chanoines, chacun ſix cens ; deux

Aumôniers, chacun quatre cens.

Le feptieme eft l'Evêché de la ville de *Santiago*, capitale de la province de *Guatimala*, dédié à Saint Jacques patron d'Efpagne. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaftres, dix Diaconés ayant chacun douze cens piaftres ; un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréforier, chacun cinq mille ; cinq Chanoines, chacun huit cens.

Le huitieme eft l'Evêché de *St. Jago de Leon*, dans la province de *Nicaragua*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille ducats, cinq Diaconés de fix cens piaftres de revenu, un Archidiacre & un Maître d'Ecole, avec chacun quatre cens, & deux Chanoines, chacun trois cens.

Le neuvieme eft l'Evêché de la ville de *Chiappa*, dédié à Saint Chriftophe, l'Evêque a de revenu annuel cinq mille piaftres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréforier, chacun huit cens ; deux Chanoines, chacun fix cens ; & enfin fix Diaconés de chacun huit cens.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Saint Domingue.

L'Archevêché de la ville de *St. Do-*

mingue, capitale de *l'isle Espagnole* est dédié au même Saint. L'Archevêque a de revenu six mille ducats, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Trésorier, chacun trois mille; dix Chanoines, chacun deux cens; deux Aumôniers, chacun cent cinquante, & enfin seize Diaconés de chacun quarante. Outre cela on y a encore annexé par acte du 15 Février 1624. deux Cures, & l'Evêché de la ville de la *Vega* dans l'isle de la Jamaïque.

Cet Archevêché a pour Suffragans quatre Evêchés & deux Abbayes.

Le premier est l'Evêché de *Saint Jean de Puerto Ricco*, dédié au même Saint. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille maravedis; un Archidiacre, un Chantre, ont chacun deux mille réales; cinq Chanoines, chacun cent cinquante ducats; deux Aumôniers, chacun cent, neuf Diaconés, chacun deux cens.

Le deuxieme est l'Evêché de *St. Jago de Cuba*, sous le titre de l'Assomption de Notré-Dame. L'Evêque a huit mille piastres de revenu, il y a sept Diaconés de chacun mille, un Chantre qui a six mille réales; cinq Chanoines, chacun cinq mille; deux Aumôniers, chacun trois mille.

Le troisieme est l'Evêché de Sainte Anne de *Corro*, dans la province de *Venezuela*, dédié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piastres; un Chantre, un Archidiacre, un Trésorier, chacun onze cens; quatre Canonicats, chacun de quinze cens.

Le quatrieme est l'Evêché de la ville de *Valladolid*, de la province de *Comayagua*, capitale de la province des *Honduras*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille piastres; de plus il y a cinq Diacres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'école, un Trésorier, à qui Sa Majesté Catholique a accordé dès l'année 1618, chacun deux cens piastres de revenu annuel, qu'il fait tirer de son épargne, à condition pourtant de les reprendre sur les dixmes qui peuvent leur revenir.

L'Abbaye de la ville de la *Vega* avoit pendant qu'elle étoit sous l'obéissance du Roi d'Espagne deux mille ducats de revenu; mais les choses ont changé depuis qu'elle est sous la domination du Roi d'Angleterre.

L'Abbaye de *l'isle de la Trinité en Guyana* a été érigée en 1620, & à l'heure que je parle on travaille à en ériger encore une autre à la *Floride*,

qui doit dépendre de l'isle de *Cuba*.

Dépendances & Revenus de l'Archevêché de Manilla.

L'Archevêché de cette ville, capitale des *Isles Philippines*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge, tire tous les ans trois mille ducats de l'épargne du Roi, selon le Concordat du 17 Juin 1595. Il a douze Chanoines qui tirent leur revenu de la même épargne, selon le concordat de l'année 1594 : le Doyen a de revenu annuel six cens piastres ; le Chantre, le Maître d'école, le Trésorier, chacun cinq cens ; trois Aumôniers, chacun trois cens ; deux Agents, chacun deux cens. Toutes les Chanoinies sont ordinairement accordées aux Inquisiteurs. Cet Archevêché a trois Evêchés pour Suffragans.

Le premier est celui du nom de Jesus dans l'*isle de Cebu*.

Le second est celui de *Neuva Sevillia* dans l'isle de *Luzon*.

Le troisieme est celui de la ville de *Caceres*, dans l'isle de *Camarines*.

Fin de la seconde Partie.



ETABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES.

TROISIEME PARTIE.

Contenant les revenus que le Roi d'Espagne tire de l'Amérique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

CHAPITRE I.

Sur quoi, & comment se levent les Droits du Roi d'Espagne.

Ce pays étant merveilleusement fertile en beaucoup de lieux, on sait que les plus grands Monarques de l'Europe ont envoyé des colonies dans les contrées les plus Impôts.

abondantes, après s'en être rendus maîtres; ce qui dans la suite leur a produit de grands avantages, comme on peut s'en instruire par le manuscrit dont j'ai parlé. Cet ouvrage a été composé par les Espagnols; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils ayent mis leur Roi le premier. Pour ne pas m'écarter de mon original, je commencerai comme lui par le Roi d'Espagne.

Ses revenus sont très-considérables, & proviennent des impôts qui suivent; savoir, le droit de *Sennorage*, de *Vacantes en Mastrenços*, *Almojarifalgos*, *Commissos*, *Estanca de naypes*, d'*Averia*, d'*Alcavalo*, de *Tributos vacos*, de *Yanacoonas*, de *Tercios de Encommiendos*, de *Hutunnunas*, d'*Aloxa*, de *Pulperias*, de *Lana Vicunna*, de *Media Anata*. On verra dans la suite l'explication de tous ces mots. Outre cela il y a quantité de marchandises de grand prix qui payent impôt, comme ambre gris, perles, émeraudes, & plusieurs autres choses précieuses, dont on va voir aussi le détail.

Le droit royal de cinq pour cent est le plus beau & le meilleur de tous ceux que le Roi d'Espagne tire de l'Amérique; & celui d'où proviennent les som-

mes immenses qu'on porte tous les ans en Espagne dans les galions du roi. Ce droit se leve sur l'or & l'argent, sur toutes les mines, de cuivre, de fer, de plomb, & des autres minéraux qui se découvrent tous les jours. Impôt sur les mines.

Le roi leve ce droit sans aucun risque pour son compte, c'est-à-dire, franc & quitte de toutes charges. C'est à ces conditions qu'il a cédé les mines aux particuliers. L'argent en barre ou en planche, & celui qui est employé par les ouvriers, à diverses sortes d'ouvrages, paye aussi le cinquieme. Le même droit se prend sur les mines d'or & d'argent, sur l'argent & sur l'or même.

Outre ce droit le Roi en a encore un autre très-considérable, qui est que de toutes les mines qui se découvrent dans l'étendue de ce pays, il lui en appartient un certain espace. Il a dans les mines d'argent soixante perches, dans celles d'or cinquante, dans celles des autres métaux, comme fer, cuivre, étain & plomb, autant que dans celles d'argent. Pour les mines du vif-argent, comme c'est un métal nécessaire pour découvrir tous les autres, le Roi les retient entiérement pour lui. Toutefois il en donne la jouissance en propre, trente

ans durant, à celui qui les a le premier découvertes.

Impôt sur les pierres précieuses.

Le Roi tire aussi le cinquieme des perles, des semences de Perles, des meres de Perles, aussi-bien que de toutes les autres pierres précieuses, comme diamans, topases, rubis, saphirs, turquoises, agathes, émeraudes, & autres pierres qui ont de l'éclat, y comprenant le bézoar, le corail rouge, d'aimant, le guayet, l'arcanson, le Vitriol.

Sur les trésors cachés.

De plus, le roi d'Espagne a la moitié de tous les *Huvacas*; c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on trouve dans les lieux habités par les anciens Indiens, qui les enfouissoient en terre, croyant en avoir besoin après leur mort. Tout ce qu'on trouve dans les temples de leurs faux Dieux, nommés *Incas*, comme or, argent, & pierreries; enfin toutes les autres choses qui servoient à leur culte.

Senoraje, ou droit de Seigneurie, est le droit que l'on tire sur toutes les monnoies qui se frappent au Potosi, & qui est la troisieme réale.

L'argent & l'or en barre payent le cinquieme, & encore un & demi par cent pour la sortie.

Estanca de Naypes, ou le droit des cartes à jouer, est un droit qui rapporte beaucoup. Il est affermé au plus offrant, & l'argent qui en provient est porté dans les coffres du roi. Cela seul lui vaut plus de deux millions d'écus dans les Indes seulement. Sur les cartes à jouer.

Vacantes en Mostreços sont les biens des gens qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrieme degré. Il va la moitié de ces biens au roi, & l'autre au fisc, y compris les biens confisqués.

Almojarifalgos. Ce mot vient d'un mot Arabe Almajarife, qui signifie homme de métier. Ceci est un droit de cinq pour cent, sur tous les ouvrages de manufactures qui viennent d'Espagne, selon qu'ils sont taxés aux Indes.

Ces mêmes ouvrages de manufactures payent autant de fois qu'ils changent de place dans les Indes, deux & demi par cent de sortie, & cinq d'entrée. Sur les ouvrages de manufactures.

Le droit d'*Averia* est un droit de marine. On employe l'argent qui en provient à l'équipage qu'on met en mer du port de *Gallao* au *Perou*, pour apporter l'argent du roi. Outre cela le roi a encore le cinquieme de toutes les prises qui se font sur mer. Sur les prises qui se font en mer.

Sur l'or & l'argent qu'un Cacique ou

Gouverneur des Indiens paye pour sa rançon, on prend le cinquieme, & encore le sixieme qu'on donne au roi; & en cas que le Cacique meure, ou en une bataille, ou par les mains de la justice, Sa Majesté a la moitié de la rançon, & l'autre moitié est partagée après en avoir tiré le cinquieme.

Le droit d'*Alcavala* a beaucoup coûté à établir. On a commencé par deux, & après, à force d'armes on l'a fait monter jusqu'à quatre, & de ce qui en provient on envoye tous les ans en Espagne jusqu'à trois cens vingt-cinq mille ducats. Ce droit consiste en un certain impôt que l'on met sur tout ce qui se vend & s'achete dans le pays, même sur tout ce que l'on y échange, & sur tous les testamens ou dons mutuels; parce qu'ils sont réputés comme vente ou échange; enfin sur toutes les charges qui se vendent.

Ces charges autrefois revenoient au roi après la mort de ceux qui les exerçoient; mais à présent il leur permet de les résigner, pourvu que celui qui résigne vive vingt jours après la résignation; autrement la charge revient au roi, en sorte qu'il en peut disposer en faveur de qui il lui plaît. La premiere

fois que ces charges se résignent, celui qui en doit être pourvu est obligé de payer la moitié de la somme qu'a coûté la charge, & pour la seconde fois la troisieme partie. Le tout va au profit du Roi.

Le droit de *Commissos* est tout ce qui tombe entre les biens de celui qui garde le Fisc, comme toutes les marchandises de contrebande : Par exemple, celles qui viennent des *Philippines* & de la *Chine* : parce qu'il est expressément défendu de recevoir aucune de ces marchandises dans le *Perou*, sur peine de confiscation du navire & des marchandises, pour ne préjudicier en rien au commerce d'Espagne.

Ainsi toutes les marchandises qu'on embarque au Perou pour ces quartiers là, sont confisquées, à moins qu'elles ne soient déclarées. Les amendes & confiscations sont mises chacune dans différens coffres, & on a établi plusieurs sortes d'officiers pour cela, surtout un receveur général pour les amendes & confiscations, qui sont diverses selon la nature des biens des Administrateurs de la Couronne, qui ont l'Intendance des biens des Indiens, & outre cela la charge de les faire instruire en la religion catholique.

Il y a deux ſortes d'adminiſtrateurs, dont les uns dépendent du roi ſeulement, les autres du public. Ceux qui dépendent du roi qui a les revenus en propre, ont les dépendances du Perou & de tout le royaume. Ceux qui dépendent du public, ſont commis pour le payement de quelques dettes particulieres, ou pour accorder les graces qui pourroient être demandées par les Indiens, après en avoir demandé la permiſſion au garde du Fiſc & des officiers royaux.

De plus, afin que les revenus du Roi ne ſoient aucunement diminués, & que les Indiens qui ſont écrits dans le dernier regiſtre ne puſſent ſe dire libre que ſur de bons & de ſuffiſans témoignages, on fait tous les trois ans la revue de ces regiſtres, & par ce moyen le Roi étant le premier adminiſtrateur, tous les offices lui reviennent.

Premierement, quiconque ſe fait moine, ou prêtre, perd ſa charge : celui qui maltraite les Indiens, ou leur fait violence, ſe rend incapable d'en exercer aucune. Ceux qui héritent de ces charges ſont obligés de comparoître dans ſix mois du jour qu'ils en héritent, ſur peine d'être évincés de leur

charge. Celui qui contrevient au commandement du roi, ou du vice-roi, eſt interdit pour toujours. Celui qui a deux offices d'Adminiſtrateurs en perd un. Si quelqu'un meurt avant que ſon office ſoit donné à un autre, & qu'il y ait vingt jours qu'il ſoit mort, l'office d'adminiſtrateur revient au Fiſc. La même choſe arrive ſi l'office eſt vendu à un homme qui demeure hors des Indes, ou qui n'eſt pas catholique.

Tributos vacos, ou tributs vacans, c'eſt lorſque le roi a des offices en propre, les revenus qui en proviennent avant qu'ils ſoient donnés, s'appellent ainſi.

Tircios de Encommiendos, c'eſt lorſque l'office change de maître. Celui qui le reçoit le dernier eſt obligé d'en payer la troiſieme partie au roi : cela ne ſe fait que juſques à la deuxieme fois.

Ianaconas, eſt lorſque les Indiens ſortent de leurs bourgs & villages : ils ſont obligés de payer le droit de ſortie.

Sur les Indiens qui ſortent de leur pays.

Hattunnuras, eſt lorſque les Indiens ſont chaſſés de leurs biens propres. Alors ils ſont obligés de venir ſervir les Eſpagnols à gages, & de travailler tour-à-tour aux mines du roi.

Le roi ayant été averti qu'il y avoit

beaucoup de peuples Indiens reduits, qui étoient dispersés çà & là sans payer aucun impôt, commanda aussi-tôt qu'on en fît une revue générale, & qu'on les enregistrât tous, les réduisant en paroisses, & leur donnant des gouverneurs, afin que chacun fût taxé selon ses biens; & pour cela il commit des officiers receveurs de ces taxes.

Le Roi d'Espagne exerce le droit des Incas.

Le roi d'Espagne s'étant rendu maître de ce pays, est devenu le souverain Seigneurs des *Incas*, & exerce leurs droits dans l'étendue de ces contrées. C'est pourquoi il peut disposer de toutes choses à sa volonté. Comme dans le commencement les vices-rois avoient établi des colonies dans les Indes, & donné en propres plusieurs terres aux particuliers, le roi voyant que la chose étoit de trop grande importance, & entiérement contraire à son autorité, ordonna de s'emparer, & de vendre même toutes les terres basses & habitables, à moins que les propriétaires ne fissent voir qu'ils avoient quarante années de possession.

Aloxa, est une espece de boisson, faite d'eau salée & de miel, baillée à ferme au plus offrant, & ce qui en provient est mis dans les coffres du roi. On

a voulu auſſi affermer les ſalines ; mais comme les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le ſel, ce projet n'a pas réuſſi, d'autant plus qu'il y a quantité de mines de ſel dans les montagnes, où chacun eſt libre d'en prendre ſelon ſes beſoins. Pour ce qui regarde le ſalpêtre, on n'y a mis aucun droit, on l'envoye en Eſpagne pour en faire de la poudre à canon.

Pulperias, ſont des cabarets où l'on apprête fort bien tout ce qui eſt néceſſaire dans un bon repas. Ces lieux ſont établis dans toutes les villes & dans tous les bourgs, juſqu'à un certain nombre déterminé. Ceux qui paſſent ce nombre ſont tenus de payer au Roi chacun quarante piaſtres tous les ans, & l'on peut dire que ce revenu eſt fort conſidérable, à cauſe de la quantité des villes & des bourgs qui ſont dans l'Amérique. Impôt ſur les Cabarets.

Le *Sublimé* eſt auſſi affermé, quoique l'uſage n'en ſoit pas grand dans l'Amérique ; car les femmes ne s'y fardent point.

Les droits d'entrée pour les Negres ſont fort grands ; car on en apporte quantité de la Guinée, & on paye pour chacun deux piaſtres.

CHAPITRE II.

Description du Vigogne. Droits qui se levent, tant sur la laine que sur d'autres choses.

L*Ana Vicunna*, c'est la laine du Vigogne, qui est une des meilleures marchandises qui viennent du Perou. Je quitte un moment le manuscrit, pour faire la description de cet animal, qu'on sera bien aise de connoître à cause de sa grande utilité.

Le Vigogne est de la grandeur d'une chevre, & a la laine d'une brebis; sa laine est brune, & mêlée souvent d'espace en espace de petites taches blanches: il y en a quelquefois qui l'ont de couleur cendrée. Ces animaux se rencontrent par troupes dans les montagnes du Perou; mais outre que leur laine est très-profitable, on trouve encore dans leur estomac la pierre de Bézoar, autrefois si estimée chez les peuples de l'Europe, & qui l'est encore beaucoup parmi les Espagnols. Cette pierre s'engendre dans le corps de ces animaux, par l'usage d'une certaine herbe qui croît

Ce que c'est que la Pierre de Bézoar; où & de quoi elle s'engendre.

ſur les montagnes du Perou, & qui leur ſert de nourriture.

Le roi d'Eſpagne voyant que cette laine étoit néceſſaire pour les belles manufactures de draps, de chapeaux, &c. jugea à propos d'en permettre le tranſport dans les pays étrangers, moyennant un certain droit; mais les fraudes qui ſe commettent dans ce genre de commerce, ſont cauſe qu'il n'en revient preſque rien au roi : car on les fait paſſer en matelats, & en tant de manieres cachées, que quoiqu'il s'en tranſporte toujours beaucoup, il ne s'en déclare pourtant qu'une très-légere quantité.

Le roi ordonna encore qu'on apportât de ces Vigognes en Eſpagne, afin de les faire peupler ſur les lieux; mais ce climat ſe trouva ſi peu propre à ces animaux, qu'ils y moururent tous. Je reprends le manuſcrit.

Vigognes apportés en Eſpagne, n'ont ſu peupler.

Comme le vin & l'huile qui ſe conſomment dans l'Amérique ſont tirés d'Eſpagne, & qu'ils rapportent de grands revenus au roi, à cauſe des droits qu'on y a impoſés, on a trouvé bon de défendre abſolument de planter des vignes & des oliviers dans les Indes; mais s'en étant trouvé beaucoup de plantés dans

le Perou, avant cette défenſe, en ſorte que ce Royaume ne prend ni vin ni huile chez les Eſpagnols; on a impoſé deux par cent ſur tout ce qui ſe recueille de vin & d'huile dans le pays.

Papier timbré de l'Amérique.

On a impoſé auſſi un droit ſur le papier, que l'on fait timbrer comme en Eſpagne, afin d'éviter les fraudes qui pourroient ſe commettre dans les Actes d'importance; & le Roi a ordonné, que perſonne ne pourroit faire, ni vendre de papier dans les Indes qui ne fût timbré, ni paſſer publiquement aucun Acte qu'il ne fût écrit ſur ce papier. Or les timbres ſont diſtingués ſelon la conſéquence de la choſe. Le premier timbre d'une feuille vaut vingt-quatre réales, le ſecond d'une feuille, ſix réales. Le premier timbre d'une demi-feuille, une demi-réale; le ſecond à proportion.

Le poivre eſt auſſi affermé, & on le donne au plus offrant; mais le Piment eſt là en ſi grande quantité, qu'on y conſume fort peu de poivre.

Dixmes Eccléſiaſtiques de l'Amérique, accordées par le Pape au Roi d'Eſpagne.

Le Pape Alexandre VI donna au Roi d'Eſpagne toutes les dixmes Eccléſiaſtiques des Indes, à condition qu'il feroit bâtir des Egliſes, inſtruire les Sauvages dans la religion Catholique, Apoſtolique & Romaine. Ce qu'il a ponctuellement

ment exécuté, laiſſant pour ce ſujet le dixiéme accordé par ſa Sainteté, dont il ſe réſerve néanmoins le neuviéme; de ſorte que les revenus de tous les Evêchés ont été tirés de là, & ſont partagés comme on a dit. L'Evêque tire la moitié du revenu, & le reſte eſt diſtribué en neuf parties; le Roi en prend deux, les Egliſes & les Hôpitaux trois, & les Curés les quatre reſtantes, dont ils ſont obligés de donner le huitiéme au Sacriſtain.

Le dixiéme de tous les Archevêchés & Evêchés remis par ſa Sainteté, venant à vaquer retourne au Roi, comme propriétaire de ces biens; & les deniers qui en proviennent, ſont portés dans ſon épargne, pour être diviſés par ſon ordre en trois portions; la premiere deſquelles va à l'Evêque qui entre en poſſeſſion du Bénéfice, la ſeconde à l'entretien des Egliſes, & la troiſiéme aux pauvres. Cette troiſiéme partie eſt apportée en Eſpagne ſans être miſe dans les coffres du Roi, afin d'y être enſuite diſtribué à ceux que l'on juge à propos d'en gratifier.

Le droit de la Bulle de la Croiſade eſt un des plus grands revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique; comme

Le droit de la Bulle de la Croiſade pour

quoi un des plus grands revenus du Roi d'Espagne.

chacun est libre de le payer; chacun donne plus qu'on ne lui demande, afin de montrer le zélé que l'on a de s'attirer la bénediction de sa Sainteté. Il y a encore une Bulle de composition accordée par le Pape, à tous ceux qui donneront douze réales, lesquels auront l'absolution de trente ducats des biens qu'ils possedent, & qui ne sont pas à eux, ne sçachant pas à qui ils appartiennent. Ces Bulles se distribuent tous les deux ans. Il y en a de quatre piastres pour les Archevêques, les Evêques & les Abbés. Il y en a de deux piastres pour les Inquisiteurs & pour les Curés. Il y en a d'une piastre pour les Prêtres & pour les Laïques.

Le droit de *Nejada*, ou droit de table, a été établi sur tous les bénéfices, & est demeuré jusqu'à l'imposition du droit de *Media-Anata*, qui est seulement demeuré sur les Ecclésiastiques, depuis l'Archevêque jusqu'au simple Prêtre. Ce droit fut accordé à Philippe III par Urbain VIII en 1626 pour le temps de quinze années. Ce temps expiré, Innocent X l'a continué & autorisé, à condition que ce revenu seroit employé à faire la guerre aux Infideles. Tous ces droits sont payés & assemblés

à un mois près du terme, & on les compte ſur le pied qu'on les a reçus cinq ans auparavant.

Le droit de *Mèdia-Anata* ſe paye en deux termes, & ſe prend ſur la moitié des revenus du bénéfice pendant une année, dont une partie ſe paye comptant, & l'autre un an après. Il y a encore pluſieurs ſortes de faveurs & de graces qui concernent ce droit; en ſorte qu'il forme un revenu très-important à la couronne, & qu'il rend même plus que ne fait toute l'Eſpagne.

Afin que tous ces droits & ces revenus ſoient reçus avec fidélité & qu'ils entrent dans l'épargne du Roi, on a commis dans chaque province des officiers Royaux tirés de la chambre des Comptes, & ces officiers ont leurs ſubſtituts dans les lieux où ils ne peuvent aller en perſonne. Outre ces principaux officiers, il y a encore un facteur, pour avoir ſoin de voir & de remarquer toutes les marchandiſes ſur leſquelles on peut profiter; un procureur fiſcal pour avoir ſoin des vivres & des munitions de guerre, tant par mer que par terre; un Ecrivain du Roi, qui a ſoin d'écrire tous les ordres qu'on envoye par toutes les Provinces, & de te-

nir Registre des Mines & des Navires. Il y a aussi d'autres Officiers qu'on nomme *Teneurs de Livres*, qui pour le soulagement du Public tiennent Registre de tout ce qui entre & sort, afin d'en informer leurs Supérieurs. Tout cela a été établi pour faire une Recette exacte des revenus du Roi; après quoi on assemble tout ce qui doit chaque année être embarqué pour l'Espagne dans les Galions du Roi, tant pour son compte que pour celui des Particuliers : ce qui monte à plus de cinq cent cinquante millions de marcs d'or & d'argent, qui se trouvent enregistrés dans la Chambre des Comptes du Conseil Royal des Indes, sans y comprendre ce qui n'est pas enregistré; car il est certain que la troisiéme partie de l'or, de l'argent & des autres richesses qui viennent des Indes, ne l'est pas. Cependant on compte d'enregistré de la montagne de *Potosi* seule, depuis 1545 jusques en 1667 trois cens millions de marcs d'argent; sans compter les rubis, grenats, émeraudes, agathes, bezoar, & autres pierres précieuses, ni le corail, la cochenille, l'indigo, le sucre, le tabac, l'ambre-gris, le bois de Campêche, les cuirs, la casse fistulée, le cacao dont on fait le chocolat.

Enfin, les revenus ordinaires que le Roi d'Efpagne tire de l'Amérique, montent à cinq millions deux cens cinquante mille livres de notre monnoie : ce qui fe doit entendre franc & quitte de tous frais. Et quoique ces revenus foient fort confidérables, on peut dire qu'ils le feroient infiniment davantage, fi fes Sujets ne le fraudoient point.

A quoi fe montent les revenus que le Roi d'Efpagne tire de l'Amérique.

CHAPITRE III.

Etat des Pays qui font aux plus puiffans Monarques de l'Europe dans l'Amérique.

LE Roi de France poffede auffi dans l'Amérique Septentrionale, beaucoup de pays, auquel on a donné le nom de *Nouvelle France*. Il ne fera pas hors de propos de dire ici un mot de l'origine & des progrès de l'établiffement des François dans cette grande partie de l'Amerique, & d'en faire même une courte, mais exacte defcription ; afin que les François qui n'ont jamais été fur les lieux, & qui s'intéreffent à la gloire de la nation, puiffent connoître par l'étendue, & par la beauté de ce pays, l'avantage & l'importance de cet établiffement.

Tout ce pays est extrêmement étendu, principalement du côté du couchant, où on fait tous les jours des découvertes considérables. Le grand Fleuve de Saint Laurent le divise comme en deux parties; l'une Septentrionale, l'autre Méridionale. Ces principales parties sont, l'*Accadie*, le *Canada*, le *Saguenay*, le *pays des Hurons*, *des Iroquois*, & autres.

Les Normands en découvrirent quelques côtes en 1508. Ensuite Jean Verazzani y fut envoyé en 1524. par le Roi François premier, & en prit possession en son nom. Il fut le premier qui descendit en terre-ferme de ce côté là, & il en découvrit plus de trois cens lieues. Jacques Quartier y alla ensuite en 1534, & entra assez avant dans le pays, qu'on commença à nommer alors *la Nouvelle France*, & dans le grand Fleuve de Saint Laurent, où peu-à-peu on fit quelques habitations Françoises : mais on y étoit en fort petit nombre jusqu'en 1603 que le Sieur Samuel Champlain y fut, & y établit quelques Colonies vers *l'Accadie* qui en fait partie. En 1608, il commença à s'habituer à *Quebec*, & en quelques autres endroits de la grande riviere; en sorte que l'on peut dire que

c'eſt lui qui a le plus contribué par ſes ſoins & par ſes divers voyages, à l'établiſſement des François dans cette vaſte contrée.

La ville de Quebec qui en eſt la capitale, eſt ſituée ſur la fameuſe riviere de Saint Laurent, où il y a encore les habitations de *Mont-Real*, les trois rivieres, *Port-Royal*, *Saurel*, ou *Richelieu*, le *cap Chambly*, & le fort *Frontenac* : Et entre les lacs les plus remarquables, il y a le *lac Supérieur*, le *grand lac des Hurons*, le *lac Erié*, le *lac des Ilinois*, avec d'autres qui ne ſont pas d'une ſi vaſte étendue. La *grande iſle de Terre Neuve* fait auſſi partie de ce pays, ainſi que celles de l'*Aſſomption*, de *Saint Jean*, & du *cap Breton*, qui ſont dans le *golfe de Saint Laurent*.

Louis XIII. d'heureuſe mémoire, donna ordre d'y envoyer du monde de temps en temps. Il ſe fit même rendre par la paix de 1628, quelques places dont les Anglois s'étoient ſaiſis en ce pays-là, & y établit une compagnie de marchands pour le trafic, ce qui a produit d'aſſez grands avantages ; mais comme on n'en prenoit pas trop de ſoin, on peut dire que la *Nouvelle France* n'a commencé à ſe bien peupler que depuis

l'an 1660. qu'on y a bâti des habitations considérables, au-lieu qu'autrefois on n'y voyoit que des maisons fort éloignées les unes des autres. De plus, on y a établi un Evêque, des maisons religieuses, des Officiers, des Gouverneurs, & on y a envoyé à plusieurs & diverses fois des troupes réglées qui ont battu les Iroquois. Mais présentement je puis assurer que j'ai laissé les François si forts dans ce pays, qu'ils sont plus en état d'en chasser les Espagnols & leurs autres ennemis, que d'en être chassés. En effet, s'ils attaquent c'est avec succès; s'ils sont attaqués, c'est toujours vainement.

Outre cela, le Roi, de France possede encore les plus belles & les meilleures isles des *Antilles*, qui sont, la moitié de *Saint Christophe*, la *Martinique*, la *Guadeloupe*, *Marie Galande*, la *Grenade*, *Sainte Croix*, la *Tortue*, dont les habitans qui sont François ont anticipé la plus grande partie de l'*Isle de Saint Domingue*. Ils ont aussi l'*Isle de la Cayenne*, & au premier ordre de leur Souverain Louis le Grand, ils pourroient en avoir encore bien d'autres; puisqu'il semble que le bruit de ses conquêtes les anime à en faire dans ce pays,

où ils s'étendent autant qu'ils veulent. Je dis autant qu'ils veulent, car étant ſujets d'un ſi grand roi, il ſemble qu'ils ſoient nés pour être maîtres par-tout.

Au reſte, ce pays eſt aſſez peuplé pour former une armée dans le beſoin, & aſſez riche pour l'entretenir, puiſqu'il fournit tout ce qui eſt néceſſaire aux habitans, & on peut dire que le roi de France ne maintient pas tant ces colonies pour l'avantage qu'il en tire, que pour l'utilité qu'elles en reçoivent elles-mêmes, & pour la gloire du nom François.

Le roi de Portugal poſſede une des plus agréables & des plus fertiles parties de l'Amérique, qui eſt preſque toute méridionale du côté de l'océan, à commencer depuis la fameuſe riviere *des Amazones* juſqu'à l'iſle de *Saint Gabriel*, proche la riviere de *la Plate*. Dans cette longue étendue de pays qui contient plus de ſept cens quatre-vingt lieues, ſont les places ſuivantes : *Para*, *Chirmos*, *Ajaveriſamo*, toutes trois dans la province d'*Omaga*. Enſuite toute la côte de *Maragnan* & du *Brezil*, dont une partie a autrefois appartenu aux Hollandois, qui l'avoient uſurpée ſur les Portugais : mais ceux-ci l'ont depuis

reprise sur eux. Ces pays fournissent quantité de sucre, de tabac, de rocou, de coton, de cuir, & de bois qui sert à la teinture.

Le roi d'Angleterre ne possede rien dans l'Amérique, qui ne soit situé dans la partie septentrionale. Il a à la côte du continent du côté de l'océan, depuis le *cap Anna* jusqu'au *cap Henry*, *la Virginie*, qui donne pour marchandise du tabac. Il a encore la *Nouvelle Hollande*, que les Hollandois à qui elle appartenoit ont cédée par le dernier traité de paix au roi d'Angleterre, & qui ne laisse pas d'être encore aujourd'hui peuplée d'Hollandois. Elle a pris le nom de la *Nouvelle York*. Ce pays donne beaucoup de fourrures aussi-bien que la *Nouvelle Angleterre*, & outre cela ils fournissent encore l'un & l'autre quantité de vivres qu'on porte aux isles des *Caraïbes*, nommées les *Antilles*, où le roi d'Angleterre possede les isles suivantes; la *Barbade*, où est le général de toutes les autres; *Antigua*, *Montserrata*, *Nieves*, la moitié de *Saint Christophe*, *Languille*, *Saba*, la *Barboude*, & enfin une petite partie de l'*isle de Terra Nova*.

Les Anglois ont autrefois tenté de

former une colonie à *Santa Lucia*; mais inutilement. Les pays dont je viens de parler fourniſſent quantité de tabac, de ſucre, d'indigo, de gingembre & de coton. *L'iſle de la Jamaïque* eſt préſentement ſous l'obéiſſance de ce même Roi : elle fut priſe par les Anglois pendant que Cromwel gouvernoit l'Angleterre en qualité de Protecteur, & que Philippe IV regnoit en Eſpagne.

Les Hollandois ont auſſi quelques contrées ſur cette même côte; ſavoir, *Aprauvvaca*, *Baurom*, *Surinam*, & *Berbice*, où ils ont des colonies, mais fort pauvres. Outre cela ils ont quelques iſles, comme *Tabago* dans les *Antilles*, que les François leur ont priſes dans les dernieres guerres, & qu'ils ont enſuite abandonnées. Ils poſſedent auſſi la moitié de *Saint Martin* & de *Saint Euſtache*. Toutes ces iſles ſont ſtériles, & ne méritent pas d'être peuplées. Ils ont encore à la côte de *Caraco*, ou Royaume de la *Nouvelle Grenade*, vis-à-vis la province de *Venezuela*, les iſles de *Curacao*, *Bonaire* & *Aruba*, qui ſont les meilleures, non pas pour les fruits, ou pour les marchandiſes qu'elles rapportent, mais pour le profit qu'ils en tirent, à cauſe du commerce des

Noirs qu'ils font avec les Espagnols.

Le Roi de Danemark a une petite isle dans celles qu'on nomme *Vierges*, qui dépendent des *Antilles*. Il y a encore aujourd'hui un Gouverneur qui la possede au nom du Roi. Cette isle se nomme *Saint Thomas*.

Le Duc de Curlande est le premier qui a établi une colonie à *Tabago* : mais l'ayant après négligée, faute d'entretenir la garnison, Messieurs Lamzoon de Zelande y envoyerent un navire, & en prirent possession, prenant la garnison à leur service, qu'ils ont toujours depuis payée & entretenue.

J'aurois pu ajouter encore la maniere dont les Princes que je viens de nommer gouvernent ces colonies, comme j'ai fait à l'égard du Roi d'Espagne ; mais il y en a des relations imprimées, & je n'ai voulu m'étendre que sur les choses qui regardent particuliérement le Roi d'Espagne, dont personne n'avoit encore jamais parlé ; parce qu'il est expressément défendu à tout étranger de commercer, ni même de s'arrêter parmi ces colonies, sous quelque prétexte que ce soit ; à moins qu'on ne veuille s'exposer à perdre les biens & la liberté.

On demandera, sans doute, par quel privilege j'ai donc pu demeurer dans ce pays assez long-temps, pour savoir toutes les particularités que j'en rapporte, & par quel moyen une piece aussi secrete & aussi importante que ce manuscrit, a pu tomber dans mes mains? C'est ce que je dois taire pour bien des raisons; & d'ailleurs, je suis persuadé que chacun pour satisfaire sa curiosité se contentera de lire ce manuscrit, sans s'inquiéter beaucoup de quelle maniere j'ai pu l'avoir.

Fin du Tome second.

TABLE

Des Matieres du second Tome.

B

G

I

F I N.

